

·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS



LA LUSIADE DU CAMOENS.

LA LUSIADE DU CAMOENS,

POEME HEROIQUE,

SUR LA DECOUVERTE DES INDES ORIENTALES.

Traduit du Portugais,

Par M. DUPERRON DE CASTERA.

TOME TROISIEME.





A PARIS,

Chez HUART, ruë S. Jacques, à la Justice.
DAVID, quay des Augustins, à la Providence.
BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.
CLOUSIER, rue S. Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCCXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.







LA LUSIADE,

POEME PORTUGAIS.



CHANT VIII.

LE Catual regar- A
doit attentivement ce vieillard auguſte qui étoit peint ſur l'une des bannieres du vaiſſeau de Gama, & qui pour deviſe tenoit dans ſa main une eſpece de ſceptre paré de feuillages : enfin il demanda qui étoit cet homme ; Seigneur, lui répondit

le frere du Capitaine, toutes ces figures que vous voyez representent des Heros fameux ; s'ils vous paroissent intrepides, ils le furent encore davantage: la Parque les a moissonnés depuis longtemps,mais en dépit d'elle, ils vivront toûjours dans le temple de la gloire. Celui-ci est le celebre Lusus qui donne le nom de Lusitanie au Royaume que nous appellons maintenant le Portugal ; il fut compagnon &peut-être même fils de Bacchus: après de grandes conquêtes, après de longs voyages il s'arrêta dans les campagnes fecondes qui sont arrosées par le Doüero & par la Guadiane; c'est-làqu'il reçutles honneurs de la sepulture,& de lui ou bien de Lysias son frere, ces

lieux ont porté long-temps le titre de champs Elysiens. B Son sceptre est le Thyrse de Bacchus, & ce sceptre montre à la posterité, ou que notre Fondateur doit sa naissance au Dieu de la vigne, ou que le Dieu de la vigne doit une partie de ses victoires à notre Fondateur.

Voyez cet autre Heros, qui est arrivé sur les bords du Tage après avoir essuyé dans une longue navigation tout ce que la mer & les vents ont de plus terrible: c'est Ulysse; il a ruiné la ville de Troye en Asie, il fonde en Europe les superbes remparts de Lisbonne, avec un temple somptueux qu'il dedie à Minerve pour lui rendre graces de l'éloquence qu'elle lui a donnée. Alors le Ca-

tual reprit la parole, & s'écria ; quel eſt ce guerrier redoutable qui jonche la terre de morts & de mourants, & qui met en déroute des armées nombreuſes, dont les étendarts ſont des Aigles? C'eſt le grand Viriatus, dit Paul de Gama : d'abord il fut Paſteur, enſuite il s'appliqua aux exercices de Bellonne ; la reputation des Romains fut obſcurcie par ſes victoires, ils n'eurent point pour lui la generoſité qu'ils avoient témoignée pour le Roi d'Epire. Viriatus étoit trop à craindre ; ne pouvant le vaincre à force ouverte, ils s'en défirent par une infâme
C trahiſon. Voici un autre Capitaine qui vint ſe liguer avec nous contre les tyrans de ſa Patrie, c'eſt le brave Serto-

rius : obſervez avec quelle
adreſſe il gagne le cœur de
nos Peuples ; regardez cette
Biche qui ſemble lui parler
à l'oreille : il feignoit qu'elle
lui découvroit les myſteres
de l'avenir ; nos ancêtres le
crurent ; admirez comment
il profite de leur ſimplicité :
il les mene au combat , il
triomphe avec eux de la Na-
tion formidable qui triom-
phoit de tout l'univers. D

Remarquez à preſent cette
autre banniere : elle repre-
ſente le Comte Enrique , d'où
ſont deſcendus nos premiers
Rois : nous le faiſons origi-
naire d'Hongrie ; les étran-
gers diſent qu'il eſt né dans
la Lorraine. Ayant vaincu
les Maures , les Galiciens E
& la nobleſſe de Léon , il
va s'illuſtrer par de nou-

veaux exploits dans les champs de la Paleſtine. Apprenez-moi, dit le Malàbare penetré d'étonnement, quel eſt ce vaillant homme, qui avec ſi peu de troupes enfonce tant d'eſcadrons, diſſipe des multitudes prodigieuſes d'ennemis ; renverſe des murs qu'on croiroit inébranlables ; livre batailles ſur batailles, & foule à ſes pieds un ſi grand amas de couronnes & détendarts? C'eſt Alonze I. pourſuivit le Luſitain, il chaſſe de ſon Royaume les Peuples de Lybie ; on diroit qu'il eſt armé de la foudre, rien ne réſiſte à ſon courage : ah ſi Ceſar & le fier Alexandre s'étoient trouvés dans des ſituations auſſi perilleuſes, ils auroient une renommée moins brillante,

& nous ne les connoîtrions que par leurs défaites! Après avoir consideré les exploits d'Alonze, jettez maintenant les yeux sur les belles actions de ses sujets. Voyez cet illustre vieillard qui s'appelle Egaz-Moniz : une noble severité regne sur son front ; il fait des reproches à ce jeune Prince, dont il a été le gouverneur : il le blâme d'avoir laissé rompre ses troupes par l'ennemi, & l'oblige à retourner au combat : tous deux y courent ; la victoire qui s'étoit éloignée des Portugais, revient d'un vol rapide se ranger sous leurs étendarts. Voyez plus loin ce même Egaz, qui se dévouë à la mort pour dégager sa parole & pour soûtenir les interêts de son Maître ; le voilà qui

ſe preſente avec ſon épouſe & ſes enfans devant le thrône du Roi de Caſtille, offrant ſa vie & les précieux objets de ſa tendreſſe à la colere de ce Monarque, juſtement irrité
F contre celui des Luſitains.

Attachez vos regards ſur cet autre Chevalier, qui ſortant d'une embuſcade, fond
G ſur l'armée d'un Roi Maure, met en fuite les troupes de ce Prince, le fait priſonnier lui-même, & délivre une forteresſſe importante que les Lybiens tenoient aſſiegée; l'Auteur de cet exploit, qui pourroit exciter la jalouſie de Mars, étoit le magnanime Don Fuas-Roupinho: non content de s'être ſignalé ſur terre avec tant d'éclat, il voulut que les ondes devinſſent à leur tour le théâtre de

ſon courage. Voyez-le attaquer la flotte des Agareniens, rougir de leur ſang la liqueur d'Amphitrite, leur enlever pluſieurs galeres, couler les autres à fond ou les réduire en cendres, & faire craindre au mont Abyla que l'incendie qui le conſume, ne s'etende juſqu'à ſes forêts; enfin il meurt par la main des ennemis qu'il a tant de fois ſurmontés, & voilà ſon ame triomphante qui s'envole au Palais de l'Olympe : c'eſt le premier d'entre les Luſitains qui ſe ſoit illuſtré par des victoires navales.

Donnez votre attention à cette brillante armée qui débarque ſur les rives du Tage; ce ſont des étrangers qui viennent au ſecours de notre

premier Roi, pour l'aider à s'emparer de Liſbonne dont les Iſmaëlites ſont les maîtres : quelques braves que vous paroiſſent tous ces Heros pieux, qui ſe font un plaiſir de verſer leur ſang dans une guerre ſi ſainte, le genereux Henry de Bonneville merite qu'on le diſtingue des autres : ſon zele & ſa valeur l'entraînent au milieu des dangers les plus redoutables, il y trouve une fin glorieuſe : le Ciel honore ſon tombeau par des prodiges éclatans, & la terre qui couvre ſes cendres, produit d'elle-même un palmier dont les feuilles gueriſſent toutes ſortes
H tes de maladies.

Cet homme revêtu d'ornemens conſacrés aux miniſtres des autels, eſt un Prêtre

nommé Don Théotonio : l'amour de sa Patrie & de sa Religion l'oblige à prendre les armes ; il enleve aux Mauritains la ville d'Arronchès. Cet autre est le vaillant Mem-Moniz, digne fils du grand Egaz ; voyez-le au siege de Santarein escalader le premier ces superbes remparts, où il plante la banniere de son Roi. Voyez dans cette bataille, où le Prince Don Sanche met en désordre les Maures de Vandalie, voyez, dis-je, avec quelle impétuosité l'invincible Mem-Moniz renverse tous les escadrons qui s'opposent à son passage, & foule sous ses pieds l'étendart de Seville, après avoir fait mordre la poussiere au guerrier qui le portoit : on ne pouvoit lui refuser place dans

ces bannieres à côté des Heros fameux qu'elles representent; cet honneur lui étoit dû, puisqu'il élevoit la sienne si haut, & qu'il sçavoit mettre si bas celle des ennemis.

Mais voici l'intrepide Gyralde, le plus audacieux de tous les mortels; aussi l'a-t-on surnommé le Chevalier sans peur : regardez comme il descend du haut des murs d'Evora, qui gemissoit alors sous la domination des Ismaëlites, & où il s'étoit glissé à la faveur des tenebres; d'une main il s'appuïe sur sa lance, de l'autre il tient les têtes de deux sentinelles qui viennent d'éprouver le fil de son cymeterre : bien-tôt la Place fut prise par son adresse; & depuis ce temps-là elle por-

te dans ſon écuſſon l'avanture de Gyralde. Voyez-vous ce Caſtillan, qui maltraité par ſon Roi Alonze IX. ſe range ſous les drapeaux des Maures? Penetré d'une aveugle colere, qui éteint dans ſon ame tout ſentiment de juſtice & de generoſité, il appeſantit ſa fureur ſur le Portugal, & ſoûtenu d'un corps de troupes nombreuſes, il s'empare de la ville d'Abrantes. Ce Luſitain qui s'avance contre lui, s'appelle Martin Lopès : peu de ſoldats le ſuivent, mais ſon grand cœur l'accompagne; il arrache aux Africains le fruit de leur victoire, & fait leur Chef priſonnier.

Regardez ce Pontife de Liſbonne, qui joignant la valeur à la pieté, s'apprête à

combattre avec un petit nombre de Portugais, une grande multitude de Maures: ſes troupes paroiſſent effrayées du peril qui les menace; malgré leur juſte crainte, il s'obſtine à livrer bataille, le Ciel ſe declare pour lui. Voyez dans la ſuprême région des airs un ſpectacle miraculeux qui ranime le courage de nos ſoldats : ce prodige favorable leur inſpire une force ſurnaturelle; ils remportent une victoire complette ſur les Rois de Cordouë & de Seville,& ſur deux autres Princes Agareniens : en même temps ils arborent leur étendart ſur les tours d'Alcazer, qui s'humilie devant Don Matthieu leur genereux Chef.

Conſiderez ce grand Maî-

tre de Caſtille qui eſt Portugais de Nation ; c'eſt l'illuſtre Don Payo de Correa : il ſubjugue le Royaume des Algarbes ; on diroit qu'il tient à ſes gages la victoire & la fortune ; villes, châteaux, forterefſes défenduës par des murs d'acier, rien ne réſiſte ni à ſa valeur, ni à ſa prudence : il prend Sylves par ſtratagême, & à force ouverte l'orgueilleuſe Tavila: les Mauritains reçoivent le châtiment qui leur eſt dû pour le meurtre des ſept chaſſeurs Portugais qu'ils ont aſſaſſinés. O

Voici trois Chevaliers, qui pendant toute leur vie chercherent les avantures & les occaſions de ſignaler leur courage, dont ils ont laiſſé des monumens éternels tant en

P France, qu'en Eſpagne ; leur
nom vivra toûjours, & les
Q eaux du Lethé n'en effaceront jamais la mémoire.. Regardez comme ils remportent ſeuls dans la Caſtille l'honneur d'un ſuperbe tournoi : les Eſpagnols en fremiſſent de honte ; leur jalouſe fureur change l'image de la guerre en une guerre veritable : le Chef des trois Portugais, l'invincible Gonzale-Ribero, ſe voit attaqué par pluſieurs Iberiens : ſa valeur eſt plus grande que le peril qui l'environne ; ſes ennemis tombent morts à ſes pieds.

Daignez fixer toute votre attention ſur cette banniere ſuivante ; le Heros qu'elle offre à vos regards, mérite d'occuper ſeul les cent bouches de la renommée : ſa Patrie

trie chanceloit, il la soûtint, il empêcha sa chûte ; le voyez-vous qui remontre aux Portugais, que le joug de leur Roi naturel sera toûjours plus doux pour eux que celui d'un étranger ? Quel feu, quelle noble colere éclate sur son front ! Mars prendroit-il un autre visage pour blâmer les foiblesses d'un Peuple timide ? sa prudence & son grand cœur surmontent des difficultés qui paroissent insurmontables : ici les nombreuses armées de Castille lui cedent la victoire ; plus loin il terrasse les Nations feroces qui habitent entre le Bétis & la Guadiane : dans cette derniere bataille, les troupes de Lusus furent d'abord enfoncées ; le Chef voyant que la force humaine

eſt inutile, ſe retire à l'écart pour implorer lé ſecours du Ciel; mais pendant que proſterné la face contre terre, il adreſſe ſes vœux au ſouverain Maître du ſort des hommes, ſes ſoldats découragés par ſon abſence tombent en foule ſous les coups des Eſpagnols: on l'appelle, on le cherche; enfin on le trouve, & on lui annonce que pour peu qu'il tarde à revenir, tout eſt perdu: animé d'une ſainte confiance, il répond que rien ne preſſe, & ſans ſe troubler davantage, il continue ſa priere, comme s'il ſçavo t certainement qu'après qu'il l'aura finie, le Dieu dont il invoque le nom, lui donnera l'honneur du triomphe: de même lorſqu'au pied des autels Pompilius apprit

autrefois que ſes ennemis approchoient en faiſant des ravages épouvantables, & qu'il falloit ſans aucun retardement s'oppoſer à leur fureur, il ſe contenta de dire: j'irai lorſque j'aurai achevé le ſacrifice. R

Si vous êtes curieux de connoître cet invincible guerrier qui allioit tant de pieté avec tant de valeur, je pourrois vous dire qu'il s'appelloit Scipion Luſitain; mais ſon veritable nom de Nun-Alvare porte plus d'éclat que tous les noms celebrés dans Rome & dans la Grece; heureuſe la Patrie qui peut ſe vanter d'un enfant ſi magnanime! Nun-Alvare fut le Pere de la ſienne; elle s'en ſouviendra toûjours, elle verſera des pleurs ſur ſon tombeau

tant que le soleil brillera autour du globe de Cerès & de Neptune.

Cet autre Capitaine est le vaillant Rodrigue de Landroal : avec peu de monde il remporte une victoire signalée sur deux Commandeurs Espagnols, & leur enleve le butin qu'ils ont fait dans les campagnes du Tage ; bientôt après il baigne son épée dans le sang d'une troupe de perfides qui traînoient en captivité le plus cher de ses amis. Voyez le genereux Don Fernand d'Elves, qui purge le Portugal d'un traître, dont les lâchetés deshonorent la Nation de Lusus. Voyez-le ensuite ravager les plaines de Xerès, épouvanter la Castille, & s'en revenir chargé de riches dépoüilles. Celui-

ci, qui ſeul fait tête à toute la flotte des Brigiens, ſe nomme Ruy-Pereyra : il ſert de V
rempart aux galeres Portugaiſes, & les ſauve d'un peril inévitable en ſe dévoüant lui-même à la mort. X

Voici d'un autre côté, dix-ſept Luſitains, qui ſur une montagne ſe défendent contre quatre cens Eſpagnols ; on les environne de toutes parts pour les faire priſonniers, mais ce ne ſont que vaines tentatives ; leurs moindres coups portent le trépas ; ils Y
ſe montrent dignes ſucceſſeurs de ces anciens Portugais, qui au nombre de trois cens hommes, vainquirent mille Romains dans les temps memorables où les armes de Viriatus ſoûtenoient la liberté de notre Heſperie.

Regardez les deux Infants
Z Don Pedre & Don Enrique : celui-là dérobe ſon nom aux ombres de la mort, en laiſſant dans l'Allemagne des marques éternelles de ſa valeur ; celui-ci, en traçant ſur l'Empire de Neptune des routes inconnuës, en decouvrant de nouveaux mondes, & en domptant l'orgueil des Maures de Ceuta, où il entre le premier l'épée à la main. Voyez l'illuſtre Menezès qui ſans force & ſans ſecours, ſoûtient deux ſieges contre
A tous les Peuples de Barbarie, & qui repouſſe glorieuſement les aſſauts de cette multitude
B terrible. Don Duart de Viane s'offre enſuite à vos yeux ; ce fut le Mars de ſon ſiecle : il ne ſe contenta pas de braver dans Alcazer les efforts d'une

armée redoutable, il opposa son sein aux coups qu'on portoit à son Roi, & mourut victime de sa generosité. Vous pourriez voir encore ici plusieurs autres grands hommes que le Ciel a donnés au Portugal ; mais les couleurs ont manqué au Peintre, ou pour mieux dire, les honneurs & les recompenses qui sont l'ame des beaux Arts, ne sont point venus l'encourager à continuer cet ouvrage ; c'est la faute de ceux qui en heritant du sang de ces Heros, n'ont pas herité de leurs vertus ; gens plongés dans la mollesse, yvres d'orgueil, & qui s'écartent lâchement des traces de leurs Ancêtres : ah qu'ils furent simples & dupes, de leur bonté, ces Ancêtres si magnanimes, qui se donne-

rent tant de peine pour illuſtrer leurs Neveux! aujourd'hui cette poſterité livrée au vice, gagneroit beaucoup à ne point ſortir d'un tronc brillant qui releve la honte de ſes branches.

Paul de Gama racontoit ainſi les grandes actions des Luſitains : le Catual l'écoutoit avidement ; ſes yeux & ſes oreilles ne ſe laſſoient ni de regarder, ni d'entendre; il redemandoit tantôt l'explication d'une banniere, tantôt celle d'une autre, & ſa curioſité trouvoit toûjours un plaiſir nouveau dans les éclairciſſemens qu'on lui donnoit.

La lumiere commençoit à s'affoiblir, & Phébus alloit porter le jour aux Antipodes, lorſque le Magiſtrat Indien

dien & ſon cortege s'en retournerent à la ville. D'un autre côté le Roi avoit fait aſſembler ſes Mages & ſes Aruſpices, pour ſçavoir de leur bouche ce qu'on devoit attendre de l'arrivée des Portugais dans le Malabar. Ces Prêtres impurs ayant celebré leurs myſteres avec une pompe ſuperſtitieuſe & criminelle, apprirent d'un mauvais Genie qui les agitoit, que la Nation de Luſus ſubjugueroit les Indes, & les ſoûmettroit à des loix nouvelles: cet augure les épouvante, ils coururent en donner avis au Samorin, & lui rapportent que les entrailles des victimes ne preſagent à ſon Royaume qu'infortune, que ſervitude & calamités ſans nombre.

En même temps Bacchus

qui perſevere toûjours dans ſa haine contre les Portugais, invente de nouvelles trahiſons pour ruiner leur glorieuſe entrepriſe ; il s'envole chez un Prêtre Mahometan, qui trop attaché aux impoſtures de ſa loi, regarde avec horreur les autels qu'on érige à la vérité. Cet homme goûtoit alors dans les bras de Morphée les douceurs d'un profond repos ; l'implacable Bacchus ſe preſente en ſonge devant lui ſous la figure du faux Prophete, que reverent les Agareniens : fidéle ſectateur de ma doctrine, dit le Dieu déguiſé, défends, & ta Nation & toi-même, des maux que vous préparent ces étrangers nouvellement arrivés dans votre Port. L'Iſmaëlite ſe réveille

en surſaut, mais s'imaginant que ce qu'il vient de voir, n'eſt qu'une vaine illuſion, un caprice de ſes ſens & de ſa phantaiſie, il ſe rendort tranquillement. Bacchus reprend la parole : méconnois-tu', s'écrie-t-il, ton ſage Legiſlateur, ſans lequel tes yeux porteroient le bandeau de l'ignorance & du menſonge ? je veille pour toi, & tu dors ; tu languis dans une paiſible inaction, pendant que les orages s'aſſemblent ſur ta tête! apprends, apprends que les Portugais viennent détruire ici mon culte, & perſecuter quiconque ſuivra la religion qu j'enſeignai jadis, à tes Peres. A preſent que ces ambitieux ſont foibles & en petit nombre ſur les côtes du Malabar, arme-toi, n'épargne

rien pour les perdre, & n'attends pas qu'ils reviennent avec des forces ſi redoutables, qu'on ne puiſſe plus les vaincre : les yeux peuvent ſoûtenir la clarté du ſoleil naiſſant, mais lorſqu'il s'eſt avancé dans ſa carriere lumineuſe, & que ſes rayons répandent les ardeurs du midi, on tacheroit en vain de l'enviſager ; un prompt aveuglement ſeroit le prix de cette audace.

Bacchus dit, & s'évanoüiſſant avec le ſommeil qui fermoit les yeux du Maure, il le laiſſe accablé de frayeur & de ſurpriſe : un horrible friſſon s'empare de tout le corps de ce Prêtre ſacrilege ; il ſaute de ſon lit ; il appelle à grands cris ſes ſerviteurs, & leur demande de la lu-

miere ; mille inquiétudes le déchirent, son cœur boüillonne dans les flots du noir venin dont il est abreuvé : à peine voit-il briller le visage de l'Aurore, qu'il assemble les principaux de sa Secte, & leur déclare, en gemissant, le songe qui fait sur lui des impressions si cruelles.

Cette troupe perfide se partage en differentes opinions; les uns proposent des stratagêmes odieux, les autres veulent prendre les armes ; mais tous s'accordent en un point, qui est de travailler à la ruine des Portugais & de leur flotte. Enfin ils concluent qu'avant d'employer aucune violence, ils doivent user d'adresse, & séduire subtilement ceux qui occupent les premieres dignités du

Royaume. Un prompt effet suit cette dangereuse résolution; ils vont trouver en secret les Ministres du Samorin, & se les concilient à force de presents: aux presents ils ajoûtent des discours trompeurs; ils remontrent que la tranquillité des Indes est perduë pour jamais, si les Lusitains s'établissent dans le Malabar; que c'est une Nation inquiéte, turbulente, accoûtumée à s'enrichir des dépoüilles d'autrui; qui se fait gloire de braver la puissance des Rois; qui n'a point de Religion, & qui exerce sur les flots le métier de Pirate.

O combien les Rois doivent-ils s'appliquer à ne choisir que des Conseillers sages, des Ministres incapables de se laisser corrompre, & de

ſacrifier à leur propre intérêt la gloire de leur Maître! Telle eſt l'élevation du thrône que la vérité n'y peut atteindre, ſi elle n'y eſt portée par des bouches fidéles. Le Samorin attendoit de ſon Catual un éclairciſſement ſincere ſur les mœurs des Portugais; mais ce Magiſtrat & les autres Grands de ſa Cour, ne le repaiſſent que de calomnies: leurs menſonges en le jettant dans l'erreur, le jettent dans l'injuſtice; ils l'empêchent de renvoyer les Luſitains avec une réponſe favorable pour leur Roi; c'étoit cependant tout ce que Gama ſouhaitoit: content de ſa découverte, il n'aſpiroit plus qu'à s'en retourner ſur les rives du Tage, pour y publier le ſuccès de ſon en-

treprise; sçachant bien qu'à cette heureuse nouvelle, l'invincible Monarque du Portugal feroit partir des vaisseaux & des troupes qui porteroient sa gloire & ses loix dans les Indes: le devoir de Gama n'étoit pas de conquerir ces abondantes régions, il lui suffisoit de les avoir trouvées.

Le Samorin au fond de son Palais étoit agité d'une cruelle inquiétude: les noires prédictions de ses Mages; les discours du Catual & des principaux d'entre les Maures, le faisoient frémir: d'un autre côté, son avarice naturelle lui parloit en faveur des Lusitains; il craignoit de perdre l'occasion d'un commerce avantageux pour ses sujets & pour lui-même, s'il refusoit l'alliance du Roi de

Portugal:enfin ne ſçachantque réſoudre, & ne tirant de ſes Miniſtres corrompus par les preſents des Maures, aucune lumiere qui ſoit capabled'appaiſer ſon trouble, il envoye chercher le Capitaine, & lui dit: ſi tu me confeſſes la verité ſans fard & ſans détour, je te pardonnerai ta faute; ton ambaſſade n'eſt qu'une vaine illuſion; car tu n'as point de Roi, & tu ne connois point de Patrie, qui ſans rougir, puiſſe t'appeller ſon enfant: jen ſuis informé, je ſçais que tu menes une vie vagabonde, qui n'eſt ſoûtenuë que par des brigandages continuels. Eh quel Roi ſeroit aſſez témeraire pour envoyer ſes flottes & ſon Peuple d'une extrémité du monde à l'autre, & pour les expo-

ſer aux dangers d'un trajet ſi redoutable? mais ſi, comme tu l'oſes dire, ton Prince eſt environné de gloire & de majeſté; ſi ſon ſceptre gouverne une Nation fameuſe, quelles preuves m'en donnes-tu? où
F ſont les preſents que tu m'apportes? c'eſt par des preſents, c'eſt par de riches offrandes que les Ambaſſadeurs ont coûtume de s'ouvrir une route vers l'amitié des grands Rois; il ne ſuffit pas des paroles d'un Marinier, qui n'eſt ſouvent que le rebut de la terre & le joüet des ondes. Si par avanture, vous êtes exilez de votre Pays natal, avoüez-le moi ſans crainte; pluſieurs hommes illuſtres ont eu le même ſort, vous vivrez tranquillement dans mes Etats; mes ſujets devien-

dront vos freres, & vous reconnoîtrez que l'innocence ne manque jamais de Patrie: ou bién ſi les rigueurs de la fortune vous obligent à faire le mêtier de Pirates, vous n'en recevrez ici aucun châtiment; la neceſſité qui aura cauſé votre crime, vous ſervira d'excuſe.

L'Empereur ayant expliqué de la ſorte les mauvais ſentimens que la calomnie des Iſmaëlites avoit verſé dans ſon cœur contre les Luſitains, Gama prit la parole avec une noble confiance : la divine Acidalie l'inſpiroit, & faiſoit G
couler de ſes lévres les douceurs de la perſuaſion. Puiſſant Roi, dit-il au Monarque de Calicut, ſi pour punir le crime des premiers peres du genre humain, le Ciel

ne permettoit pas que les Maures fussent les ennemis implacables de notre sainte Religion, sans doute qu'aujourd'hui vous ne concevriez pas de nous une idée si desavantageuse : mais parce que les foibles mortels ne peuvent obtenir aucun bien sans surmonter de grands obstacles, & que dans les affaires du monde, la crainte suit pas à pas l'esperance ; je ne dois point m'étonner des difficultés, qui dans votre cœur, s'opposent à mes justes desirs: souffrez que je m'exprime sincerement ; vous me l'avez ordonné, je vous obéis. Lorsque vous refusez d'ajoûter foi à mes discours, vous ne songez pas à plusieurs raisons qui se presentent d'elles-mêmes pour accréditer mon in-

nocence, & vous prêtez l'oreille à des impostures que vous ne devriez pas croire: si j'étois exilé de ma Patrie, ou bien si je vivois de rapine & de brigandage, pensez-vous que je viendrois chercher si loin un asyle inconnu, ou des occasions de m'enrichir? quelle esperance, quel interêt m'auroit poussé à braver les tempêtes, les frimats du Pole Antarctique, & les ardeurs insurmontables qui brûlent les Peuples soûmis à la constellation du Belier? Si pour garants de ma foi, vous me demandez des presens somptueux, sçachez que l'unique objet de mon voyage, étoit de découvrir dans quel climat la nature avoit placé votre Royaume; mais si la fortune m'accorde le

bonheur de retourner dans ma chere Patrie, vous me verrez bien-tôt revenir avec des presents qui vous prouveront que je ne vous trompois pas, & que mon Maître est l'un des plus grands Princes de l'Univers. Il vous paroît incroyable que ce Prince m'ait envoyé vers vous du fond de l'Hesperie; mais lui, dont le cœur ne trouve rien d'impossible; lui, que le Ciel fit naître pour vaincre tout ce qui s'opposeroit à sa gloire; il a vû les difficultés de son entreprise, & s'est flatté que notre zele en triompheroit: animés de son esprit; excités par son courage, nous avons rempli ses nobles desirs; la vertu Lusitaine pourroit se signaler encore dans des épreuves plus surprenantes.

Le projet de la découverte des Indes n'eſt pas nouveau dans le Portugal ; nos anciens Rois l'ont formé : ces Heros qui fuyoient la molleſſe, & qui faiſoient leurs délices de tenter les avantures les plus périlleuſes, ont prétendu connoître les bornes de l'Océan, & les dernieres plages arroſées par Neptune. Don Juan, ce fameux Roi, qui traverſa le premier les campagnes de l'onde, pour combattre les Mauruſiens dans leurs propre foyers, l'illuſtre Don Juan eut un fils, dont les flottes découvrirent toutes les terres éclairéespar les ſignesd'Argo, de l'Hydre, du Liévre & de l'Autel. Cet heureux ſuccès *H*
en attira d'autres, l'audace de la Nation s'accroiſſoit de jour en jour, les noirs ha-

bitans de la côte meridionale d'Afrique virent deſcendre nos Navigateurs ſur des rivages qui ne connoiſſent point
I l'étoile du Nord : enfin j'ai pouſſé ma courſe plus avant que tous ceux qui m'ont précedé dans cette vaſte carriere, & malgré la fureur des Aquilons, malgré le fier ſoulevement des vagues orageuſes, me voici dans votre Empire, où je n'attends que votre réponſe pour la porter à mon Roi.

Telle eſt la vérité, Seigneur, pourſuivit le Capitaine, je l'expoſe à vos yeux ſans aucun déguiſement; il faudroit que je fuſſe le plus inſenſé de tous les hommes, ſi le ſeul deſſein de vous tromper m'amenoit dans votre Cour, puiſque les fruits

que

que je pourrois tirer de mon imposture, n'en balanceroient jamais le peril. Ne trouverois-je pas plus d'avantage & plus de sureté à me tenir sur la Mer qui est l'élément des Pirates? Daignez donc, grand Roi, écarter de vous les soupçons odieux que la calomnie des Maures vous a suggerés contre notre innocence. La verité porte un caractere qui la distingue aisément du mensonge : je me flatte que pour peu qu'il vous plaise d'examiner mes raisons, vous en reconnoîtrez bientôt la justice; & lorsque vous en serez convaincu, j'espere que vous me renverrez promptement dans ma Patrie; un Prince genereux ne me privera pas d'un plaisir si doux & si legitime.

Le Samorin prétoit une forte attention aux discours de Gama ; il observoit curieusement ses regards & ses gestes, pour voir s'il n'y découvriroit point cet air embarrassé qui trahit le mensonge ; mais au lieu du trouble & de l'inquiétude dont il cherche les marques, il apperçoit sur le front du Capitaine cette heroïque assurance qui accompagne toûjours la sinçerité : enfin, après avoir pesé murement les raisons qu'il vient d'entendre, il juge que ses Ministres se sont laissés corrompre pour l'abuser, ou bien qu'ils s'abusent eux-mêmes, & qu'ils écoutent trop légerement une vaine terreur : à cette idée il joint celle du profit que les Indiens retireront de son al-

liance avec le Portugal. Sur ces considerations diverses, il se détermine à traiter favorablement les Navigateurs de Lusus, & il dit à leur Capitaine de s'en retourner sur sa flotte : que s'il a quelques marchandises qui soient inconnuës ou rares dans le Royaume du Gange, il peut les débarquer en sûret é,qu'on les lui troquera pour des aromates, & qu'ilne lui sera fait aucun tort.

Ayant pris congé du Samorin, l'illustre Vasco de Gama se rendit chez le Catual, & lui demanda une barque Indienne, dont il avoit besoin pour regagner sa flotte, parce que ses Esqu'ifs étoient alors éloignés du rivage. Cet injuste Ministre, qui ne songe qu'à l'at-

tirer dans de nouveaux piéges, ne le contente point ; il ſuppoſe divers obſtacles ; il fait naître des retardemens enchainés les uns avec les autres : il le conduit au Port de Calicut, & cherchant toûjours l'occaſion de s'en défaire, l'écarte du Palais de l'Empereur autant qu'il lui eſt poſſible, afin d'exécuter ſon déteſtable projet, ſans que le bruit en parvienne aux oreilles de ſon Maître ; mais, ſoit que cette malheureuſe occaſion, ſi deſirée des Maures, ne ſe préſentât point, ſoit que leur rage fût arrêtée par quelqu'une de ces reflexions timides qui puniſſent les criminels, même avant l'accompliſſement du crime, le Catual n'oſa rien entrepren-

dre dans l'endroit où il n'avoit mené Gama que pour le perdre : confus, inquiet, & ne sçachant que résoudre, il lui dit enfin, après mille détours frivoles, qu'il lui donneroit le lendemain une barque pour rejoindre ses Vaisseaux.

Toutes ces démarches équivoques versent de violents soupçons dans l'ame du Capitaine ; il presse instamment le Catual de le laisser partir dès ce jour-même, pour faire apporter dans Calicut les marchandises de sa flotte; ajoûtant que telle est la volonté de l'Empereur, & qu'on ne peut retarder l'exécution de ses ordres, sans déroger au respect qui lui est dû. Cette sage remontrance ne gagne rien sur l'esprit du Ca-

tual ; il s'obſtine à retenir Gama ; roulant continuellement dans ſa tête divers projets de trahiſons pour livrer les Portugais à la fureur du fer homicide , ou pour brûler leurs Vaiſſeaux, afin qu'aucun d'eux ne retourne ſur les rives du Tage : c'eſt-là l'unique but où tendent les vœux des Maures, parce qu'ils voudroient que les Rois de Luſus ignoraſſent à jamais la route des Indes.

Enfin Gama ne peut partir, ſes plaintes, ſes cris ſont inutiles : l'idolâtre lui conſeille de faire aprocher ſa flotte, qu'elle eſt trop éloignée , que le débarquement des marchandiſes ſera plus commode quand les Vaiſſeaux ſeront entrés dans le port ; que d'ailleurs il ne convient qu'à des Cor-

ſaires de ſe tenir ainſi au large ; que cette défiance eſt de mauvaiſe augure, & que les vrais amis n'en ſont pas ſuſceptibles.

Le Capitaine ne ſe laiſſa point éblouïr par cet artifice ; il vit bien que les Malabars ne ſouhaitoient la proximité des vaiſſeaux, que pour y porter la flamme & le fer, & les détruire entierement. Dans une conjoncture ſi cruelle, il ne s'abandonne point à de vaines frayeurs ; ſes inquiétudes n'ont rien de foible ; ſon trouble n'eſt qu'ün effet de ſa prudence, qui prévoit tout, & qui cherche du remede à tout. Il paſſe rapidement d'une réſolution à l'autre ; mille penſées diverſes l'occupent & l'agitent ; ſon eſ-

prit ne peut ſe fixer : de même, lorſqu'un enfant badin oppoſe à la lumiere du ſoleil un miroir de cryſtal ou d'acier poli, en le remuant ſans ceſſe au gré de ſon folâtre caprice, les rayons réflechis avec vivacité, vont frapper tantôt une muraille, tantôt un toit de maiſon; plus prompts, plus ſoudains, qu'un éclair, à peine brillent-ils ſur un objet, qu'ils courent en illuminer un autre, dont ils s'éloignent à l'inſtant pour ſe promener ailleurs, ſans s'arrêter nulle part : telle étoit la ſituation du Capitaine, telles étoient les incertitudes où ſon ame flottoit. Comme il ſe reſſouvint d'avoir ordonné à Coëllo de venir le prendre ſur le rivage avec un eſquif, il lui envoya ſecretement le fidéle Monzayde

Monzayde pour l'avertir de ne point quitter la flotte, & de se tenir toûjours en garde contre les trahisons des Calicutiens ; ainsi doivent en agir ceux qui veulent s'illustrer dans l'art militaire : leur prudence doit avoir des ailes, voler au remede avant que le mal soit arrivé, deviner les périls, éventer les stratagêmes des ennemis, & s'en garantir habilement. Un Capitaine qui se laisse surprendre, ne méritera jamais de solides éloges.

Le Catual s'obstine à retenir Gama prisonnier dans Calicut, tant qu'il refusera de faire approcher ses vaisseaux ; mais les menaces de ce Barbare sont inutiles, Gama les meprise, & penetré d'une genereuse colere, il

s'apprête à ſupporter conſtamment lui ſeul tout le poids de l'audace & de la mechanceté des Indiens, plûtôt que d'expoſer au moindre danger la flotte de ſon Roi: la nuit & la moitié du jour ſuivant s'écoulent ainſi. Enfin, il demande à revoir l'Empereur, pour lui porter ſes plaintes; mais les Gardes qui l'environnent, ne lui en laiſſent pas la liberté: l'injuſte Catual n'étoit pas exempt d'inquiétude, il craignoit d'être châtié de ſa malice, ſi le Samorin en prenoit jamais connoiſſance. Pour éviter cette diſgrace, il s'aviſa d'une nouvelle ruſe, qui fut de dire au Capitaine, que puiſqu'il ne vouloit pas faire aborder ſes vaiſſeaux, du moins, il fît débarquer ſes marchandiſes,

& qu'on les lui troqueroit ſelon que l'Empereur l'avoit ordonné ; ajoûtant que de rebuter une propoſition pareille, qui ne tendoit qu'à établir le commerce entre les deux Peuples, ce ſeroit lever l'étendart de la guerre.

Quoique Gama s'apperçoive bien qu'on le trompe encore ; il ne laiſſe pas de conſentir à ce que le Catual lui propoſe, parce qu'il voit que c'eſt l'unique moyen de recouvrer ſa liberté ; mais comme il ne veut point expoſer ſes eſquifs à la fureur d'une populace aveugle & cruelle, il met dans ſon accord, que les marchandiſes viendront ſur des bateaux Indiens : l'accord s'execute, les bateaux partent avec une lettre du Capitaine, qui mande à ſon

frere l'état où il ſe trouve, &de lui envoïer des marchan-
L diſes pour ſa rançon.

Bien-tôt les marchandiſes viennent à terre; le Catual les reçoit avec une joye qui annonce les lâches deſſeins dont ſon eſprit eſt occupé. Alvare & Diaz, deux braves Portugais, demeurent dans Calicut pour préſider au commerce, ſuppoſé cependant que le commerce puiſſe s'établir en des lieux où la fraude & l'avarice corrompent les cœurs, & font taire les loix. A la vûë des richeſſes qu'il ſe flatte d'uſurper, l'infame Catual élargit la priſon de Gama, & ce Heros s'en retourne ſur ſa flotte; il y retourne, quel que ſoit ſon chagrin de laiſſer deux de ſes Compagnons dans une ville

où tout paroît à craindre pour eux ; mais la prudence ne lui permet pas de partager le peril extrême, dont ceux-ci sont menacés ; il se conserve pour les autres qui sont en plus grand nombre.

Ainsi fut terminée l'injuste détention du Capitaine : le Magistrat Indien, qui dans cette conjoncture, avoit méprisé sa propre gloire & les ordres de son Empereur, se montra sensible aux appas de l'interêt. Honteuse & sacrilege soif des richesses, quelle est ta puissance sur le cœur des hommes ! tu les obliges à tout faire ; les plus grands crimes ne leur coutent rien dès qu'il s'agit de t'assouvir ! pour toi, le tyran de la Thrace viola les plus saints droits de l'hospitalité, par le meurtre

M du jeune Polidore : pour toi,
N la malheureuse Tarpée livra le Capitole aux Sabins. Il n'est point de difficultés que l'or ne surmonte : une pluye de ce brillant métail penetre dans
O la tour de Danaé ; toutes les précautions d'Acrisius deviennent inutiles, ses murs d'airain s'amollissent, & ses soldats, autrefois plus vigilans, que le dragon des Hesperides, se laissent endormir : l'or subjugue les forteresses qui resisteroient à la valeur de Mars ; il rend les amis infidéles ; les Generaux traîtres, & les Nobles capables de lâcheté : l'or fait oublier aux Vestales le soin de leur gloire & l'amour de la vertu ; l'or met le bandeau de l'erreur sur les yeux des sçavans, il institue les loix, il les interpréte & les

abroge ; il munit le menſonge du ſceau de la verité, il régle par ſon poids la balance de Themis; il metamorphoſe par ſes dangereux attraits les Princes legitimes en Tyrans deteſtables ; en un mot tout l'univers fléchit ſous ſon Empire; tout, juſqu'aux Miniſtres des Autels les plus auguſtes, brûlent de l'encens pour cette Idole.

Fin du huitiéme Chant.



REMARQUES
SUR LE
HUITIE'ME CHANT.

[*Vieillard.*] L'Auteur reprend ici le fil de sa narration qu'il a interrompuë vers la fin du septiéme Chant ; il va expliquer au Magistrat Indien plusieurs Bannieres qui representent divers exploits des Héros du Portugal ; c'est un Episode qu'il consacre à la gloire de sa Patrie : il y parlera de plusieurs grands hommes, dont il a déja fait mention dans le récit de Gama au Roi de Mélinde ; mais comme il n'en dira que des choses qu'il n'a pas encore dites, on n'aura point de répetitions à lui reprocher, ou du moins s'il rapporte quelquefois les mêmes traits d'histoire, ce sera toujours avec une varieté de style, qui formera de nouvelles images.

B [*Champs Elyſiens.*] Pluſieurs Sçavans d'Eſpagne, entr'autres le fameux Ayrès Barboſa, ſoutiennent après Strabon qu'Homere a placé les Champs Elyſiens dans leur Pays : ils prétendent que ce Poëte y fit un voyage, & que charmé de la beauté du lieu, il feignit que c'étoit-là le ſéjour des bienheureux après leur mort : pour autoriſer cette conjecture, ils appliquent à quelques-unes de leurs Provinces, telles que l'Andalouſie, la Grenade, le Portugal, &c. les vers ſuivans du quatriéme livre de l'Odyſſée.

Ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
Ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς;
Τῇ περ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν,
Οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ χειμὼν πολὺς, οὔτε ποτ' ὄμβρος,
Ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν, ἀναψύχειν ἀνθρώπους.

Par la faveur des Dieux tu goûteras les biens,
Dont joüit Radamanthe aux Champs Elyſiens :
C'eſt un ſéjour tranquille, une terre féconde,

Qui fait vers l'Occident les limites du monde.
Là le cruel Borée & les fiers Aquilons
Laissent toujours dormir les échos des vallons ;
Flore s'épanoüit aux flatteuses haleines,
Que les Zephirs badins répandent dans les plaines ;
Là tout rit, tout enchante, & pour ces beaux climats
Les hyvers n'ont jamais ni neige ni frimats.

Je ne vois rien de certain dans cette application ; ces vers peuvent fort bien convenir à l'Egypte, où l'endroit marqué pour la sépulture des morts, étoit environné de prairies, d'étangs & de bosquets délicieux, selon que le témoigne Diodore de Sicile, liv. 1. D'ailleurs on sçait que presque toutes les Nations avoient leurs Champs Elysiens ; l'Etymologie que notre Poëte donne à ceux du Portugal, paroît assez vraisemblable.

[*Par une infame trahison.*] Lorsque C
Pyrrhus Roi d'Epire faisoit la guerre aux Romains, son Médecin leur offrit de l'empoisonner ; ils reçurent

cette infame propofition avec l'horreur qu'elle méritoit, & ils en avertirent Pyrrhus; mais comme Viriatus leur parut plus redoutable, ils ne le traiterent pas avec la même generofité, car leur Conful Quintus Servilius Cepion fuborna trois hommes qui l'affaffinerent pendant qu'il dormoit : cette perfidie augmenta la gloire de Viriatus, en montrant que les Romains n'ofoient fe flatter de le vaincre à force ouverte, ainfi que l'a remarqué Florus, chap. 17. *Hanc hofti gloriam dedit, ut videretur aliter vinci non potuiffe.*

D [*De tout l'univers.*] Sertorius étoit Sabin, homme éloquent, fage & plein de valeur; il fuivit le parti de Marius contre Sylla : Marius ayant été vaincu, Sertorius fe retira en Efpagne, où les Portugais le choifirent pour leur Chef: quelques Chaffeurs lui ayant un jour amené une biche blanche, il l'apprivoifa, & feignit que Diane la lui avoit envoyée pour le guider dans toutes fes entreprifes; la biche approchoit fa bouche de l'oreille de Sertorius, on auroit

dit qu'elle lui parloit ; ces bonnes gens le crurent, & leur ſimplicité redoubla la confiance qu'ils avoient en lui : le pigeon qui mettoit ſon bec dans l'oreille de Mahomet, étoit une copie de cette biche de Sertorius.

[*Dans la Lorraine.*] J'ai ſuffiſamment éclairci cette difficulté dans mes Notes du troiſiéme Chant. E

[*Contre celui des Luſitains.*] Vaſco a déja raconté au Roi de Melinde cette action d'Egaz-Moniz : le Licentié Duart Nugnès de Leon, Ecrivain Eſpagnol, ſoutient qu'elle eſt fauſſe : c'eſt un trait de ſa jalouſie contre la gloire Portugaiſe : on peut le convaincre lui-même de fauſſeté par le tombeau d'Egaz-Moniz qui ſe voit encore dans le Monaſtere de Paço de Souza ; cet homme genereux y eſt repreſenté en bas relief avec toute ſa famille, dans la ſituation où notre Auteur le repreſente ici. F

[*D'un Roi Maure.*] Ce Prince s'appelloit Gami ; une bonne partie des rives du Tage lui obéiſſoit. G

H [*Toutes ſortes de maladies.*] Cet Henry étoit un brave guerrier, natif de Bonneville, auprès de Cologne; quelques Chroniques Portugaiſes rapportent les miracles que l'Auteur lui attribuë : on voit encore aujourd'hui ſon tombeau dans le Monaſtere de S. Vincent; mais point de Palmier.

I [*Don Théotonio.*] Il étoit Prieur des Chanoines Réguliers de S. Auguſtin à Conymbre : les vieilles Chroniques du Portugal lui font prendre les armes dans l'occaſion que le Poëte rapporte ici; cependant les Hiſtoriens modernes diſent qu'il s'ent tint toujours à ſon Breviaire; la queſtion n'eſt pas aſſez intereſſante pour qu'on l'approfondiſſe : je remarquerai ſeulement que dans les doutes hiſtoriques, il vaut toujours mieux ſe ranger du côté des Anciens.

L [*De Gyralde.*] Gyralde étoit un homme de condition, qui ayant commis pluſieurs crimes, ſe voyoit en bute aux pourſuites de la juſtice; pour les éviter, il ſe mit à la tête

d'une troupe de Bandouliers qui ſe rendirent redoutables par leur valeur : cette vie ennuya bientôt Gyralde ; il réſolut de ſe reconcilier avec ſon Roi par quelque action d'éclat : plein de ſon idée, il entre une nuit dans Evora qui appartenoit aux Maures ; il ſurprend les ſentinelles endormis, les égorge, ſe retire, & revient un moment enſuite avec ſes compagnons ; ils taillent la garniſon en pieces ; ils s'emparent de la Ville, & la remettent au Roi Alonze I. ce ſervice eut le ſuccès dont Gyralde s'étoit flatté. Alonze lui pardonna ſes fautes, & le fit Gouverneur d'Evora, qui depuis ce temps-là porte dans ſon Ecuſſon un Cavalier, qui d'une main tient un ſabre, & de l'autre deux têtes.

[*Caſtillan.*] C'étoit Don Pedre M
Fernandès de Caſtro, Grand Seigneur d'une des plus illuſtres familles d'Eſpagne : celle des Comtes de Lara lui avoit fait quelque outrage, & n'en pouvant pas tirer raiſon, parce que ſon Roi protégeoit ſes ennemis, il ſe jetta dans le parti des

Maures, faiſant indifferamment main-baſſe ſur les Eſpagnols & ſur les Portugais.

N [*Ce prodige favorable.*] Selon les anciennes Hiſtoires Portugaiſes, Don Mathieu, Evêque de Liſbonne ſous le Roi Alonze I. ſe mit à la tête de quelques troupes pour enlever la Ville d'Alcazer aux Maures; ceux-ci vinrent à ſa rencontre : ſes ſoldats effrayés de la multitude des ennemis, voulurent prendre la fuite, il ſe mit en priere, & à l'inſtant même on vit dans les airs un vieillard vénerable tout vêtu de blanc, & qui portoit une Croix rouge ſur ſon eſtomac; cette merveille diſſipa la terreur des Portugais, ils battirent les Maures, & la conquête d'Alcazer ſuivit leur victoire : on ne doit pas exiger que l'Auteur ſe rende garant de ces ſortes de miracles, un Poëte peut raconter des choſes encore plus douteuſes.

O [*Qu'ils ont aſſaſſinés.*] Don Payo de Correa qui fut l'un des plus vaillans hommes de ſon temps, étoit Grand-Maître de S. Jacques : pendant

dant une tréve qu'il fit avec les Maures, un Commandeur & cinq Chevaliers de ſon Ordre, voulurent prendre le plaiſir de la chaſſe : comme ils étoient dans la campagne, ils ſe virent attaqués par une nombreuſe troupe de Maures ; ces traitres n'en eurent pas auſſi bon marché qu'ils ſe l'imaginerent ; les Chrétiens vendirent cherement leur vie : ils n'étoient d'abord que ſix Chaſſeurs, & l'Auteur en met ſept, parce qu'un Chartier, nommé Garcias-Rodriguès qui paſſoit par-là, vint genereuſement à leur ſecours, & ſe fit tuer avec eux : le Poëte en leur donnant tous le même titre, montre que la vertu fait la véritable nobleſſe. Don Payo de Correa vengea le meurtre de ces braves infortunés, par la priſe de Tavila, où ſa juſte colere mit tout à feu & à ſang.

[*Tant en France qu'en Eſpagne.*] Ces P
trois Chevaliers étoient Gonzale Ribero, que l'Auteur nomme un peu plus bas ; Vaſco Anès, frere de lait de la Reine Marie de Caſtille, fille d'Alonze IV. Roi de Portugal ; &

Fernand Martinès de Sentarein : ils menerent à peu près la vie des Chevaliers errants.

Q [*Et les eaux du Lethé.*] Il y a eu plusieurs fleuves qui s'appelloient Lethé, tant en Arcadie, qu'en Lydie, en Italie, en Espagne & autres lieux : les Poëtes en ont mis un dans leur Enfer, ils lui ont attribué la vertu d'effacer la mémoire de toutes choses : le nom de Lethé soutenoit parfaitement bien leur fiction, car c'est un mot Grec qui signifie oubli : selon la Théologie Payenne, les ames bienheureuses ayant longtemps erré dans les Spheres céleſtes, ou dans les Champs Elysiens, rentroient enfin dans de nouveaux corps ; mais ce n'étoit qu'après qu'elles avoient bû de l'eau du Lethé, comme Virgile le marque, Eneid. liv. 6.

Tùm Pater Anchises : animæ, quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices, & longa oblivia potant.

Anchise lui répond : les ames de ces morts :

Que le sort doit un jour revêtir d'autres
corps,
Pour charmer leurs ennuis en ce lieu viennent boire
L'onde, qui du passé fait perdre la mémoire.

Cet oubli empêchoit que les ames ne regrettassent les délices qu'elles avoient goûtées dans l'autre monde.

[*Sacrifice.*] Cette action de Numa Pompilius, est rapportée par Plutarque: la pieté de ce Roi fut suivie d'un succès favorable, & celle du Héros Portugais eut aussi sa récompense; car malgré le desavantage du nombre, il remporta une victoire signalée sur les Espagnols dans la plaine de Valverde auprès de Merida; l'Auteur a déja fait l'éloge de ce grand homme dans son quatriéme Chant, il va le nommer tout à l'heure avec une adresse & une magnificence digne d'un si beau sujet. R

[*De ses amis.*] Ceci arriva quelque temps avant que Don Juan I. montât sur le Thrône. Un Portugais nommé Vasco Porcallo étoit Gouverneur de Villaviciosa, Rodrigue S

de Landroal & ſon bon ami Alvare Gonzalès Cuytado, le chaſſerent de ſa forteresse, parce qu'ils découvrirent qu'il étoit dans les interêts du Roi de Caſtille : Porcallo fit ſi bien auprès de Don Juan, que ce Prince le rétablit dans ſon poſte ; à peine y fut-il rentré, qu'il le livra aux Eſpagnols ; enſuite accumulant crime ſur crime, il pilla une maiſon qui appartenoit à Cuytado, & l'arrêta lui-même priſonnier avec ſa femme : comme on les emmenoit l'un & l'autre vers Olivença, Rodrigue de Landroal vint fondre ſur leur eſcorte qui étoit nombreuſe, & l'ayant défaite, il leur rendit la liberté.

T [*D'un traitre.*] Rodrigue Marin, Cavalier Portugais, tenoit pour le Roi de Caſtille la Forteresse de Campo-Mayor ; Fernand d'Elves voulut lui perſuader de rentrer dans le parti de ſon Prince légitime, qui étoit Don Juan I. ils convinrent d'un endroit où ils devoient s'aboucher, & ils ſe donnerent mutuellement toutes les ſûretés que la coûtume exige dans ces ſortes d'occaſions ; mais Rodri-

gue trahissant sa parole & son honneur, arrêta Fernand d'Elves, & l'emmena dans son Château; Fernand se racheta, & quelques jours après rencontrant son ennemi dans la campagne, il le fit prisonnier à son tour : cette revanche suffisoit pour un homme genereux tel que Fernand; mais ses troupes ne s'en contenterent pas, elles étoient si animées contre Rodrigue, qu'elles le tuerent malgré leur Capitaine.

[*Brigiens.*] J'ai déja expliqué dans V
les notes du quatriéme Chant, que les Brigiens sont les peuples de Castille.

[*En se dévoüant lui-même à la mort.*] X
Une nombreuse flotte de Castillans, cingloit vers le port de Lisbonne pour assiéger cette Ville par mer: Ruy-Pereyra voyant que la partie n'étoit pas avantageuse pour ses Galeres, & qu'elles ne pouvoient manquer d'être prises, si l'ennemi les atteignoit, s'avança lui seul contre l'Amiral Espagnol, dont il accrocha le navire; il se battit comme un lion, & donna tant d'affaires aux

Castillans, que les Galeres Portugaises eurent le temps de se mettre en sûreté ; mais il en couta la vie au brave Pereyra.

Y [*Leurs moindres coups portent le trépas.*] Les Castillans assiégeoient la Ville d'Almada qui est située sur une montagne dans le voisinage de Lisbonne ; la garnison manquoit d'eau, elle étoit contrainte d'en aller chercher avec un extrême péril au pied de la montagne : or un jour que dix-sept soldats descendoient pour en prendre, ils furent découverts par les Espagnols qui fondirent sur eux au nombre de quatre cens hommes ; les Portugais en ayant tué plusieurs, se retirerent heureusement dans leur Forteresse.

Z [*Don Pedre & Don Enrique.*] Ces deux Princes étoient fils du Roi Don Juan I. Don Pedre passa pour l'Ulysse de son siécle, tant à cause de son éloquence que de ses voyages : il parcourut presque toutes les Cours de l'Europe, & il s'y distingua, principalement en Allemagne, où il signala sa valeur sous les Drapeaux

de l'Empereur Sigiſmond contre les Turcs : ſon frere Enrique, dont nous avons déja parlé, fut le Promethée du Portugal ; car de même que Promethée ſe retira ſur le Mont-Caucaſe, pour y obſerver le cours des Planettes ; ainſi Don Enrique étoit preſque toujours ſur le Promontoire de Sagre, où il s'appliquoit à l'Aſtronomie & aux Mathématiques ; c'eſt-là qu'il forma le projet d'agrandir ſa Patrie, en lui découvrant des terres nouvelles ; la fortune ſeconda ſes vœux, & l'on le regarde encore aujourd'hui comme le Pere de la navigation Portugaiſe.

[*Les peuples de Barbarie.*] Lorſque Alonze V. eut pris Ceuta, perſonne ne vouloit ſe charger d'en être Gouverneur, parce qu'on voyoit un danger trop évident à garder une Ville, qui étant environnée de Maures, & ſéparée du Portugal par un aſſez long trajet de mer, pouvoit à tous momens être inveſtie par les Africains, ſans eſperer aucun ſecours des Portugais : le Comte Don Pedre de Menezès eut ſeul l'audace de re- A

cevoir cette Dignité si périlleuse, il en sortit à son honneur.

B [*Don Duart de Viane.*] Il étoit fils naturel du Comte de Menezès, dont nous venons de parler dans la note précédente. Alonze V. étant un jour sorti de Ceuta avec quelques troupes, se vit attaqué par une effroyable multitude de Maures; il fut contraint de rentrer dans la Ville: mais comme les ennemis le pressoient, il leur opposa le genereux Don Duart de Viane, qui avec quelques autres braves, leur donna tant d'occupation, que le Roi eut tout le temps de se retirer: Viane fut accablé sous le nombre, après avoir fait des prodiges de valeur.

C [*Calamités sans nombre.*] L'idée de cette prédiction est prise dans Barros, Dec. 1. liv. 4. chap. 9. *Em hum vaso de agua l'he mostrara hunas naos, que vin ham de muy longe para a India, e que a gente d'ellas seria total destruiçam dos Mouros de aquellas partes; un Devin montra au Samorin dans un vase rempli d'eau quelques Vaisseaux qui venoient de loin dans les In-*

des

des, & lui dit que ceux qui les montoient, détruiroient l'Empire des Maures en Orient : si l'Auteur donne une autre tournure à cet Oracle, & à la façon dont il fut rendu, ce n'est que pour orner son Poëme : les Indiens sont fort entêtés de pareilles superstitions. Nous avons aussi chez nous des gens qui s'en mêlent ; mais les esprits bien sensés n'en sont pas les dupes : quoiqu'il en soit, on ne peut rien reprocher à l'Auteur sur cet article ; la Poësie fut toujours en possession d'accréditer le merveilleux, & sur-tout celui qui sert à peindre les mœurs des peuples : au reste, il se peut fort bien que le Camoëns ne nous rapporte ici que la vérité ; je ne sçache aucune raison pour nier que les Maures, qui connoissoient la valeur des Portugais & qui en appréhendoient les suites, mirent en œuvres des prestiges & des illusions pour surprendre l'Empereur de Calicut : nous voyons des expériences journalieres de semblables tromperies.

[*S'assemblent sur ta tête.*] Le Tasse D

a certainement imité ce ſonge dans le dixiéme Chant de ſa Jeruſalem délivrée, Stance 8.

Soliman' Solimano, i tuoi ſilenti
Ripoſi à miglior tempo homai riſerva:
Che ſotto il giogo di ſtaniere genti
La Patria, ove regnaſti, ancor' è ſerva.
In queſta terra dormi, e non rammenti
Ch'inſepolte de' tuoi l'oſſa conſerva!
Ove ſi gran' veſtigio è d'el tuo ſcorno,
Tu neghittoſo aſpetti il nuovo giorno.

C'eſt l'Enchanteur Iſmene qui ſe montre en ſonge au Soudan, & qui lui dit :

Soliman, Soliman! quelle eſt ta négligence?
He quoi! tu dors ici dans les bras du ſilence,
Tu dors ſur cette terre, où l'œil de toutes parts
Voit du triſte Iſmaël les oſſemens épars!
Un ſuperbe étranger vient d'obſcurcir ta gloire,
Tout annonce en ces lieux ta chute & ſa victoire :
Le ſang de tes ſoldats coulant à gros boüillons,

Autour de ta retraite abreuve les Sillons.
Ton Thrône est renversé, ta Patrie expirante
Déplore dans les fers sa liberté mourante.
Arme-toi, sois sensible à ses cris douloureux,
Réserve ton sommeil pour un temps plus heureux!

E

[*Un prompt aveuglement seroit le prix de cette audace.*] Ou je me trompe grossierement, ou cette similitude est des plus nobles & des plus naturelles qu'on puisse trouver dans aucun Poëme; elle a été imitée par le comique Espagnol, l'illustre Lopès de Vega, dans sa Comédie d'Orphée & d'Eurydice, Acte premier, Scêne premiere.

Como mirar puede ser
El Sol al amanecer
I quando se enciendé, no.

Au point où le Soleil commence sa carriere,
On soutient ses rayons naissans;
Mais lorsque vers midi l'éclat de sa lumiere
Semble de mille feux embrazer l'Hémisphere,

Il brave les regards des yeux les plus perçans.

La raiſon qui fait qu'on peut regarder le Soleil naiſſant, c'eſt qu'alors la vivacité de ſes rayons eſt modérée par les vapeurs qu'il attire de la terre; mais comme il les raréfie à meſure qu'il avance dans ſa courſe, elles ne tardent pas à ſe diſſiper; le voile tombe, l'aſtre ſe montre à découvert, ſes feux & ſa ſplendeur viennent frapper notre œil avec un éclat que nous ne pouvons ſoutenir.

F [*Où ſont les preſens que tu m'apportes ?*] Comme les Portugais ne s'attendoient à trouver, paſſé le Cap de Bonne-Eſperance, que des Peuples ſauvages & ruſtiques, ils n'avoient apporté que quelques friandiſes avec des bagatelles de corail, de verre & autres bijoux ſemblables : cette opinion les trompa, ils trouverent dans Mélinde & dans Calicut une nation civiliſée, chez qui les Arts floriſſoient, qui ne manquoit de rien, & qui connoiſſoit tous les rafinemens & toutes les délicateſſes dont nous

nous picquons : le Roi de Mélinde eut la generosité de se contenter du present que Gama lui fit ; mais le Samorin regarda d'un œil dédaigneux les choses qui lui furent offertes, sçavoir, 4. manteaux d'écarlatte, 6. chapeaux garnis de plumes, 4. chapelets de corail, 12. tapis de Turquie, 7. gondoles de cuivre, une caisse de sucre, 2. barrils d'huile & 2. de miel ; il falloit un hameçon doré pour attraper un si beau poisson : dans les grandes négociations aussi-bien qu'en amour, les presens sont la clef des cœurs. Ovide n'avoit pas tort de dire :

Munera, crede mihi, placant hominesque Deosque.

Croyez-moi, les presens ont une étrange force,
Ils sont toujours victorieux,
Ils calment le courroux des hommes & des Dieux ;
Rien ne peut éluder leur séduisante amorce.

[*La divine Acidalie.*] C'est Venus : les Poëtes lui donnent souvent ce nom, parce qu'on lui consacra dans la

Béocie une fontaine qui le portoit, ou bien, parce qu'étant la Déesse des Graces, elle inspire une noble confiance à ceux qui parlent & qui agissent avec grace, comme Gama fait ici en répondant au Samorin : le nom d'Acidalie exprime cette agréable confiance & cet air de liberté, car il dérive du mot Grec ἀκηλής, qui signifie *agissant sans crainte & sans embarras.*

H [*Et de l'Autel.*] Les terres soumises à ces quatre Constellations, sont sur les côtes d'Afrique, elles comprennent la Nigritie, le Cap verd & la Guinée.

I [*L'Etoile du Nord.*] Parce qu'ils sont situés dans un Hémisphere opposé au nôtre, comme nous l'avons déja remarqué dans le cinquiéme Chant.

L [*Et de lui envoyer des marchandises pour sa rançon.*] Ceux qui n'aiment que l'emphase, trouveront sans doute mauvais que l'Auteur entre ici dans un détail, où son style paroît moins pompeux & moins sonore que dans le reste de l'ouvrage : les chica-

neries du Catual & la détention de Gama, ne sont pas des objets susceptibles d'ornemens : falloit-il pour cela n'en rien dire ? Je crois que non ; Homere & Virgile rabaissent quelquefois le son de leur trompette. La Poësie épique doit peindre son Héros avec toutes les couleurs, & dans toutes les attitudes qui lui sont favorables ; Gama s'est montré grand homme de guerre, lorsqu'il a fallu châtier l'insolence des peuples de Mozambique ; grand Navigateur depuis Lisbonne jusqu'aux Indes, toujours zelé pour sa Patrie, toujours ennemi de la mollesse, intrépide au milieu des orages, constant & infatigable dans les travaux les plus durs ; enfin dans Calicut il signale sa prudence, en éludant les supercheries d'un Ministre artificieux, & sa generosité en se dévoüant lui-même à la colere des Maures, plûtôt que d'exposer sa flotte & ses compagnons au moindre péril ; ce trait n'est pas le moins beau de sa vie, quoiqu'en apparence il soit le moins brillant : le Camoëns a donc bien fait

d'en parer son tableau : j'avouë que la diction qu'il y employe, est un peu moins élevée que les autres parties du Poëme; mais en pareille occasion, tout ce qu'on doit exiger d'un Auteur, c'est une grande pureté de langage : lorsque la matiere est simple, les discours magnifiques ne peuvent former qu'une enflure ridicule.

M [*Du jeune Polidore.*] Polidore étoit fils de Priam, qui prévoyant la victoire des Grecs & la destruction de Troye, envoya ce jeune Prince chez Polymnestor Roi de Thrace son ancien ami, & même son gendre : celui-ci pour s'emparer des richesses de Polidore, le fit tuer par ses sujets à coups de flêches. Hygin raconte la chose differemment, il dit que Polidore n'étoit qu'un enfant lorsqu'il fut envoyé dans la Thrace ; Ilione sa sœur étoit femme de Polymnestor : soit qu'elle se défiât de la fortune, soit qu'elle craignît l'avarice & la cruauté de son époux, elle fit passer son frere pour Deiphile qui étoit fils de Polymnestor; mais d'une

autre femme; Deiphile étoit de l'âge du Prince Troyen, le troc fut aisé. Dans la suite les Grecs qui vouloient exterminer toute la race de Priam, envoyerent des Ambassadeurs à Polymnestor pour lui offrir avec une riche dot, la main d'Electre fille d'Agamemnon, à condition qu'il feroit périr Polidore; le tyran s'y engagea, & ses coups tomberent sur son propre fils.

[*Tarpée.*] Elle étoit fille de Tarpeïus Gouverneur du Capitole sous le regne de Romulus : les Sabins l'ayant un jour rencontrée dans la campagne, lui promirent tout ce qu'elle voudroit, si elle leur ouvroit les portes de cette Forteresse; elle accepta leur offre, & leur demanda pour prix de sa trahison ce qu'ils portoient à leur main gauche, entendant par-là leurs brasselets & leurs bagues : l'ambiguité de son expression lui coûta cher; les Sabins s'étant rendus maîtres du Capitole, tuerent cette malheureuse, en lui jettant sur le corps leurs boucliers qu'ils tenoient de la main gauche.

O [*Dans la tour de Danaé.*] L'avanture de Danaé n'eſt point une fable ; un de ſes amans corrompit à force de largeſſes les ſoldats qui la gardoient par ordre de ſon pere Acriſius Roi d'Argos ; l'hiſtoire ne nous apprend pas qui étoit cet amant, la fable qui le nomme Jupiter, nous fait connoître que c'étoit quelque grand Prince ; car dans les anciens temps, les Princes prenoient volontiers cet illuſtre ſurnom ; peut-être auſſi que Danaé voulut honorer ſa foibleſſe, en publiant qu'un Dieu en étoit l'Auteur & l'objet.

P [*Brûle de l'encens pour cet Idole.*] Cette invective contre la puiſſance de l'or, & contre ceux qui en font leur Dieu, part du fond du cœur de notre Poëte : jamais homme ne fut moins intereſſé, ſon ame étoit auſſi noble que ſa muſe étoit ſublime, il pouvoit dire comme notre illuſtre Mr. Godeau.

Brillant Idole des avares,
Corrupteur public des Etats,
Qui dans l'ame des Potentats
Verſes des deſſeins ſi barbares :

Fatal ennemi des vertus,
Par qui les vices abbatus
Relevent bientôt leurs trophées;
Lâche Tyran des beaux esprits,
Flambeau des guerres étouffées,
Tu n'es de mes concerts ni l'objet, ni le prix!

Fin des Remarques du VIII. Chant.



CHANT IX.

ALVARE & Diaz demeurerent long-temps dans Calicut, ſans voir éclorre aucun fruit des promeſſes du Catual ; les marchandiſes ne ſe vendoient point ; on ne cherchoit qu'à retenir les Portugais juſqu'au temps où les vaiſſeaux de la Mecque ont coûtume d'arriver dans les Indes. Sur les rivages de la Mer Rouge & près de cet Iſthme fameux où Ptolomée A fonda la ville d'Arſinoé, qui porte maintenant le nom de Suès, s'élevent les ramparts de la Mecque, ſéjour riche & brillant, qui doit ſa gloire aux ſuperſtitions Mahome-

tanes & aux fausses merveilles que les Ismaëlites attribuent à la fontaine de leur
B Legislateur. C'est de-là que toutes les années il partoit de puissantes flottes qui traversoient les ondes Erythrées & l'Océan des Indes, pour recueillir dans le Malabar les précieux Aromates que ses terres produisent, & ce commerce apportoit des trésors immenses aux Soudans d'Egypte, dont la Mecque dépendoit en ce temps-là.

Avec le secours de ces flottes, les Calicutiens esperoient réduire en cendre celle de Lusus ; leurs cœurs se flattoient d'une victoire infaillible, & toute leur ambition n'étoit plus que de retarder le départ de Gama jusqu'à ce que les vaisseaux qu'ils

attendoient, fussent arrivés; mais l'arbitre du Ciel & de la terre trouve toûjours le moyen d'exécuter les decrets de sa profonde sagesse. Une flamme divine éclaire l'esprit de Monzayde, & l'affection que ce vertueux Mauritain avoit d'abord conçuë pour les Navigateurs Portugais, prend de moment en moment des forces nouvelles: comme on ne se défioit point de lui dans Calicut, les Marabars ne lui cachoient pas leurs funestes complots; penetré d'horreur pour cette noire injustice, il s'abouche secrettement avec le genereux Gama, & l'informe de la trahison qui le menace, ajoutant que les flottes de la Mecque sont formidables, chargées de soldats intrepides, & munies des

plus grandes foudres de Vulcain; & que dans l'état où l'escadre Portugaise est réduite, épuisée par les fatigues d'un long voyage, dépourvûë de tout, inferieure en nombre, elle ne résistera jamais contre tant d'ennemis.

Gama reconnoît aisément, l'importance des avis de Monzayde: il considere d'ailleurs que la saison l'invite à partir, qu'il se fieroit envain sur la parole du Roi; que ce Prince protege les Maures, & que ses Ministres mettent d'éternelles barrieres entre son thrône & l'équité; ainsi voyant que sans une temerité ridicule, il ne peut plus differer son départ, il envoye commander aux deux Portugais qu'il a laissés dans Calicut, de s'en revenir promptement

tement sur la flotte : mais que ce soit avec toutes les précautions possibles pour cacher leur retraite, parce que les Indiens ne manqueroient pas de s'y opposer, s'ils en avoient connoissance. Suivant cet ordre, Alvare & Diaz se préparoient à retourner vers leur Capitaine, lorsqu'ils furent arrêtés, malgré les mesures qu'ils avoient prises pour sortir secrettement de la ville. Monzayde court annoncer cette facheuse nouvelle à Gama; aussi-tôt par droit de represailles, & pour se venger d'une lâcheté si noire, Gama fait prisonniers plusieurs Malabars qui venoient chaque jour l'amuser sur ses vaisseaux, sous prétexte de lui vendre des pierreries.

Comme ces prisonniers

étoient l'élite des Marchands
de Calicut où ils possedoient
de grandes richesses, toute
la ville demeura consternée
en apprenant leur détention:
d'un autre côté le Capitaine
qui feignoit de vouloir les
emmener sur les bords du
Tage, disposoit avec éclat
toutes les choses nécessaires
pour son départ, se flattant
que par cette ruse, il obtiendroit
bien-tôt l'élargissement
de ses deux Compagnons:
déja les robustes Mariniers
s'empressent au travail; ceux-
C ci tournent le Cabestan; ceux-
là tirent le cable où l'ancre
est attachée, pendant que
d'autres montent sur la hune,
pour déployer les voiles:
les cris qu'ils se renvoyent
mutuellement, font retentir
les airs; Calicut s'en éton-

ne ; une troupe de femmes & d'enfans desolés court avec des cris encore plus terribles, implorer la faveur du Samorin ; ils lui rapportent en gémissant que Gama précipite sa retraite, & qu'il traîne dans un rigoureux esclavage leurs maris & leurs peres : touché d'une plainte si juste, l'Empereur brise les fers des deux Portugais ; on leur rend tout ce qui leur appartient : Gama qui craignoit de les perdre, les voit enfin revenir sur la flotte, & les reçoit avec une vive allégresse ; ensuite, sans s'amuser aux excuses frivoles qu'on lui fait de la part du Roi, il remet en liberté quelques-uns de ses captifs, & s'éloigne à l'instant.

Il s'éloigne, & reprend le chemin de sa chere Patrie,

content du succès de son entreprise, & se trouvant heureux d'avoir trouvé la route des fertiles campagnes qui voyent naître l'aurore, quand le flambeau du jour s'éteint pour l'Occident. Ses navires portent plusieurs preuves certaines de la découverte des Indes, quelques Malabars prisonniers; des fleurs de
E Banda, de la Canelle, & plusieurs autres Aromates qui enrichissent les forêts de Ceylan & des Isles Molucques: il s'étoit muni de toutes ces choses par les soins du fidéle Monzayde, qui s'attachant à la fortune de cet illustre Capitaine, abandonna Calicut pour le suivre jusqu'en Portugal: bien-tôt les rayons de la verité penetrerent dans le cœur de ce sage Africain;

ſes yeux s'ouvrirent, & les ſuperſtitions dont on avoit empoiſonné ſon enfance, ne furent plus pour lui qu'un objet de mépris & d'horreur.

Déja la flotte victorieuſe laiſſant derriere elle les rivages du Malabar, s'avançoit vers la pointe auſtrale du Promontoire d'Adamaſtor, & bravoit une ſeconde fois les fureurs de l'Océan : chacun s'apprête à revoir ſes Penates, chacun goûte par avance le plaiſir de raconter les évenemens d'une navigation ſi longue & ſi belle : quel charme de dépeindre à ſes parens & à ſes amis la diverſité des climats & des peuples qu'on a vûs, les monſtres qu'on a rencontrés, les maux qu'on a ſoufferts, le ſoulevement des ondes, l'im-

petuoſité du redoutable aquilon ; enfin, tout ce que le Royaume de Neptune offre de terrible & de curieux ! Dans ces narrations l'on joüit de ſa gloire en joüiſſant de l'étonnement & de l'attention des perſonnes qui nous écoutent, & cette douceur eſt ſi grande, que le cœur n'y peut ſuffire qu'à peine; les ſoldats & les matelots la reſſentoient également ; cependant leur allégreſſe n'oſoit prendre un libre eſſor, la crainte des perils qui reſtoient à ſurmonter, lui ſervoit de contrepoids.

Pendant que la flotte ſillonne le cryſtal d'Amphitrite, Venus, qui d'intelligence avec le Pere céleſte, conſpire depuis tant d'années au bonheur des Luſitains ; l'aima-

ble Venus forme la résolution de leur montrer l'immortelle gloire, dont leurs travaux vont être suivis: elle veut anticiper leur récompense, & sans attendre leur rentrée dans le Portugal, elle prétend qu'ils trouvent au milieu de la Mer, un repos flateur, un essain de plaisirs, qui les dédommagent des maux que cette même mer leur a causés, & des fatigues & des dangers innombrables, que leur ont suscités les jalouses fureurs de Bacchus.

Après avoir mûrement réflechi sur son projet & sur les moyens de l'exécuter, Venus se détermine à conduire les Portugais dans l'une des Isles qu'elle possede en Orient, Isles parées des plus riches

preſens de Pomone & de Flore, & ſituées auprès du ſéjour délicieux où naquit
G l'épouſe du premier Homme; l'idée de la charmante Cypris eſt que les plus belles Nymphes de la Mer attendront Gama & ſa ſuite ſur les rivages fortunés, qui doivent ſervir de théâtre au bonheur de ces Heros, & que penetrées pour eux d'une vive tendreſſe, elles s'appliqueront à faire éclorre continuellement ſous leurs pas
H mille nouveaux plaiſirs.

Telle, ou peu differente fut la conduite que tint autrefois cette Déeſſe, lorſqu'elle diſpoſa les Peuples de Carthage & leur Reine, à traiter favorablement le pieux
I Enée. Maintenant, pour réuſſir dans ſon deſſein, elle ju-

ge à propos d'agir de concert avec ſon fils Cupidon; avec Cupidon, cet enfant toûjours victorieux, dont la force fait deſcendre les Dieux ſur la terre, & monter les hommes au Ciel.

L'effet ſuit de près la réſolution; Cytherée s'envole aſſiſe ſur ſon char, qui eſt traîné par des Cignes mélodieux; une troupe de Colombes l'accompagne & badine autour d'elle: ſur ſon paſſage, l'air s'éclaircit, les redoutables Aquilons ſe changent en Zephires: déja ſon char s'étoit poſé ſur le ſommet des monts Idaliens où Cupidon raſſembloit pluſieurs autres Amours céleſtes & immortels comme lui: avec cette divine armée, il ſe préparoit à faire une grande ex-

pédition pour réformer les
erreurs pernicieuses, qui re-
gnoient alors dans le monde:
on profanoit les flammes de
l'amour, le cœur humain
donnoit tout son attache-
ment à des biens frivoles qui
ne le méritoient pas, & Cu-
pidon vouloit s'opposer à ce
désordre. Il voyoit avec dou-
leur un Actéon moderne qui
ne respiroit que la chasse,
& qui s'éloignoit de la so-
cieté des hommes, pour se
livrer sans réserve au plaisir
sauvage & brutal de poursui-
L vre des animaux : le Dieu
d'Amathonte avoit dessein
de châtier ce criminel en lui
montrant quelque Diane qui
le charmeroit, & qui ne ré-
M pondroit pas à sa tendresse;
trop heureux encore s'il écha-
poit à la fureur des chiens

dont il faiſoit ſes delices !

Auprès de ce chaſſeur, Cupidon voyoit que les Grands qui naquirent voiſins du thrône, s'embarraſſoient peu du bien public, & n'aimoient que leur interêt particulier, vrais Narciſſes, qui n'avoient des yeux que pour eux-mêmes, & qui buvoient avidement le poiſon de la flatterie, que leur vendoit une troupe de ces perfides adulateurs, dont toutes les Cours abondent ; il voyoit que ceux qui devoient cherir les indigens, & porter pour le Peuple des entrailles de Pere, cahoient, ſous le manteau de la Religion, un mépriſable attachement pour les richeſſes & pour les dignités ; Miniſtres injuſtes, qui par lâche complaiſance pour un

maître, dont ils trahissoient la gloire, faisoient parler continuellement les loix en faveur du Prince, & les faisoient taire, lorsqu'elles auroient pû soûtenir ses sujets.

Enfin, Cupidon voyoit que les hommes n'aimoient point ce qui méritoit leur amour, & que toutes leurs passions étoient fondées sur des desirs aveugles, qui ne tendoient qu'au crime. Penetré d'une juste douleur, il s'apprêtoit à punir les coupables; & voilà pour quelle raison il rassembloit alors ses freres sous les armes.

Cette troupe divine s'appliquoit à diverses occupations; les uns aiguisoient la pointe de leurs fléches; les autres polissoient des branches de myrthe pour s'en faire

des javelots; en même temps, ils chantoient plusieurs avantures celebres dans les fastes de l'amour; l'union de leurs voix formoit un concert harmonieux, où les douceurs de la Poësie & de la Musique se disputoient avec un égal avantage, la gloire de flatter l'oreille. Mille & mille cœurs brûloient dans les feux redoutables qui leur servoient à forger le fer de leurs dards, ensuite ils le trempoient dans un ruisseau composé des pleurs que répandent les Amants infortunés.

Venus ayant mis pied à terre, son fils s'avance vers elle avec un visage joyeux; il la reçoit, il l'embrasse tendrement, tous les autres amours lui baisent la main, & s'empressent à la servir. O mon

fils, dit-elle à Cupidon; mon cher fils, vous, qui ne craignez point les armes formidables, dont Thiphée fut accablé; vous, qui faites
P toute ma puissance, préparez-vous à me seconder dans une entreprise glorieuse, j'ai besoin de votre appui! vous sçavez que je protege les travaux des Portugais, parce que les trois Sœurs qui président aux destinées humaines, m'ont assuré que cette Nation me sera toûjours fidéle; je la cheris d'autant plus, que je vois qu'elle s'applique à marcher sur les traces de mes anciens Romains; ainsi, j'ai résolu de la favoriser en tout ce qui dépendra de vous & de moi! Bacchus n'a rien épargné pour perdre Vasco & ses braves

Compagnons ; la Mer s'est soulevée contr'eux ; leur courage triomphe, & des artifices de Bacchus, & des fureurs de la Mer : je veux qu'ils trouvent aujourd'hui un essain de plaisirs dans les mêmes climats où jusqu'à present, ils n'ont rencontré que des dangers épouvantables ; je veux qu'ils recueillent le prix de leur vertu, & que dès cette vie mortelle, ils connoissent l'immortalité de leur gloire.

Voici donc ce que je souhaite de vous : lancez vos traits inévitables jusqu'aux fonds des abîmes de Neptune ; enflammez les plus charmantes Neréides pour ces illustres Navigateurs qui viennent de découvrir le berceau du Soleil, & moi je les raf-

ſemblerai toutes dans une Iſle où les beautés de Flore ſçavent fixer les Zephirs ; là courronnées de roſes, de myrthe & de jaſmin, tantôt dans des Palais d'or & de criſtal, tantôt à l'ombre des boccages, elles verſeront aux Luſitains des vins plus doux & plus odoriferans que l'Ambroſie qui coule dans le Ciel ; les plaiſirs de l'amour ſuivront ceux de la table ; penetrées d'une vive tendreſſe, les Nymphes ne refuſeront rien à l'ardeur des Heros, qui brûleront pour leurs charmes ; & le ſéjour de Gama dans cette Iſle délicieuſe, ne ſera qu'un long enchaînement de voluptés inconnuës au vulgaire.

En un mot, je veux que dans l'Empire des Mers, où

j'ai reçu le jour, l'union des Portugais avec les Nereïdes faſſe éclorre une belle & genereuſe lignée, qui ſoûtienne notre gloire ſur les bords du Gange : R
contentez-moi, mon cher fils, montrez aux ingrats qui nous abandonnent, que rien ne nous coute pour recompenſer la vertu : les Peuples étonnés, admireront votre pouvoir ſuprême, & vos feux ne trouveront plus d'obſtacle ſur la terre, après qu'ils auront triomphé dans les flots.

Venus dit, & Cupidon s'apprête à lui obéir ; il prend ſon arc d'yvoire & ſes fléches d'or ; il monte ſur le char de la Déeſſe, il ſe place à côté d'elle, les oiſeaux qui déplorent ſi melodieuſement la chûte de Phaëton, S
partent à l'inſtant même, &

s'élevent au-dessus des nuages. En traversant ainsi les campagnes éthereées, le Dieu de Paphos dit à sa mere, qu'il a besoin d'une avancouriere fameuse, qui nuit quelquefois aux mysteres d'amour, mais qui cependant peut leur être utile en certaine conjoncture : c'est la Renommée, cette Nymphe de taille gygantesque, également amie du faux & du vrai, témeraire, incapable de moderation, & qui divulgue avec mille bouches, ce qu'elle voit avec cent yeux. Cypris & Cupidon vont la trouver, ils lui ordonnent de prendre les devants, & de publier les loüanges des Navigateurs Lusitains ; elle se charge avec plaisir d'une commission si flatteuse ; elle embouche la

trompette : déja ſes accords éclatans penetrent juſqu'au fond des antres de Neptune; les merveilles qu'elle annonce ſont véritables ; on les reçoit pour telles, parce que la douce credulité l'accompagne. Au bruit d'un éloge ſi magnifique, les Dieux Marins ſe dépouillent de la haine que Bacchus leur avoit inſpirée contre les Portugais, & leurs cœurs s'ouvrent à des ſentimens favorables pour cette Nation illuſtre, qu'ils ont perſecutée ſur la foi de ſon ennemi : la metamorphoſe des Neréides eſt encore plus prompte & plus marquée: elles ſe repentent d'avoir conſpiré le naufrage d'une flotte qui portoit des Heros ſi magnanimes ; elles s'écrient, qu'on ne peut attaquer tant

de vertu, ſans être poſſedé d'une fureur aveugle & barbare : Cupidon, qui les écoute, choiſit cet inſtant pour les frapper de ſes fléches redoutables ; il épuiſe ſon carquois ; les traits volent, l'onde écumeuſe murmure ſous leur atteinte, & forme aux environs pluſieurs cercles fluides, que le folâtre enfant de Cythere contemple d'un œil malin ; il s'applaudit en voyant que l'eau n'affoiblit point la violence de ſes dards, & qu'ils vont percer leurs victimes dans les plus tenebreuſes cavernes de l'Océan. Les Nymphes tombent, elles tombent toutes en pouſſant des ſoupirs pleins de flammes ; elles ſe livrent à l'amour pour des objets qu'elles ne connoiſſent pas encore, ainſi

l'ordonne le Dieu qui les agite, & tel est l'ascendant d'une brillante reputation qui captive les cœurs sans le secours des yeux.

Les filles de Nerée étoient renduës ; il ne restoit que Thetis, qui défendoit encore sa liberté ; Tethis la Reine des Flots, & la plus charmante, aussi-bien que la plus respectable de toutes les Déesses qui habitent le vaste Empire de Neptune. Cupidon bande son arc avec une force excessive, & visant droit au cœur de la Nymphe rebelle, il lui fait une profonde blessure. Enfin sa victoire est parfaite, il n'a plus de fléches à tirer, ni de Nymphes à combattre ; un feu secret les dévore, elles ne vivent plus, elles meurent d'amour,

Mais d'un autre côté, Venus se prépare à soulager les playes que son fils vient de faire; voilà les Vaisseaux Lusitains qui paroissent, c'est elle qui les guide; ondes redoutables appaisez-vous, laissez sortir de votre sein les Nymphes amoureuses; laissez avancer cette flotte qui leur amene les Heros dont elles sont éprises!

Déja par l'inspiration de Cytherée, les blanches Neréides prennent le chemin de l'Isle delicieuse, qui doit être le théâtre de leurs plaisirs, elles dansent sur le crystal des eaux; elles s'abandonnent à la joye qu'un doux espoir répand dans leurs cœurs. Venus leur propose sa conduite pour exemple, & leur conseille de faire ce qu'elle a

fait mille fois pour réuſſir dans ſes amours ; l'ardeur qui les poſſede, ne leur permet pas de rebuter des leçons ſi flatteuſes, leur unique ambition eſt d'en profiter.

Cependant la flotte ſillonnoit les immenſes campagnes de Protée, en cherchant quelque rivage paiſible, où elle pût ſe munir d'eau fraîche, dont elle avoit beſoin pour retourner en Portugal : cette penſée occupoit Gama & ſes Compagnons, lorſqu'ils apperçurent le beau ſéjour qui les attendoit. L'agréable épouſe de Tithon verſoit en ce moment à pleines mains les richeſſes de la lumiere ; en ce moment on voit une Iſle enchantée, une Iſle dont le ſeul aſpect ſuffit pour calmer les plus cruelles inquié-

tudes : juſqu'alors Venus l'a-
voit fait voguer devant les
Luſitains, afin qu'ils ne puſ-
ſent paſſer outre , ſans la dé-
couvrir , & ſans y prendre
part : mais dès qu'ils l'eurent
découverte , elle devint ſta-
ble , comme la fameuſe De-
los , qui s'arrêta dans la Mer
Egée pour favoriſer la naiſ-
Y ſance d'Apollon & de Diane.

Penetré d'une ſoudaine al-
légreſſe , Gama fait tourner
la prouë de ſes Vaiſſeaux
vers cette Iſle charmante ; on
aborde , on jette l'ancre dans
une baye tranquille , où Ve-
nus a pris ſoin d'embellir la
côte , en répandant ſur le
ſable divers coquillages ,
dont les couleurs animées par
les rayons du Soleil , étalent
dans la ſimplicité même de
la nature, un ſpectacle des plus
bril-

brillans : d'abord les Lusitains apperçoivent trois collines émaillées d'herbes & de fleurs ; de leur sommet jaillissent autant de fontaines claires & transparentes ; l'onde fugitive se précipite par bonds, & s'éloigne de sa source avec un murmure agréable ; sa fraîcheur nourrit les appas des beaux lieux qu'elle arrose ; après mille & mille cascades merveilleuses, toutes les eaux de ces trois fontaines se réunissent dans une vallée qui est au pied des collines, d'où elles descendent : là elles forment une nappe liquide plus nette que du crystal ; autour du bassin s'elevent de grands arbres qui le couronnent, ils inclinent doucement vers lui leurs têtes orgueilleuses ; on

diroit qu'ils prennent plaiſir à ſe mirer dans le ſein de la liqueur, qui repreſente leurs verds feuillages.

Sous un Ciel ſi beau, la terre n'exige ni ſoins ni cultures, elle n'eſt point aſſujettie à l'ordre des ſaiſons; le Printemps voit meurir les dons de l'Automne; l'Automne voit fleurir ceux du Printemps; toûjours liberale pour cette fertile ſolitude, A la Déeſſe des Jardins y fait trouver en abondance les fruits plus délicieux; l'Orange fiere de porter la riche couleur qui brilloit ſur les B cheveux de Daphné; le Citron odoriferant, le limon dont la figure imite les Pommes qui naiſſent ſur le ſein des Belles, & la Grenade qui s'ouvre pour montrer ſes rubis.

Ici la Vigne attachée aux bras dès Ormeaux, laiſſe pendre avec pompe ſes raiſins précieux ; les uns couleur d'or ; les autres teints de pourpre & tous imbibés de Nectar ; dans le même endroit la Ceriſe s'enorgueillit de ſa robe vermeille auprès de la Mure qui ſe vante d'éterniſer la mémoire du genereux Pyrame & de l'aimable Thiſbé ; enfin ces arbres C
fruitiers ſont entremêlés d'un nombre infini d'arbres moins utiles ; cette varieté réhauſſe les agrémens du Païſage ; ici c'eſt le Peuplier ſi cher au redoutable Hercule ; là le Laurier d'Apollon ; ailleurs le Myrthe de Venus ; plus loin les Pins de Cybele & le Cyprès qui forme ſans le ſecours de l'art, une pyramide

plus ſuperbe que celles de Memphis.

Si les Zephires trouvent dequoi s'amuſer dans les feuillages de ces arbres toûjours verds, Flore ne leur fournit pas moins d'objets dignes de leurs careſſes, toute la campagne eſt ornée de ſes preſens ; le Narciſſe panche mollement ſa tête blonde ſur le bord de l'eau ; les Lys blancs, les Lys dorés, l'Anémone ſans ceſſe arroſée des pleurs de Venus ; la Jacinthe, éternel monument des regrets d'Apollon, l'aimable Roſe, la ſimple Violette & l'odoriferante Marjolaine émaillent de tous côtés le tapis des prairies, & forment avec la verdure qui les entoure, un tableau ſi varié, ſi flatteur, que l'œil

ne ſe laſſe point d'en admirer les charmes : cette multitude innombrable de fleurs fait de l'Iſle un Ciel terreſtre, dont les aſtres ne ſont pas moins beaux, que ceux de l'Olympe ; on peut douter ſi l'Aurore leur prête ſon éclat, ou bien ſi leur éclat embellit l'Aurore : enfin telle F
eſt l'abondance, & des fruits & des fleurs qui parent ce riant ſéjour, qu'on ne ſçait s'il eſt plus redevable aux liberalités de Pomone qu'aux faveurs de Chloris. G

La Déeſſe, dont cette Iſle fortunée reconnoît l'Empire, n'y ſouffre point d'animaux dangereux ; une troupe de Cygnes, dont la blancheur feroit honte à la neige, chante mélodieuſement le long des fontaines & des ruiſ-

ſeaux argentés qui font leurs délices ; l'agréable Philomele perchée ſur une branche fleurie, répond à leurs concerts par ces divins accords, pendant que la Tourterelle ſoupire ſes amours, & que le Moineau porte à ſon nid la nourriture qu'il deſtine aux fruits de ſa tendreſſe. Ici le Cerf contemple paiſiblement dans le cryſtal des eaux, les armes orgueilleuſes qui lui couronnent la tête ; ici le Lievre ſort d'un buiſſon ; là le Chevreil & la timide Gauzele bondiſſent ſur des pelouſes couvertes de Thim & de Serpolet.

Telle étoit l'Iſle que Venus avoit preparée pour les Luſitains : ils abordent, ils deſcendent ſur le ſable, & déja leur troupe ſe répand

d'un & d'autre côté dans les boccages où les Nereïdes se promenent avec un air d'indifference & comme sans dessein ; celle-ci fait resonner les cordes d'une Guitarre ; celle-là pince délicatement un Luth dont l'armonie rend les Rossignols jaloux, l'une anime un Flageolet ; l'autre attendrit les échos par la douceur de sa voix ; quelques-unes s'amusent à relancer des bêtes fugitives, plusieurs qui se fient aux beautés que leurs habillemens couvrent, affectent de prendre le plaisir du bain ; toutes dissimulent avec adresse l'amoureux projet qui les occupe ; c'est le premier fruit des conseils de Venus.

Les Portugais s'avancent dans l'Isle, à dessein de faire

la guerre aux bêtes ſauvages qu'ils y trouveront ; cette ſeule idée les guide, ils ne ſçavent pas que la blonde Erycine leur apprête une autre chaſſe infiniment plus douce : partie d'entr'eux s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, partie ſe promene le long des ruiſſeaux qui gazouillent, en roulant leur onde fraîche & pure ſur un lit de cailloutage : tout à coup ils apperçoivent entre les branches des arbres divers habits précieux, dont les brillantes couleurs égalent celles de Flore ; en même temps ils voyent, ils admirent les Nymphes qui en ſont parées : penetré d'étonnement, Fernan Veloſe jette un grand cri : où ſommes-nous ? quelle étrange rencontre ! s'il en

en faut croire nos yeux, cette Iſle eſt habitée par des Déeſſes ! Nous découvrons ici plus de merveilles que l'eſprit humain n'a jamais ſouhaité d'en connoître : autant que nos lumieres ſont bornées, autant la nature eſt-elle inépuiſable dans ſes prodiges. Suivons ces Beautés charmantes, ſçachons ſi ce ſont des Etres réels, ou bien des Phantômes agréables, prêts à s'évanoüir. *H*

Il dit, & plus prompts qu'une troupe de cerfs, ſes Compagnons & lui courent après les Nymphes, dont les appas captivent leurs cœurs : elles ſe gliſſent dans les bocages, elles échapent avec plus d'adreſſe que de rapidité ; leur fuite eſt aſſaiſonnée de quelques cris ; mais au

même inſtant, elles tournent la tête vers les Portugais avec un ſoûrire agréable qui dément la timidité qu'elles affectent : à l'une le vent fait voltiger la blonde chevelure; à l'autre il ſouleve doucement la robe ; les beautés qu'il découvre & qu'il recache ſoudain, ſont autant d'amorces flatteuſes qui allument les deſirs des pourſuivans.

Quelques-unes des Nymphes fugitives ſe laiſſent tomber ſur le verd gazon, & leur viſage témoigne qu'elles ne ſeroient pas fâchées que leurs Amans tombaſſent au même endroit : plus loin les Portugais trouvent celles qui ſe baignoient toutes nuës : d'abord elles commencent à crier; leur trouble paroît ſi

ſincere, qu'on ne jugeroit pas qu'elles s'attendoient à cette ſurpriſe : l'une feignant de ſacrifier ſa modeſtie à ſes frayeurs, s'élance hors de l'eau, & s'enfuit dans la forêt voiſine ; les yeux qui volent après ſes charmes, s'attachent ſur les lys & ſur les roſes qu'elle refuſe aux mains qui voudroient l'arrêter ; l'autre s'enfonce dans le cryſtal liquide, comme fit l'aimable Diane pour ſe dérober aux regards d'Actéon ; une autre ſe jette ſur ſes habits qui ſont au bord du baſſin, ſa précipitation retarde l'effet de ſa diligence, l'œil du ſpectateur y gagne, & les beautés de la Nymphe n'y perdent pas.

Plus d'un Portugais ſaute dans l'eau tout habillé, la

paſſion qui les dévore, cherche un prompt ſoulagement, le moindre délai leur paroît d'une longueur exceſſive : ainſi du bord d'un lac voit-on quelquefois un chien audacieux ſe jetter à la nage, dès qu'il apperçoit que ſon maître a mis en jouë le tuyau redoutable, d'où la mort part avec le nitre : alors il n'attend pas que le bruit frappe ſon oreille, il coupe l'onde, il avance, une forêt de roſeaux ne peut l'arrêter, rien ne réſiſte à ſon impatiente ardeur ; telle ſe montra la jeuneſſe Luſitaine, en s'élançant vers les Neréides qui ſe baignoient.

Léonard qui étoit dans le printemps de ſon âge, & qui faiſoit gloire de ſuivre conſtamment les drapeaux de

l'amour, quoique juſqu'alors l'amour ne l'en eût point recompenſé; le galand Leonard couroit après l'agréable Ephire, vrai modéle de la beauté-même; cette Nymphe fuyoit avec plus de legereté que toutes ſes Compagnes; elle vouloit ſe défendre longtemps avant que de céder la victoire : Léonard accablé de laſſitude, lui crie enfin; d'un ton douloureux: arrêtez, charmante Déeſſe, daignez attendre un corps dont vous emportez l'ame; connoiſſez du moins l'objet que vous fuyez ſi durement, c'eſt un homme qui brûle de vous conſacrer ſa vie : arrêtez inhumaine: tant de cruauté s'accorde mal avec tant d'appas; les autres Nymphes ſe rendent, vous êtes la ſeule qui

ne se laisse pas fléchir, & moi, je suis le seul infortuné qui trouve dans cet heureux asyle, un cœur inexorable. Cessez, au nom de vos beaux yeux que j'adore, cessez de me tuer en vous livrant à des fatigues si rudes; moderez votre course; ainsi puisse le temps respecter les fleurs de votre visage, puisse-t-il ne le regarder jamais que d'un œil riant & serein !

Charmée des plaintes amoureuses de Léonard, elle ne fuïoit plus que pour goûter le plaisir de les entendre : enfin, elle s'arrête, elle se laisse tomber en riant aux pieds de son vainqueur, & ses yeux pleins de flamme disent que sa défaite n'est pas le fruit de sa lassitude : alors l'heu-

reux Portugais se plonge dans les délices ; alors sa tendresse vive & pure est couronnée par les mains du Dieu de Cythere.

Léonard n'est pas le seul que Cupidon comble de ses faveurs ; les autres Lusitains joüissent de la même felicité ; tout le boccage retentit du doux murmure des amans: ô combien de baisers avides, combien de soupirs enflammés, que de caresses flatteuses, quels cris, quelle colere qui se tournoient en risées agréables... Sainte Venus, toi, qui par le feu des plaisirs augmentoit la chaleur du jour ; toi, dont la force animoit les tendres combats qui se livroient dans ton Isle, tu sçais que la voix d'un foi-

ble mortel ne ſuffit pas pour dépeindre tant de voluptés celeſtes !

Telle fut l'union des Navigateurs Portugais & des blanches Neréides ; l'hymenée, d'intelligence avec l'amour, employe ſes plus beaux liens dans cette conjonćture. Les Nymphes promettent à leurs époux d'éterniſer leur mémoire ; en même temps, pour gage de leur parole, elles leur font preſent à chacun d'une couronne d'or, de lauriers & de fleurs précieuſes qui bravent les injures de toutes les ſaiſons. Thétis, que l'Océan reconnoît pour ſa Souveraine, & qui le mérite autant par ſa beauté, que par la nobleſſe de ſon origine ; l'adorable Thétis fille

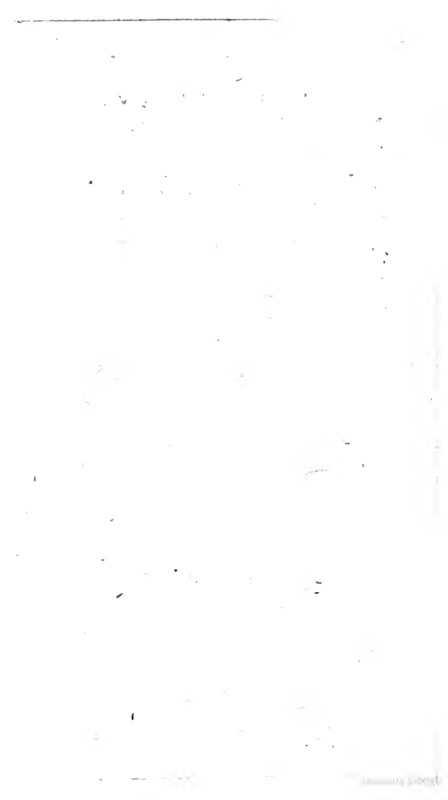
de Celus & de Veſta, donne son cœur & sa foi au genereux Chef de la flotte : elle lui declare qu'elle eſt venuë ſur ces rivages fortunés, pour lui réveler les ſecrets de la ſphere du monde, les merveilles que la terre & la mer renferment dans leur vaſte ſein, & les honneurs qui ſont deſtinés au Peuple de Luſus ; enſuite prenant par la main ce Heros magnanime, elle l'emmene ſur une montagne ſacrée, qui voit ramper à ſes pieds les vents & les nuages ; ſon ſommet tranquille & lumineux eſt orné d'un Palais d'or & de cryſtal, dont l'architecture ſuperbe annonce un ouvrier divin ; c'eſt là que l'auguſte Thétis goûte les fruits

de sa tendresse, pendant que les autres Nymphes répondent aux vœux de leurs amans sur les tapis de Flore & sous le verd feuillage des bois.

Ainsi, l'aimable & vaillante troupe des Nymphes & des guerriers passent la meilleure partie du jour à s'entredonner des preuves d'ardeur mutuelle; les Portugais ne songent plus aux fatigues, aux traverses, aux tempêtes qu'ils ont essuyées dans leur navigation, ou bien, s'ils s'en souviennent encore, c'est pour en benir la mémoire, puisque leur bonheur present n'est que la recompense de leurs travaux passés. O vous, lâches humains, qui rappellez tout à

vos plaiſirs ; mépriſable fardeau de la terre qui ne vous porte qu'à regret, ouvrez vos yeux profanes ; cette Iſle merveilleuſe, ces Neréides ſi belles, ces ſuperbes couronnes, & ces délices qui vous tentent, ne ſont ici qu'une image des honneurs, de la gloire & de l'immortalité qui ſuivent les grandes actions.

Fin du neuvième Chant.





REMARQUES
SUR LE
NEUVIE'ME CHANT.

[*Ptolomée.*] C'Est Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte : il épousa sa sœur Arsinoé, dont il étoit éperduëment amoureux, & il construisit sur le bord de la Mer Rouge une Ville, à laquelle il donna le nom de cette Princesse. A

[*De leur Législateur.*] La Mecque est fameuse par le tombeau de Mahomet, & par une fontaine où ses Disciples prétendent qu'il s'est baigné plusieurs fois ; ils attribuent à cette eau la vertu d'effacer les péchés & de guérir les maladies. B

[*Le Cabestan.*] C'est une machine, autour de laquelle les Mariniers roulent le cable de l'ancre. C

[*Ses Captifs.*] Gama ne les remit pas tous en liberté, il en garda quel- D

ques-uns pour les mener en Portugal comme témoins authentiques de la découverte des Indes: cette action n'eſt pas des plus équitables, cependant les mauvais procedés des Calicutiens peuvent lui ſervir d'excuſe.

E [*Des fleurs de Banda.*] Ce ſont des fleurs de l'arbre qui produit la noix muſcade: il en croît abondamment dans l'Iſle de Banda, qui eſt voiſine de celles que nous appellons les Molucques. Cet arbre eſt au rebours de tous les autres, car on eſtime plus ſa fleur & ſes feüilles, que ſon fruit.

F [*Ses Penates.*] C'eſt comme qui diroit chacun s'apprête à revoir ſa maiſon; l'expreſſion eſt latine, mais nos langues vivantes l'ont adoptée. Les Penates étoientles Dieux domeſtiques; chaque Ville, chaque famille avoit les ſiens: on n'eſt pas bien d'accord ſur les noms particuliers de ces Dieux, ni ſur leur nombre: quelques-uns prétendent que c'étoient les élemens; d'autres diſent que c'étoient les ames des morts. Pour moi, je crois qu'il faut les diviſer en qua-

tre especes, qui sont les Penates, les Lares, les Genies & les Manes. Moyennant cette distinction, nous pouvons éclaircir sans embarras, l'un des points les plus épineux de la Théologie Payenne : les Penates n'étoient autre chose que Jupiter & les élemens : je le prouve par ce passage de Macrobe, Saturn. liv. 3. ch. 4. *Qui diligentiùs eruunt veritatem, Penates esse dixerunt per quos penitùs spiramus, per quos habemus corpus, per quos rationem animi possidemus. Ceux qui approfondissent la vérité, maintiennent que les Penates sont ce qui nous fait respirer, ce qui nous donne un corps & une ame raisonnable.* Dans ces paroles la respiration & le corps nous désignent l'assemblage des quatre élemens : pour l'ame, les Payens sçavoient aussi-bien que nous, qu'elle nous est donnée immédiatement par Dieu ; ainsi je n'ai pas tort de conclure que les élemens & Jupiter étoient leurs Penates. Les Lares que la Poësie Latine confond souvent avec les Penates, n'étoient que des Divinités morales, c'est-à-dire, des

vertus perſonnifiées. Ovide dans le ſecond livre de ſes Faſtes, fixe leur nombre à deux, & les fait enfans de Mercure & d'une Nymphe, que les Romains nommoient *Muta*, *Lara & Larunda* : elle étoit muette pour repreſenter une bonne mere de famille qui prend ſoin de ſon ménage, ſans ſe répandre en diſcours frivoles : Mercure étant Dieu du commerce & de la prudence, montroit aux maris la conduite économique qu'ils devoient obſerver dans l'adminiſtration de leurs affaires; enfin les deux Lares étoient l'emblême de la vigilance & de la fidelité : c'eſt pour cela qu'on habilloit leurs Statuës avec des peaux de chiens, ſelon le rapport de Plutarque. Venons à preſent aux Génies, c'étoient des Eſprits purs, que les Grecs appelloient Δαίμονας γενεθλίους, *Démons qui s'attachent à l'homme dès l'inſtant de ſa naiſſance ;* chacun en avoit deux, l'un bon & l'autre mauvais : les anciens Poëtes Grecs avoient puiſé cette doctrine dans les livres de Moyſe ; j'aurois pourtant quelque penchant à croire

que

que ce n'eſt-là qu'une allégorie, dont les Payens ſe ſervoient pour marquer le pouvoir de notre libre arbitre, qui tantôt nous porte à la vertu, & tantôt nous entraîne au crime : les Manes formoient la quatriéme eſpece des Dieux domeſtiques ; l'ancienne coûtume étoit que chacun enterroit chez ſoi les morts de ſa famille : on leur rendoit un culte pieux, parce qu'on s'imaginoit que leurs Manes veilloient au ſalut & à la proſpérité de la maiſon : le mot de Manes a pluſieurs ſignifications chez les Poëtes, je ne le prends ici que pour les ames des morts.

[*Où naquit l'épouſe du premier homme.*] C'eſt-à-dire, que ces Iſles ſont voiſines des pays arroſés par le Gange ; car l'Auteur après pluſieurs Ecrivains fameux, tels que S. Thomas d'Aquin & Hugues de S. Victor, place le Paradis terreſtre vers la ſource de ce fleuve, ainſi que je l'ai remarqué dans mes notes ſur le ſonge du Roi Manuel : on pourroit demander quelles ſont les Iſles qui appartiennent à Venus dans les Mers G

Orientales ; je réponds que ce Poëte entend par-là tous les lieux maritimes, où l'Apôtre S. Thomas porta jadis le flambeau de la Foi ; ces lieux relevent certainement de la Venus du Camoëns, puisqu'elle n'est autre chose que la Religion.

H [*Mille nouveaux plaisirs.*] Cette fiction-ci n'a pas trouvé grace devant les yeux de Mr. de Voltaire : je ne lui dispute point son goût ; mais je me flatte que le public décidera en faveur du Camoëns. Venus va conduire les Portugais dans une Isle délicieuse : les plaisirs qu'ils y goûteront, quoique dépeints avec toutes les couleurs de la plus vive galanterie, ne seront pourtant que cette volupté spirituelle, cette satisfaction intérieure qui fait la récompense des grands hommes lorsqu'ils ont réussi dans leurs nobles projets ; les Nymphes marines representeront les vertus, comme elles les ont déja representées dans d'autres conjonctures : quelque chose que puisse dire Mr. de Voltaire, je ne vois en cela rien de chocquant : la Poësie eut

toujours le droit d'employer des images corporelles pour nous élever à des connoissances purement métaphysiques ou morales ; non-seulement les Auteurs Grecs & Latins, mais encore les Pseaumes de David, les Cantiques de Salomon, & tous les livres de l'Ecriture sont pleins de semblables allégories ; on y voit à chaque page les plaisirs de l'ame exprimés par ceux du corps : n'est-ce pas une témerité de croire que le Camoëns se soit égaré en marchant sur les traces de pareils guides?

[*Le pieux Enée.*] Voici l'un des I
endroits du Camoëns, où les Lecteurs doivent être le plus en garde contre la précipitation qui pourroit regner dans leurs jugemens : au premier coup d'œil, cette comparaison semble démentir l'allégorie de la Lusiade ; car la Venus qui inspira tant d'amour à Didon pour Enée, n'avoit rien de commun avec la Venus céleste, puisque les fruits de cet amour furent criminels ; ainsi l'on pourroit conclure, ou que notre Portugais n'a pas representé la Reli-

gion Chrétienne sous le personnage de Venus, ou bien que s'il a voulu le faire, il manque de prudence en comparant sa Déesse avec celle qui suborna le cœur de Didon : l'objection paroît forte, c'est un labyrinthe ; mais cependant on en peut sortir sans le fil d'Ariane. Il faut sçavoir que Virgile fait tantôt agir la Venus du Ciel, & tantôt la terrestre ; c'étoit la coûtume des Anciens : ils allioient souvent les plus sublimes idées de leur Théologie avec les fables vulgaires, & ils avoient leurs raisons pour cela, comme l'a remarqué l'illustre Pere Thomassin dans sa Méthode d'étudier les belles Lettres, Part. 3. liv. 1. chap. 2. Je maintiens que c'est la Venus céleste qui dans le premier livre de l'Enéïde, prépare les Carthaginois & leur Reine à traiter favorablement les Troyens échappés du naufrage ; mais dans la suite, lorsqu'il s'agit de corrompre l'innocence de Didon, c'est la Venus terrestre qui s'en mêle ; c'en est assez pour justifier la comparaison de notre Auteur, & pour montrer qu'il

mérite l'éloge qu'Horace donne à Homere.

Nil molitur ineptè.

Il ne se permet pas la moindre négligence ;
Par tout on voit briller son art & sa prudence.

[*Des animaux.*] Cet endroit-ci est un monument éternel de la franchise du Camoëns, & en même temps une preuve de l'imprudence des Poëtes, un témoignage authentique de la prévention qui les aveuglo quelquefois malgré toutes leurs lumieres. L'Actéon moderne dont il s'agit maintenant, étoit le Roi Sébastien ; il aimoit la chasse, mais ce plaisir qui est l'un des plus innocens & des plus nobles que nous puissions goûter, ne le déroboit point au gouvernement de son Etat, & ne le rendoit pas sauvage, comme le prétend notre Auteur ; les Historiens sont plus croyables que lui sur cette matiere. Quel seroit le sort des Princes s'ils ne pouvoient prendre aucun relâche dans leurs travaux, & s'il leur étoit défendu de respirer, pendant

qu'ils en laissent le privilege à leurs peuples? Sujets que nous sommes, respectons les amusemens de nos Souverains, songeons que les augustes soins dont ils s'occupent pour notre bonheur, les suivent souvent jusques dans le sein des plaisirs.

M [*Et qui ne répondroit pas à sa tendresse.*] On dit que sur la foi d'un simple portrait, Don Sébastien devint amoureux de Marguerite de France, fille d'Henry II. il la fit demander en mariage, on la lui refusa : les Espagnols ne le traiterent pas plus favorablement, car ils lui refuserent aussi une des filles de leur Roi Philippe II. l'Auteur regarde ces refus comme une punition de l'attachement excessif que Don Sébastien avoit pour la chasse; c'est une suite de la prévention qu'il vient de témoigner contre les amusemens de ce Prince : la vérité est qu'on lui refusa les Princesses pour des raisons politiques qui n'avoient aucun rapport à la maniere dont il remplissoit ses momens de loisir.

N [*Dont il faisoit ses délices.*] Quel-

ques Ecrivains Portugais ont remarqué que ces paroles-ci ont un air prophétique; effectivement il semble que le sort ait pris soin de les accomplir, en faisant tomber sur Don Sébastien le malheur qu'elles lui présageoient: s'il ne servit pas de proye à sa meute, on peut dire qu'il fut dévoré par ses favoris qui abuserent de sa jeunesse & de son grand cœur; en tout cas notre poëte a voulu pousser la similitude jusqu'au bout: elle étoit certainement injurieuse pour Don Sébastien; cependant il eut la bonté de ne point châtier cette audace, & de récompenser les justes éloges que l'Auteur lui donne en d'autres endroits: autant que l'indiscretion du Camoëns a droit de nous surprendre, autant devons-nous admirer la generosité de son maître. On pourroit former ici une difficulté: le Camoëns écrivoit pendant la vie de Don Sébastien; mais les choses qu'il raconte, arriverent plusieurs années auparavant, sous le regne de Manuel; ainsi comment se peut-il que l'amour vit alors Don

Sébastien à la chasse, puisque ce Prince n'étoit pas encore né? La réponse est facile: Cupidon dans l'allégorie de cet ouvrage represente l'amour de Dieu, le S. Esprit qui n'est autre chose que Dieu-même; or la Divinité n'admet point de distinction des temps, un seul de ses regards embrasse le passé, le present & l'avenir; tout est present pour elle.

O [*Lorsqu'elles auroient pû soutenir les sujets.*] Après avoir frondé tous les plaisirs de Don Sébastien, l'Auteur fait le procès aux Courtisans de ce Prince, & en cela il n'a pas tort; ceux qui sçavent l'histoire du Portugal, lui rendront aisément justice.

P [*Toute ma puissance.*] Venus tient le même discours à Cupidon dans le 1. liv. de l'Enéide.

Nate, mea vires, mea magna potentia solus;
Nate, patris summi qui tela Typhoëa temnis.

Typhée, selon la fable, étoit un Géant qui fut foudroyé par Jupiter.

Q [*Qui coule dans le Ciel.*] L'ambrosie étoit la nourriture des Dieux, cependant les Poëtes la confondent quelquefois

quelquefois avec le Nectar qui étoit leur boiffon ; je penferois volontiers qu'Orphée, Hefiode & Homere en plaçant ces deux mets fur la table de leurs Divinités, avoient en vûë la manne que le vrai Dieu envoya aux Ifraëlites dans le défert où la faim les preffoit : feroit-ce la premiere fois que ces Auteurs auroient pillé l'ancien Teftament ? Quoiqu'il en foit, il ne faut pas les accufer, comme a fait Jean Sponde, d'avoir crû que les Dieux buvoient & mangeoient ; les noms d'Ambrofie & de Nectar ne font que des mots myftiques propres à faire entendre que Dieu vit de foi-même : & que, pour ainfi dire, il fe nourrit de fa feule immortalité. *Ambrofia enim dicitur ab ἀ privativo & βροτὸς mortalis : Nectar autem à particulâ νε pariter privativâ, & κτεῖνω, interficio.*

[*Sur les bords du Gange.*] Par cette R genereufe lignée que doit produire l'union des Portugais avec les Néréides, il faut entendre plufieurs autres Portugais, qui marchant fur les traces de Gama, établiront d'illuf-

tres Colonies dans les Indes, & feront fleurir la Religion Chrétienne fur les bords du Gange.

S [*La chute de Phaëton.*] Nous avons déja dit que ce font des Cygnes.

T [*D'une fureur aveugle & barbare.*] J'entends les Critiques s'écrier : mais fi vos Néréïdes reprefentent les Vertus, certainement elles n'ont pas confpiré la perte des voyageurs Portugais, que votre Poëte nous dépeint fi vertueux ; ainfi elles ne doivent pas fe repentir de cette confpiration dont elles ne font point coupables. Pour réfoudre cette objection, il faut diftinguer avec les Théologiens deux efpeces de vertus, les unes furnaturelles, qui nous viennent immédiatement de Dieu ; fçavoir, la foi, l'efperance & la charité : en perfonnifiant celles-ci, un Auteur ne doit jamais les faire tomber dans aucune faute, leur caractere tout divin ne le permet pas : les autres font des vertus humaines, des vertus acquifes par la réflexion & par l'habitude, telles que la prudence, la valeur, &c. elles fe fen-

tent toujours de leur origine, on les voit ſujettes à l'erreur & à la prévention, s'écarter ſouvent du ſentier qu'elles doivent ſuivre. Les vertus ſurnaturelles & quelques-unes des humaines, ont travaillé dans tout le Poëme en faveur des Portugais : rien n'empêche l'Auteur de ſuppoſer que d'autres vertus du ſecond ordre ſe ſont déclarées contre eux, & qu'elles ont preté leur miniſtere aux tempêtes & aux perſécutions qu'ils viennent d'eſſuyer : d'ailleurs, j'ai remarqué touchant l'endroit où les Dieux marins ſoulevent les ondes pour ſubmerger la flotte; j'ai remarqué dis-je, qu'ils ne forment-là qu'une riche peinture de pluſieurs cauſes phyſiques raſſemblées par le démon, à deſſein d'exciter un grand orage; ainſi ces Néréïdes, dont il s'agiſſoit alors, ne ſont pas les mêmes que celles d'à preſent, & ſi l'Auteur paroît les confondre, c'eſt pour donner plus de liaiſon au merveilleux de ſa fable : la fable eſt un champ libre où les Poëtes peuvent prendre toutes leurs commodités.

V [*D'un œil malin.*] Cet homme-ci eſt admirable dans les moindres images qu'il preſente à nos yeux; les graces & la vérité s'expriment par ſa bouche : un Moderne auroit peut-être dédaigné l'idée de ces cercles fluides qui amuſent les regards d'un enfant badin; pour moi je penſe, que le Camoëns a bien fait de les mettre en œuvre, c'eſt peindre d'après nature.

X [*Les plus cruelles inquietudes.*] Mr. Voltaire tombe dans deux erreurs au ſujet de cette Iſle délicieuſe : premierement, il dit qu'on l'appelle l'Iſle du bonheur; jamais le Camoëns ne lui a donné ce nom, elle en a un véritable qui eſt celui d'Anchédive : Gama & ſes compagnons la découvrirent quelques jours après leur départ de Calicut. Barros raconte qu'ils y relâcherent pour y prendre de l'eau & pour s'y repoſer; la fertilité de ſon terrain, la beauté de ſes campagnes méritent l'agréable deſcription que le Poëte en va faire. L'autre mépriſe de Mr. Voltaire eſt de dire, que cette Iſle s'éleve du

fond de la mer pour le rafraîchiſſement de la flotte : il n'y a pas un mot de cela dans la Luſiade ; le Cenſeur s'eſt trompé en confondant une Iſle errante ſur les flots, avec une Iſle qui en ſort : quoique ces deux fautes ſoient aſſez legeres par elles-mêmes, on en peut inferer que le jugement de Mr. Voltaire n'eſt d'aucun poids contre le Camoëns ; car enfin, lorſqu'on s'érige en critique, & qu'on prétend redreſſer un Auteur fameux, il ſemble qu'on doit le lire avec attention, ſans quoi l'on court riſque de s'attirer le reproche qui a paſſé en proverbe contre les demi-ſçavans.

Turpe eſt Doctori cum culpa redarguit ipſum.

Un Docteur doit rougir lorſqu'en blâmant autrui,
Il s'exhale en diſcours qui retombent ſur lui.

[*Et de Diane.*] Les fictions du Camoëns ſont d'autant plus merveilleuſes, qu'elles ont toutes leur fondement dans l'hiſtoire : on ne ſera peut-être pas fâché de ſçavoir pourquoi il fait errer ſon Iſle d'Anchédi- Y

ve ſur les ondes ; c'eſt par alluſion à un évenement ſingulier, que Barros raconte, Dec. 1. liv. 4. chap. 11. Lorſque les Portugais parurent à la hauteur des côtes d'Anchédive, un Corſaire Maure, nommé Timoya, réſolut de les ſurprendre & de piller leurs vaiſſeaux, s'il lui étoit poſſible ; pour cet effet, il arma huit grandes barques, les lia fortement les unes avec les autres, & les couvrit de feüillages & de verdure : comme cette machine avoit de loin l'air d'une petite Iſle flottante, ſon inventeur ſe flattoit que les Portugais croiroient bonnement que c'en étoit une, & qu'il pourroit ainſi les approcher ſans qu'ils ſe miſſent en défenſe ; mais il fut la dupe de ſon ſtratagême : voilà d'où le Poëte a pris l'occaſion de comparer l'Iſle d'Anchédive à celle de Delos, dont la fable eſt connuë de tout le monde.

Z [*Plus nette que du cryſtal.*] Les Portugais ont effectivement trouvé dans cette Iſle un beau baſſin revêtu de pierre de taille & des Aqueducs magnifiques ; ancien & ſuperbe ou-

vrage, dont nous ne connoiſſons pas l'Auteur. Barr. Dec. livre 8. chap. 9.

[*La Déeſſe des jardins.*] C'eſt Pomone, nous ne la connoiſſons que par la Mythologie Latine, la Grecque n'en fait aucune mention. Ovide dit qu'elle vivoit en Italie ſous le regne de Procas : il ſe peut que dans ce temps-là quelque Dame nommée Pomone, ſe ſoit renduë fameuſe par la beauté de ſes jardins. A

[*Qui brilloit ſur les cheveux de Daphné.*] Chez les Anciens, & ſurtout chez les Grecs, c'étoit une beauté d'avoir les cheveux couleur d'or : quand Heſiode & Homere parlent d'une perſonne aimable, ils lui donnent volontiers l'Epithete de χρυσοχόμος, c'eſt-à-dire, *qui a la chevelure dorée*, on peint la Nymphe Daphné avec cet agrément. B

[*Et de l'aimable Thiſbé.*] Ces deux amans s'étant donné rendez-vous hors de Babylone auprès du tombeau de Ninus, Thiſbé y arriva la premiere ; en attendant Pyrame, elle apperçut à la faveur des rayons C

de la lune un lion qui venoit de ſon côté, auſſi-tôt elle s'enfuit, & en courant, elle laiſſa tomber un voile qui la couvroit; le lion qui avoit la gueule toute fumante de carnage, mordit ce linge, & y laiſſa des taches de ſang. Pyrame vint enſuite, l'aſpect du voile qu'il reconnut dabord pour être à Thiſbé, lui fit juger qu'elle avoit été dévorée par une bête féroce, & ne pouvant réſiſter à la douleur que cette fauſſe idée lui cauſoit, il s'enfonça ſon épée dans le ſein. Thiſbé à ſon retour l'ayant trouvé mort, ſe perça le cœur avec le même fer: comme cette avanture tragique arriva ſous un meurier, les Poëtes ont feint que les meures, qui auparavant étoient blanches, prirent alors la couleur ſanguine qu'elles ont aujourd'hui: c'eſt ce qu'Ovide marque dans ces vers, Métam. liv. 4.

Arborei fœtus aſpergine cædis in atram
Vertuntur faciem, madefactaque ſanguine radix
Purpureo tingit pendentia mora colore.

D [*Des pleurs de Venus.*] Selon la fa-

ble, cette fleur nâquit du ſang d'Adonis, lorſqu'il fut tué par un ſanglier : Venus aimoit ce Prince avec une tendreſſe extrême ; voilà pourquoi le Poëte dit, qu'elle répand perpétuellement des pleurs ſur l'Anémone : ce trait ici ne fait point tort à la Venus céleſte, car ſuivant les Mythologues, l'amour de Venus pour Adonis, ne renferme aucune impureté, puiſque ce n'eſt que l'amour de la nature pour le ſoleil.

[*Regrets d'Apollon.*] Apollon ſans y penſer, tua d'un coup de palet le jeune Hyacinthe, l'un de ſes amis les plus chers : les Poëtes ajoutent, qu'il fit éclorre de ſon ſang, la fleur nommée Jacinthe, & que pour immortaliſer ſes gémiſſemens, il les grava ſur les feuilles de cette même fleur, comme le témoigne Ovide, Métamorph. liv. 10. E

Ipſe ſuos gemitus foliis depingit, & Ai Ai,
Flos habet inſcriptum.

Apollon en pleurant grave ſur cette fleur
Ces triſtes mots, AI AI, preuves de ſa douleur.

Cette fleur n'eſt certainement pas notre Jacinthe vulgaire, car elle n'a point de fibres, dont l'arangement forme les exclamations Grecques αἶ αἶ, *helas helas !* c'eſt donc plûtôt celle que nous appellons Glayeul, ou Iris; en effet on voit des A & des I tracés ſur ſes feüilles, & les ſyllabes αἶ αἶ s'y rencontrent; faute de ſçavoir ceci, Cerdanus & quelques autres Interprétes ont mal expliqué pluſieurs endroits de Virgile & d'Ovide; leur erreur vient de ce qu'ils n'ont point fait attention que les Grecs ne donnent pas ſeulement le nom de ὑάκινθος à notre Jacinthe vulgaire, dite par les Latins *vaccinium*, mais encore à l'Iris; cet équivoque renferme toute la difficulté : j'employe cependant le mot de Jacinthe dans ma traduction, parce que celui de l'Iris ou du Glayeul ne quadreroit pas ſi bien avec la fable qui dit, que le jeune Hyacinthe fut métamorphoſé *in florem cognominem :* je ne me ſuis étendu ſur cette matiere qu'en faveur de ceux qui aiment à pénétrer le vrai ſens des Anciens,

on y gagne toujours, quoiqu'en disent les rieurs.

[*Embellit l'Aurore.*] Cette pensée est citée de l'Idyle d'Ausone, sur la Rose. F

Ambigeres raperetne rosis Aurora ruborem,
An daret, & flores tingeret orta dies.

On pouvoit douter si l'Aurore
Tiroit ses charmantes couleurs
Des roses qui venoient d'éclorre;
Ou bien si ses regards embellissoient les fleurs.

Le Camoëns avoit un genie riche de son propre fonds, il l'enrichissoit aux dépens des anciens; voilà ce qui forme les grands Auteurs: ceux qui prétendendent ne nous donner que des fruits de leur cru, tarissent aisément; semblables à ces petits ruisseaux que l'Eté desseche, & bien differens de ces beaux fleuves, qui recevant dans leur cours le tribut de cent & cent rivieres, portent jusqu'à l'Océan leurs eaux, victorieuses de la canicule.

[*Cloris.*] C'est le nom que les Grecs donnent à la Déesse des fleurs; G

que nous appellons Flore après les Latins.

H [*Prêts à s'évanoüir.*] Dans le sixiéme Chant, Fernand Vélose s'est déclaré l'ennemi des foiblesses de l'amour, maintenant il se hâte de courir après les beautés qui s'offrent à ses yeux : est-ce une contradiction ? Non sans doute, c'est plûtôt un trait de lumiere que l'Auteur jette adroitement ici, pour nous montrer que les amours qu'il va décrire sont spirituels, & qu'ils n'ont pour objet que des vertus personnifiées ; car sans cela, Fernand Vélose ne s'y livreroit pas avec tant d'empressement.

I [*Avant que de céder la victoire.*] Autre attention de l'Auteur pour nous faire entendre, qu'il n'est ici question que de voluptés pures, & que les Néréïdes representent les Vertus : dans le sixiéme Chant, il dépeint Léonard d'un caractere entierement opposé à celui de Fernand Vélose ; c'est un jeune homme qui ne respire que l'amour, un cœur sensuel que son temperament porte au plaisir : lorsqu'enfin il se tourne

vers la vertu, elle lui réſiſte long-temps, elle le fuit avec plus de legereté que toutes ſes compagnes ne fuient les autres Portugais, parce qu'elle veut le punir d'avoir tant tardé à lui rendre hommage, & de s'être livré aux folles paſſions qui égarent la jeuneſſe: l'orthographe dont l'Auteur ſe ſert dans le nom d'Ephire, prouve encore que cette Nymphe eſt une vertu, car il ne l'écrit point par un Y, comme fait Virgile, Georg. liv. 4.

Atque Ephyre, atque Opis, & Aſia Deïopeia.

Dans ce ſens le nom *d'Ephyre* dérive de φύρω, *j'arroſe*, & pour lors il ne ſignifie qu'une Nayade fabuleuſe, ou pour mieux dire une qualité de l'eau: mais en l'écrivant par un I ſimple, comme en uſe notre Poëte, il vient du mot ἱερεία, *conſécration*, ou *aſpiration aux choſes ſacrées*: ainſi lorſque le Camoëns nous dit que Léonard couroit après la belle Ephire, c'eſt la même choſe que s'il nous diſoit, que ce Cavalier déteſtant ſes

premieres erreurs, & voulant mener désormais une vie plus sage, consacra ses travaux à Dieu dans l'Isle d'Anchédive. Effectivement Barros & Castagnéda racontent que Gama & ses compagnons, en revenant de Calicut, firent célébrer les Mysteres de notre Religion sur les bords de cette Isle; rien n'empêche de croire que dans cette solemnité, le bon exemple des autres Portugais toucha le cœur de Léonard.

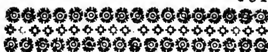
L [*Et de Vesta.*] La fable admet deux Déesses marines, dont les noms, quoique differens en effet, rendent un même son à l'oreille; l'une est Thétis, fille de Doris & de Nérée; l'autre s'appelle Téthys, fille de Celus & de Vesta. L'Auteur employe celle-ci pour representer la vertu du Capitaine des Portugais, parce qu'étant d'une origine plus relevée, elle paroît plus propre à servir de symbole aux grandes qualités de ce Héros. L'autre Thétis s'est montrée sur la scêne dans le sixiéme Chant, lorsque les Dieux marins

ſe ſont aſſemblés pour écouter les plaintes de Bacchus.

[*Qui ſuivent les grandes actions.*] *M* Ceci prouve clairement que je ne me ſuis point évaporé en imaginations frivoles, lorſque j'ai donné un ſens moral aux fictions du Poëte; le voilà qui s'explique lui-même, par conſéquent on ne ſçauroit m'accuſer de lui avoir prêté des idées qui ne lui appartiennent point.

Fin des Remarques du IX. Chant.

CHANT



CHANT X.

L'AMANT de l'infidéle A
Coronis étoit ſur le point de ſe coucher dans la Mer Occidentale ; ſa retraite laiſſoit regner les fraîches haleines du Zephire qui friſoient doucement la ſuperficie des ondes, & qui réjoüiſſoient les lys & les jaſmins que l'ardeur du jour avoit offenſés : alors les Neréïdes & leurs Amans monterent au Palais, où la Reine des flots avoit fait dreſſer un feſtin ſuperbe : on ſe met à table, on s'aſſit dans des fauteuils de cryſtal, chacun à côte de ſa flamme ; B
la belle Téthis & l'illuſtre Gama ſe placent ſous un dais magnifique à fond d'or,

relevé de perles & d'un nombre infini de pierres précieuses.

La table est couverte de mets divins,& mille fois plus délicieux que tous ceux qu'inventa le luxe de Cleopatre ; les coupes d'or & de diamants tirées des trésors de la Mer Athlantique, se couronnent d'écume,en recevant des vins plus
C odoriferants que l'Ambrosie : l'allégresse, les discours enjoüés, les ris & les plaisirs volent de toutes parts : plusieurs instrumens harmonieux forment un concert, dont la douceur surpasse les accords qui suspendirent autrefois dans le Royaume de Pluton, la rage des Eumenides, &
D les tourmens des ombres criminelles : vers la fin du repas, une Sirene joint sa voix

à cette merveilleuſe ſymphonie ; les zephires ſe taiſent, les oiſeaux interrompent leurs ramages, & les fontaines voiſines n'oſent plus murmurer.

Elle ſolemniſe les exploits de pluſieurs Heros Luſitains, qui ne voyent pas encore la lumiere des Cieux ; c'eſt le ſage Prothée qui lui a révelé leur naiſſance future & leurs grandes actions ; matiere noble & plus digne d'être celebrée ſur les bords du Permeſſe que tous les ſujets qui ont illuſtré les chants de Demodocus & du ſçavant Ioppas. Chere E Calliope, j'ai beſoin ici d'un nouveau ſecours ; mon travail tire à ſa fin ; mais ma voix ſe laſſe, les rigueurs de la fortune rabaiſſent mon eſprit : d'ailleurs, l'été de mes

jours commence à décliner; bien-tôt un sommeil de fer appesantira mes yeux ; bientôt mes chagrins m'auront plongé dans le fleuve épouvantable , où l'oubli nage avec la mort. Hâte-toi donc, belle & charmante Reine des Muses , viens rallumer tes feux dans mon cœur, afin que j'acheve de montrer à ma Nation combien je l'aime.

La divine Sirene chante que des bords du Tage, il doit partir plusieurs armées fameuses qui passeront les flots découverts par Gama , & subjugueront toutes les côtes des Indes ; les Rois idolâtres,qui refuseront d'humilier leurs têtes sous le joug de la verité, deviendront les victimes de leur endurcisse-

ment, & la colere & les armes de Lusus leur feront sentir que les Autels du mensonge ne défendent pas leurs défenseurs.

Ensuite elle chante la gloire d'un Prince Malabare qui sera le Roi & le grand Prêtre
de sa Nation; les Lusitains F
trouveront en lui un ami genereux & fidéle, qui plûtôt que de trahir leur alliance, supportera constamment les caprices de la fortune : il verra ses forteresses abbatuës, ses villes désolées par le fer & par la flamme ; enfin, tout son Empire livré aux fureurs du Samorin qui s'élevera contre lui pour le punir de s'être associé avec les Portugais : l'invincible
Duart, l'Achille du Tage, G
viendra mettre un frein aux

cruautés du Tyran ; les vagues étonnées sentiront le poids de ce Heros, lorsqu'il traversera l'immense plaine de Neptune, & les bords de son navire s'abaisseront
H jusqu'à la superficie de l'onde : arrivé dans l'Orient, il prêtera du secours au Roi de Cochin, & secondé d'un petit nombre de Portugais, il mettra en déroute une multitude prodigieuse de Nayres & de Maures qui abreuveront de leur sang les sillons
I de Cambabe. Au bruit de cette victoire, l'Inde & le Gange frémiront dans leurs roseaux. Le Samorin pour réparer sa honte, rassemblera des troupes nouvelles, les Rois de Vipur & de Tanor descendront des montagnes de Narsingue pour

ſe joindre à ſes étendarts, mille Peuples redoutables s'uniront avec lui : l'intrépide Duart ſe verra également preſſé ſur Mer par les Agaréniens, & ſur Terre par les Adorateurs des Idoles ; il triomphera également ſur Terre & ſur Mer ; ſes exploits inſpireront aux ennemis autant d'admiration que de terreur : en vain le Succeſſeur de Perimal implorera-t-il ſes Dieux ; en vain couvrira-t-il d'injures & de reproches ſes ſoldats épouvantés.

Les défaites de ce Monarque ne réfroidiront point ſa fureur, il viendra lui-même au combat pour animer les ſiens par ſa preſence, & le ſang de ſes guerriers rejaillira juſques ſur ſon viſage : la force ni l'artifice, les poi-

ſons dangereux ni les noirs enchantemens ne pourront
M lui réuſſir ; ſes Villes ſeront raſées & ſes Châteaux réduits en cendre : pour brûler la flotte de ſon vainqueur, il fera voguer des montagnes
N de feu ſur l'Empire des eaux ; Duart rira de tout ce grand appareil ; toutes ces machines formidables tomberont devant lui, & leurs debris diſperſés deviendront le joüet de la Mer. Aucun des Heros qui ſe ſoûtiennent ſur les ailes de la Renommée, n'égala jamais l'invincible Duart ; jamais perſonne, en ſi peu de jours & avec ſi peu de troupes, ne gagna ſept batailles conſecutives ſur un ennemi ſi puiſſant : duſſent les Romains & les Grecs en être jaloux, on le peut dire,

Miltiade, qui dans les champs
de Marathon détruisit l'armée
de Darius ; Leonidas, qui a-
vec quatre mille Lacedemo-
niens, défendit le pas des Ther-
mopyles ; l'intrepide Coclès, O
le sage Fabius eurent moins
de prudence & de valeur. P

Ici la Nymphe abbaissant
sa voix mélodieuse, & pre-
nant un ton plaintif, déplo-
re le maleur de Duart, dont
les exploits ne seront payés
que d'ingratitude. O toi, dit-
elle, vaillant Belisaire, toi,
qu'une forêt de lauriers ne
put garantir de l'état le
plus miserable, appaise tes
chagrins ; voici un Compa- Q
gnon de disgrace, que le sort
t'envoye : jadis on t'a vû
tomber du char de triomphe
dans un abîme d'opprobre
& d'adversités ; on verra

Duart tout brillant, tout couronné de palmes glorieuſes, ſortir du Palais de la victoire pour aller perir dans la retraite de l'indigence : ainſi R le vrai mérite eſt la victime des Rois qui ne conſultent que leurs paſſions, & qui ſe laiſſent gagner par les flatteurs ; accordant aux menſonges d'Ulyſſe, la récompenſe qu'ils doivent aux exploits d'Ajax. O toi, Monar- S que Portugais, dont le nom ne ſera noirci, que de cette tache ſeule, je te promets que la poſterité blâmera ton injuſtice, & loüera les grandes actions de Duart, tant que le flambeau du jour éclairera le monde !

Mais, continuë la Sirene, je vois après Duart s'élever un autre Heros, qui viendra

ſur les bords du Gange avec le titre de Vice-Roi : il amene ſon genereux fils, dont le courage fera treſſaillir d'admiration, tout l'hemiſphere de l'Orient : ces deux guerriers châtieront les perfidies de la fertile Quiloa ; ils en chaſſeront un Tyran cruel & trompeur, pour établir ſur ſon thrône un Roi vertueux : ils puniront auſſi les crimes de Mombaze ; tous les beaux édifices dont elle eſt ornée, deviendront la proye du fer & de la flamme : enſuite le jeune Laurent couvrira de ſes trophées l'immenſe étenduë de la côte des Indes ; plus d'ennemis lui réſiſteront, & plus il en terraſſera : on le verra dans un combat naval diſperſer & mettre en pieces les grands

Vaiſſeaux du Samorin, malgré la quantité prodigieuſe d'artillerie dont ils ſeront équippés : on le verra lui-même accrocher la Capitane, ſauter le premier dedans, & ſe ſignaler en y ſacrifiant quatre cent Maures
V à ſa valeur.

Mais enfin les decrets du Ciel mettront ce guerrier magnanime au point de ne pouvoir conſever ſes jours ni par ſa prudence, ni par la force de ſon bras ; c'eſt auprès de
X Chaül, où la guerre allumée de toutes parts enſanglantera les ondes & les fera boüillonner ſous les foudre de Vulcain ; c'eſt-là que l'intrepide Laurent trouvera le terme fatal de ſa vie & de ſes conquêtes ; là preſſé par les nombreuſes armées d'Egypte &

de Cambaye, trahi par les vents, accablé des fureurs de la Mer, il se montrera plus grand que les dangers qui l'accableront. Heros anciens, quittez le tenebreux séjour des Manes, venez admirer le courage du jeune Almëyde! Vous verrez un nouveau Scéva, qui déchiré, tout sanglant, tout couvert de blessures, ne sçait encore ni se rendre, ni se laisser vaincre : un boulet de canon lui enleve la cuisse; mais son cœur & ses bras lui restent; il combat toûjours; & n'étant plus qu'une partie de ce qu'il étoit avant ce coup terrible, il ne paroît pas moins redoutable que s'il n'avoit rien perdu de lui-même: son affoiblissement redouble sa fierté; maître de sa dou-

leur & triomphant de son mauvais sort, il fait craindre ses approches aux plus téméraires, jusqu'à ce qu'enfin, un second coup, aussi cruel que le premier, brise les liens de cette ame genereuse, & lui ouvre les portes de l'Olympe. Va-t-en, ame genereuse, va goûter dans le sein d'une éternelle paix, les fruits de ta vertu : ton corps sera bientôt vengé ; je vois son pere qui s'avance contre les Egyptiens & les troupes de Cambaye.

Je le vois noyé de larmes & transporté d'une juste fureur, fondre comme un torrent sur les meurtriers de son fils : j'entends gronder l'horrible tempête des pierres, des canons & de toutes les machines effroyables que les

humains ont inventées pour ſe détruire. Dieux quels ruiſſeaux de ſang coulent autour du vieux Alméyde ! que d'exploits ſignalent ſa douleur & ſon amour paternel ! le Nil en gémira, l'Inde & le Gange roulent avec terreur, & les armes & les corps des morts & des mourans, & les débris des navires fracaſſés par ce guerrier redoutable.

De même qu'avant d'attaquer ſon rival, le taureau jaloux eſſaye la force de ſes cornes en frappant un grand chêne, qui s'ébranle à ce choc impétueux ; ainſi le fier Alméyde éprouve la trempe de ſon épée ſur la ville de Dabul, dont il humilie l'orgueil avant de ſe jetter dans le Golphe de Cambaye,

pour y combattre la flotte du Samorin : après cet heureux prélude, il vole vers l'anſe de Diu, forttereſſe qui ſe rendra celebre par les ſieges & par les guerres ſanglantes qu'elle doit ſoûtenir :
Z l'armée de Calicut s'enfuit à ſon abord, il coule à fond les Vaiſſeaux de Meliquéaz, il ſeme le carnage & l'effroi ſur ceux d'Emir-Hoſſin : bras, têtes & jambes ſeparées de leurs corps nagent pêle-mêle dans la Mer ; toute la Mer eſt couverte de feu, de flamme, de fumée & de ſang : de toutes parts ce n'eſt que confuſion, que cris, qu'horreur & que déchaînement de l'impitoyable Bellonne.

Mais helas ! un évenement funeſte privera ce Heros du bonheur de revoir ſa Patrie,

& d'y terminer paiſiblement ſa courſe glorieuſe : les ſables du Promontoire d'Adamaſtor lui ſerviront de ſepulchre ; il y perira par les mains des Caffres, & ces peuples groſſiers, ſans armes, ſans adreſſe & ſans valeur, trancheront le fil d'une vie que tous les guerriers d'Egypte, toutes les forces des Indes auront vainement attaquée ; ainſi le veut la ſageſſe éternelle, pour des raiſons impenetrables à l'eſprit de l'homme. *A*

Que vois-je, pourſuit la Sirene en rehauſſant ſa voix ; quel aſtre lumineux brille ſur les flots de Melinde, & quel eſt ce guerrier, dont la valeur fait couler le ſang des villes de Lamo, d'Oja & de Brava ? c'eſt le magnanime Triſtan : ſon nom vivra toû- *B*

jours sur les côtes de Madagascar & dans la Mer qui lave les Isles du Midi. Cet autre qui vient ensuite, est le grand
C Alonze d'Albuquerque : il domptera les Persans d'Ormuz, le courage qu'ils témoigneront contre lui leur deviendra funeste : leurs fléches repoussées par une main invisible, iront porter dans leurs rangs & la mort, & l'effroi : ainsi se déclare le Ciel pour les Heros pieux qui étendent
D le Culte de la vérité. Brave Alonze, tout le Royaume d'Ormuz sera ta conquête, & tu le forceras à payer aux Portugais un riche tribut des
E plus belles perles de Barem.

O combien de lauriers, combien de palmes glorieuses la victoire entrelassera-t-elle autour du front de ce

grand homme, en le voyant escalader les superbes remparts de Goa ! il est maître de la Place, mais bien-tôt sa prudence l'oblige à l'abandonner, pour la reprendre dans une conjoncture plus favorable : cette heureuse occasion arrive enfin, au gré de ses desirs ; le voilà qui se jette au milieu d'un horrible déluge de fléches, de balles & de morts volantes ; il ouvre, il enfonce à coups d'épée les nombreux escadrons des Indiens & des Ismaëlites ; son exemple anime ses soldats, qui, tels que des lions affamés, renversent tout ce qui s'oppose à leur furie ; Goa reçoit pour jamais le joug de Lusus.

Et toi puissante Malaca, ni tes richesses & ta situation

avantageuse, ni ton Peuple armé de fléches empoisonnées, ni les secours des belliqueux Javans ne pourront te défendre contre la valeur
F d'Albuquerque!

La Sirene auroit poussé plus loin l'éloge de ce Heros, mais elle se souvint que Protée lui avoit prédit qu'il tâcheroit sa réputation, en punissant avec trop de rigueur la faute d'un de ses soldats; faute d'autant plus pardonnable que l'amour en seroit
G la cause: dans un Capitaine, en pareille rencontre, la clemence est plus glorieuse que la severité. Alexandre ceda
H sa maîtresse au sçavant Apelle, Cyrus ne punit point la
I temerité d'Araspe, & Charles de Erance excusa celle de
L Baudoüin.

Ayant donc paſſé ſous ſilence pluſieurs exploits du vaillant Albuquerque, la Sirene chante ceux de Suarès, *M* qui plantera ſes bannieres victorieuſes ſur les bords de la Mer Rouge : Medine, la Mecque & les extrémités de l'Abyſſinie trembleront au bruit de ſes armes ; ſes troupes irritées ne féront des murs de Zéyla qu'un triſte monceau de cendre, & Barbora craindra pour les ſiens le même traitement ; alors la fameuſe Iſle de Taprobane payera aux Luſitains le tribut de la Canelle qui enrichit ſes forêts. *N*

Sequeyra vient enſuite, ſés heureux Vaiſſeaux aſſerviſſent les Ondes Erythrées ; il enſeigne aux Portugais une route nouvelle pour aborder au

grand Empire qui se fait honneur d'avoir été la Patrie de
O Candace & de Saba : il entre dans le Port d'Arquyc, découvre l'Isle de Maçua, qui reçoit l'eau du Ciel dans des citernes, & plusieurs autres Isles éloignées, où la nature cachoit aux Européens des trésors & des curiosités dignes d'admiration. Menesès
P lui succede, l'illustre Menesès, qui portera dans les Indes une valeur deja signalée sur les côtes d'Afrique par cent exploits mémorables : il châtiera la rebellion des Peuples d'Ormuz, & leur imposera, pour prix de leur crime, un double du tribut qu'ils avoient coûtume de payer.
Q Et toi, noble Gama, tu regneras à ton tour sur les fertiles rivages que tu viens de

découvrir, telle ſera la recompenſe de tes travaux ; mais la Parque, dont tout l'univers ſubit les dures loix, ne te laiſſera pas joüir long-temps de cette dignité dangereuſe : plus brillant de gloire, que chargé d'années, tu quitteras le ſéjour des foibles humains, pour vivre dans le Palais des immortels !

Un ſecond Meneſès prend ta place ; la ſageſſe & la prudence marchent à ſes côtés dans un âge où l'impétuoſité du ſang entraîne ſouvent au crime tous ceux qu'elle porte au plaiſir : ce jeune Heros remportera non ſeulement de grandes victoires ſur les Malabares, qui déploreront les murs de Panane & de Coulete, détruits par ſa

valeur ; mais il domptera des ennemis encore plus redoutables, il triomphera de lui-même & de ses passions. Après que l'Olympe aura enlevé à la terre cette ame si belle & si genereuse, l'intrepide Mas-
T careigne sera choisi pour lui succeder : brave Mascareigne ; un competiteur injuste pourra te dérober le timon du Gouvernement, mais il ne te dérobera point la gloire que tu merites : je te promets qu'en un seul jour tu vengeras Malaca des injures que les Maures de Bintam lui au-
V ront faites en plusieurs années ; je te promets que les tranchées, les boulevarts, & les lances, & les chausse-trappes, & les pieges, & les fureurs de Bellonne s'opposeront en vain à la force de
ton

ton bras : Sampayo lui-même ſera contraint de l'admirer !

Sampayo, je l'avoüe, Sampayo l'uſurpateur de ton rang ne laiſſera pas d'avoir des vertus qui lui feront honneur, malgré l'injuſtice dont il uſera contre toi. Vrai foudre de guerre, il accablera des legions innombrables d'ennemis ſur l'Empire de Neptune; les Malabares taillés en pieces dans Bacanor, éprouveront à leurs dépens le fil de ſon épée; bien-tôt enſuite, il ruinera la flotte du Maure Cutiale, pendant que ſous ſes auſpices, le vaillant Hector de Sylveyra, digne objet des amours de la victoire, répandra chez les peuples de Guzarate, autant de terreur que l'Hector Troyen en répandit autrefois dans le camp d'Agamemnon. X

Après Sampayo, le gene-
Y reux Cunha prend les rênes du Gouvernement : je vois les tours de Chale s'élever ſous ſes yeux & par ſes ſoins ; ſa ſeule reputation fait trembler les aſſiegeants de
Z Diu : je vois la ville de Baſſaïm qui le reconnoît pour ſon maître ; l'audacieux Mélic qui la prétendoit défendre, ſoupire de honte & de rage en la cedant au vainqueur.
A Le Vice-Roi ſuivant, eſt Don Garcie de Norogne : ſa bonne fortune combat pour lui, & chaſſe les Rumiens de de-
B vant Diu ; Diu, dont le magnanime Antoine de Sylveyra défend courageuſement les remparts contre les incurſions de mille Peuples feroces.

Quand la Parque aura fer-

mé les yeux de Norogne, ton fils, ô brave Gama, ton fils Eſtienne fera cherir dans les Indes la ſageſſe de ſon Gouvernement & redouter ſa valeur : le ſceptre paſſera de ſes mains dans celles d'un Heros qui aura déja illuſtré ſon nom par cent exploits divers, tantôt en reprimant dans le voiſinage du Breſil, les courſes des Pirates Fran- C
çois, tantôt en eſcaladant des places formidables ; ici en ſoûtenant par ſon ſecours le Roi de Cambaye contre l'énorme puiſſance du Mogol ; là en ruinant les armées terreſtres & maritimes de l'Empereur des Calicutiens : ce guerrier s'appellera Martin
Alonze, plus intrepide au D
milieu des dangers que le fier Dieu des combats, plus

prudent au conſeil que la ſage Minerve.

Un ſucceſſeur digne de lui vient occuper ſa place, c'eſt l'invincible Caſtro : ſous ſes auſpices, Don Juan de Maſcareigne repouſſe dans la ville de Diu les aſſauts des Perſans, des Abyſſins, des Rumiens & des Maures ; en vain tous ces Peuples conjurés, s'animent à boire le ſang des Portugais ; en vain font-ils tonner les canons & les bombes, & le nitre qu'ils renferment dans les entrailles de la terre : Maſcareigne & ſes braves Compagnons enviſagent d'un œil tranquille la mort qui vole autour de leurs têtes ; cependant ils ne pourroient éviter d'être tôt ou tard accablés ſous une multitude ſi effroyable, ſans

la generosité de Castro, qui fait marcher ses enfans à leur secours ; ses chers enfans, victimes précieuses, que son grand cœur dévoüe au trepas pour l'honneur de la religion & pour l'interêt de la Patrie. Ô spectacle terrible, ô playe cruelle, dont le Portugal saignera long-temps ! je vois Fernand l'un de ces jeunes Heros emporté dans les airs par une mine furieuse qui le brûle & qui le met en pieces. Son frere Alvare court le venger, les tempêtes, les frimats de l'hyver n'ont rien qui l'étonne ; il passe les flots, il se rend au siege de Diu, & vainqueur de la saison, vainqueur des vents & des orages, il remporte en arrivant une glorieuse victoire : son pere qui

le ſuit, acheve d'exterminer
les Barbares. Le Roi de Gu-
zarate prend la fuite, l'au-
G dacieux Hydal-Can voit Da-
bul raſé, & Pada réduite en
cendre; Diu joüit enfin des
douceurs de la paix & de la
H liberté : tous ces vaillants
nourriſſons du Tage & plu-
ſieurs autres encore viendront
goûter les plaiſirs qui regnent
dans cette Iſle délicieuſe;
ils y trouveront les Nymphes
agréables, qui ſont aujour-
d'hui votre bonheur, & com-
me ils imiteront vos vertus,
ils auront part à vos récom-
penſes, ſans que vous ayez
ſujet d'en être jaloux.

I Ainſi chantoit la Sirene:
toutes les Nymphes lui don-
nent des applaudiſſemens,
elles élevent leurs voix, &
formant un chœur mélo-

dieux, Nobles Lusitains, disent-elles, Nation la plus magnanime de l'univers, quelques tours que fasse l'inconstante rouë de la fortune, jamais votre belle reputation ne perira; le temps ni les injures du sort n'obscurciront jamais les brillans honneurs que vous meritez, & dont nos promesses vous sont un gage certain!

Lorsque les tables furent levées, la charmante Tethys prit la parole, & dit à l'heureux Gama : suivez-moi, vous & vos Compagnons; je veux couronner ce grand jour en vous revelant des mysteres que la vaine science des mortels ne peut découvrir, mais armez-vous de sagesse & de force; le chemin par où je vous conduirai, n'ad-

met point ceux qui marchent d'un pas chancelant. A ces mots, elle mene Gama & les autres Portugais au pied d'une montagne haute, rude, eſcarpée, difficile & preſque impoſſible; ſoûtenus par leur courage & par la preſence de la Déeſſe, ils arrivent enfin au ſommet, où ils trouvent une plaine ſpacieuſe, émaillée de diamants, d'émeraudes & de rubis; brillant ſéjour, dont le terrain ne paroît deſtiné qu'à recevoir les traces des habitans
M de l'Olympe.

Là les Luſitains voyent un globe qui ſe ſoûtient en l'air, ſans ſe hauſſer ni s'abaiſſer jamais, quoique plûſieurs cercles dont il eſt composé, ſoient dans un mouvement perpetuel; une lumiere écla-

tante, qui le pénetre de toutes parts, rend ſon centre auſſi viſible que ſa circonference, l'homme ne ſçauroit diſtinguer quelle eſt la matiere de cet ouvrage merveilleux, il connoît ſeulement qu'un artiſan divin doit en être l'auteur. N

Les Portugais demeurent ſaiſis d'admiration : rien ne doit manquer aux plaiſirs que vous goûtez dans cette Iſle, leur dit la Déeſſe, on vous a préſagé vos exploits & ceux de vos Succeſſeurs, il faut maintenant vous montrer les lieux qui en ſeront le theâtre. Ce globe vous offre en racourci l'image de l'Univers ; voilà l'Univers tel O
que l'a fabriqué l'intelligence ſuprême qui n'a ni commencement ni fin, & qui dans l'immenſité de ſon être, embraſſe

les Cieux, & les élemens, & toute la nature. Le premier Orbe qui contient les autres, & qui jette des rayons ſi brillans que l'œil humain n'en peut ſoûtenir l'éclat, s'appelle l'Empyrée; heureux ſéjour où les Sages recevront la recompenſe de leur vertu!

L'Empyrée ne remuë point, il joüit d'un repos éternel; l'Orbe qui eſt au-deſſous, & qui ſe nomme le premier mobile, roule ſans ceſſe avec une extrême rapidité; ſon mouvement emporte les autres Cieux qui viennent enſuite, & c'eſt par l'impreſſion de ce mouvement ſuperieur, que le Soleil marque les nuits & les jours. Sous le premier mobile, Dieu plaça le Ciel cryſtalin, qui n'avance que

d'un pas, pendant qu'Apollon fournit deux cent fois sa carriere. R

Après le Ciel crystalin vient le Firmament qui est tout émaillé d'Astres & d'Etoiles: regardez sa riche ceinture & les Animaux radieux, dont S
elle est parée ; admirez en même temps cette foule d'autres Constellations ; voici les T
deux Ourses du Nord, la V
belle Andromede & son Pere; X
voici le Dragon des Hespe- Y
rides, l'orgueilleuse Cassiopée, le turbulent Orion, le Z
Cigne amoureux de Leda, 1
le Lievre favorisé par Mer- 2
cure, le Chien d'Erigone, celui de Cephale, le Vais- 3
seau des Argonautes & la Lyre du Chantre, que sa tendresse mena jusqu'aux En- 4
fers.

Sous son Dôme précieux, le Firmament voit rouler l'antique Saturne, ensuite Jupiter, ensuite Mars, plus bas le grand Flambeau du monde, après lui la Mere des Amours, après elle, Mercure, le Pere de l'éloquence ; enfin, l'agréable Diane, dont les rayons d'argent dissipent l'obscurité de
5 la nuit. Toutes ces Spheres célestes marchent d'un pas different, les uns avec lenteur, les autres avec rapidité : tantôt elles s'éloignent du centre, tantôt elles s'en approchent, mais toûjours selon les loix immuables du souverain Arbitre de la nature.

Au milieu de cette vaste machine du monde, résident la terre & l'eau ; la terre que le Créateur a donnée pour asyle aux foibles humains,

l'eau, dont leur témerité brave l'inconſtance.

Voilà l'Europe, que la religion, la politique & l'éclatante valeur de ſes Peuples mettent au-deſſus des autres parties de la terre. Voici l'Afrique, barbare, inculte, vrai ſéjour de l'ignorance & de la ferocité. Remarquez ſur le Promontoire d'Adamaſtor cette longue étenduë de campagnes ſteriles, où l'on voit errer une multitude prodigieuſe de Nations ſauvages, qui vivent ſans loi, & qui ne ſont pas moins brutes que les animaux dont elles ſe nourriſſent.

Voyez le vaſte Empire de
Bénomotapa, fécond en mi- 6
nes d'or: les Negres qui l'habitent, marchent tous nuds, ils ne ferment jamais leurs

maiſons, parce qu'ils ont une
entiere confiance ſur la juſti-
ce de leur Roi, & ſur la
probité de leurs voiſins : au
reſte, gens d'un naturel in-
traitable, & qui s'abreuvent
du ſang des malheureux é-
trangers, que la rigueur du
ſort livre à leur barbarie :
c'eſt de leurs mains cruelles
que l'illuſtre Gonzale recevra
7 la couronne du Martyre, &
c'eſt chez eux que Don Pe-
dre de Nhaya ſignalera ſon
courage : ils viendront tels
qu'une vaſte nuée d'étour-
neaux, l'aſſiéger dans une
fortereſſe qu'il aura conſtrui-
te ſur leurs terres ; mais le
brave Don Pedre les diſſipe-
ra, comme le vent diſſipe la
8 fumée : voyez le grand Lac,
d'où ſort le Nil, dont les
9 Anciens ont ignoré l'origine.

Apprends, cher Vaſco, que ſur les bords de ce fleuve fameux, le magnanime Chriſtoval, l'un de tes enfans, fera des exploits d'éternelle mémoire contre le Roï de Zéyla : mais l'homme ne peut éluder ſon deſtin ; ce jeune Heros, ton image vivante, trouvera la mort dans les lieux-mêmes qui fourniront
des lauriers à ſa valeur : voïez 10
Mélinde où vous avez été reçus ſi agréablement ; le Cap d'Aromate, qui s'éleve à l'embouchûre du golphe de la Mer Rouge, & ſépare l'Afrique d'avec l'Aſie. Voyez la ville de Suès, ſituée au fond du même Golphe; le mont Sinaï, célebre par la pieté d'une ſçavante Vierge,
dont il poſſede le tombeau. 11
Voyez le Royaume d'Adem, 12

qui confine avec la monta-
gne d'Arzire, & qui n'eſt ja-
mais rafraîchi de l'eau du Ciel:
13 les trois Arabies fécondes
en chevaux belliqueux: la
côte qui s'étend juſqu'au
Promontoire de Fartac: en-
ſuite celui de Mozande que
les Anciens nommerent Aza-
bore: l'heureuſe Dofar, envi-
ronnée de forêts qui pro-
duiſent l'encens le plus doux:
14 l'Iſle de Barem, le Tigre &
l'Euphrate qui ſe jettent dans
le Lac du Sinus Perſique.

Voyez maintenant le no-
ble Empire de Perſe, dont les
Peuples dédaignent l'uſage
15 des foudres de Vulcain: les
Côtes d'Ormuz qui admire-
ront le vaillant Caſtel-Branco,
lorſqu'il fera nager ſur l'onde
16 les débris des galeres Otto-
17 manes; l'Iſle de Gerom, où

les habitans des Rives du
Lare viendront éprouver,
pour leur malheur, l'épée du
braveDon Philippe deMene-
sès, & celle du redoutable
Don Pedre de Souza. Voyez 18
le Promontoire de Carpele, 19
dont le terrain trop aride ne
reçut jamais de Cerès ni de
Pomone un regard amoureux.
Voyez l'Inde qui prend ſa
ſource ſur cette haute mon-
tagne ; & le Gange, dont les
eaux jailliſſent pompeuſe-
ment d'une autre montagne
voiſine. Ces deux fleuves ſi
vantés, arroſent les plus ri-
ches climats du monde ; en-
tre leurs bords agréables s'é-
tendent divers Royaumes,
les uns infectés des erreurs
de Mahomet, les autres a-
bandonnés aux ténebres de
l'idolâtrie.

Voyez le Royaume de Nar-
ſingue, qui eſt dépoſitaire
20 de la cendre du ſage Tho-
mas. Autrefois dans cet Em-
pire s'élevoit une belle Ville,
qui s'appelloit Meliapor,
moins éloignée de la Mer,
que celle qui porte aujour-
21 d'hui le même nom : ſes Peu-
ples rendoient un culte ſa-
crilege à des Dieux impuiſ-
ſans, qu'ils ſe fabriquoient
de leurs mains ; l'erreur & la
ſuperſtiton y floriſſoient, lorſ-
que Thomas vint y répandre
les dogmes de la verité, après
avoir traverſé pluſieurs vaſtes
Provinces, dont ſa pieté fai-
ſoit d'illuſtres conquêtes.
Pendant qu'aux yeux des ha-
bitans de Meliapor, il ſigna-
loit ſon zele par de frequens
miracles ; pendant que d'une
ſeule parole il gueriſſoit les

plus cruelles maladies, & qu'il rappelloit à la clarté du jour ceux qui descendoient dans la nuit du tombeau, les flots jetterent sur le sable un morceau de bois d'une grandeur prodigieuse: le Roi voulut l'employer à la construction d'un Palais qu'il se bâtissoit; mais, & l'industrie humaine & les éléphans attelés, tenterent vainement de remuer cette masse énorme; une main invisible l'arrêtoit sur le rivage. Ainsi ce bois demeuroit inutile: Thomas va trouver le Roi, & le prie de lui en faire present, pour un Temple qu'il érigeoit alors au vrai Monarque du Ciel & de la Terre: il l'obtient sans peine, & sans peine il le tire lui seul avec le cor-

don de ſa ceinture ; il marche, l'arbre ſuit ſes pas ; tout le Peuple eſt ſaiſi d'admiration ; les Bramins frémiſſent, & penetrés d'une jalouſe fureur, ils concertent la mort du Heros, qui démaſque leur foibleſſe & leur
22 fauſſe vertu.

Pour accomplir cet infame projet, leur Chef employe un moyen qui outrage la nature, & qui prouve que l'inimitié la plus terrible eſt celle dont s'arme l'hypocriſie contre la vraie ſageſſe : il trempe ſes mains dans le ſang de ſon fils, il le maſſacre, & mettant crime ſur crime, il accuſe Thomas de cet homicide exécrable ; les faux témoins triomphent ; l'innocence eſt condamnée. Thomas dans cette affreuſe

ſituation, implore le ſecours
du Ciel, enſuite il ſe fait
apporter le corps du jeune
Indien, & devant toute la
Cour de Narſingue, il lui
ordonne de revivre & de
nommer le coupable : il dit,
& la Parque obéiſſante laiſſe é-
chaper ſa proye; l'enfant rani-
mé, déclare que ſa mort eſt
l'ouvrage de ſon pere. A l'aſ-
pect d'un prodige ſi merveil-
leux, le Roi ſent un feu céleſte
s'allumer dans ſon ame, &
déteſtant ſes anciennes ſu-
perſtitions, il conſacre ſon
encens au ſeul Dieu que
Thomas adore. La honte des 23
Bramins envenima leur rage;
ils ſouleverent le Peuple qu'ils
entretenoient dans l'erreur,
& cette multitude effrenée
les délivra d'un rival, dont
la vie étoit un ſupplice pour

24 eux. Sage Thomas, le Gange & l'Inde te pleurerent, toutes les régions qui connoiſſoient par ton ſecours le flambeau de la vérité, furent arroſées de larmes ; tous les Diſciples qui avoient profité de tes ſaintes leçons, gémirent en te perdant, & leurs cris douloureux monterent avec toi juſqu'au Palais de l'Olympe!

En ſuivant la côte de Narſingue, on trouve le golphe, où les eaux du Gange ſe jettent dans l'Empire des Mers ; là, ſous un Ciel toûjours ſerain, pluſieurs Peuples divers coulent une vie voluptueuſe au milieu des richeſſes & de l'abondance : voyez la fertile Province de Bemgale ; le Royaume d'Arracan, l'heureuſe ſituation de celui de

Pegu, dont les habitans s'imaginent deſcendre de l'union d'un chien & d'une femme ; ils portent tous des 25
ſonnettes à la ceinture, & cette mode leur fut preſcrite par une de leurs Reines, qui vouloit, en les détournant d'un amour criminel, les rappeller au but où doit viſer un amour légitime. 26

Voyez la ville de Tavays, qui s'éleve ſur les confins du grand Empire de Siam ; celle de Tenaſſare ; celle de Quéda, dont les forêts produiſent le meilleur poivre des Indes ; l'opulente Malaca où les Luſitains établiront le ſiege du plus brillant commerce des régions Orientales. A cette terre, s'il en faut croire les anciennes traditions de ſon Peuple, tenoit

autrefois l'Isle de Sumatra,
qui faisoit avec elle le Pays
fortuné, qu'on nommoit la
Chersonnese d'or, ou bien,
selon quelques sçavans, la fa-
meuse Ophir, d'où Salomon
27 tiroit tant de richesses.
Voyez l'immense étenduë
des Provinces soûmises au
28 Roi de Siam, & fertilisées
par les eaux du Mena, qui
prend sa source dans le spa-
cieux Lac de Chamé. Voyez
29 la quantité de Nations qui
vivent à l'ombre du sceptre
de ce puissant Monarque;
les Pataniens, les Courlhis,
fiers de leur multitude; les
Avans, les Bramas qui ha-
bitent cette chaîne de mon-
tagnes; les Guéens autres
montagnards, qui sont An-
tropophages, & qui se pei-
gnent le corps avec la pointe
d'un

d'un fer ardent. Voyez le 30
fleuve Méhon, qui arroſe
les plaines de Camboye où
le Peuple eſt ſi ſtupide, qu'il
ſe figure que l'ame des bêtes
eſt immortelle : pluſieurs ri- 31
vieres que le Méhon reçoit
dans ſon ſein, lui ont mérité
le titre faſtueux de Prince
des eaux ; ſes inondations ne
ſont, ni moins reglées, ni
moins utiles, que celles qui
répandent la fécondité dans
les champs du laboureur E- 32
gyptien : agréable Méhon,
tu verras le Chantre du Por-
tugal ſe réfugier ſur tes bords
avec ſes vers tous moüillés de
l'onde écumeuſe ; un cruel
naufrage te le fera connoître ;
tes Nymphes attendries au
ſon de ſa lyre, plaindront
ſes infortunes, & déteſte-
ront l'injuſte perſécuteur,

33 dont il sera la victime.
Voyez la côte deChampa,
toute couverte de forêts o-
34 doriferantes ; l'Empire de la
Chine avec la prodigieuse
muraille qui le défend contre
35 les incursions des Tartares.
Voyez maintenant cette fou-
le d'Isles, dont les flots de
36 l'Aurore sont parsemés. Ter-
nate, où s'éleve une monta-
gne qui vomit des tourbillons
37 de feu; Ternate & ses quatre
Sœursqui recueillent la moif-
son du Gyrofle. Sous leCiel de
ces contrées délicieuses vole
une espece d'oiseaux dorés;
qui ne descendent jamais à
terre ; vrais enfans de l'air,
38 ils sçavent y trouver tout ce
qu'exigent les soins de leur
nourriture & de leurs amours:
voyez les Isles de Banda,
où des nuées d'autres oiseaux,

dont la robe eſt plus variée
que celle du Printemps 39
pillent les arbres qui por-
tent la Muſcade : Bornéo, 40
qui tire ſes richeſſes des lar-
mes du Camphre : Timor, 41
d'où vient le précieux bois
de Sandal : la Sonde, baignée
d'un fleuve qui metamorpho-
ſe en pierre les branches
chargées de feuilles & de 42
fruits qu'on jette dans ſes
eaux. Voyez Sumatra, dont
je vous ai déja parlé, l'heu-
reuſe Sumatra, riche en ſoye,
riche en mines d'or, dont
elle ſe vante moins que 43
d'une fontaine d'huile qui
coule dans ſes campagnes,
& d'une gomme que ſes ar-
bres produiſent, plus agréa-
ble, plus parfumée mille fois 44
que l'encens & la myrrhe
d'Arabie. Voyez Céylan où

les Peuples reverent cette
montagne ſourcilleuſe, par-
45 ce qu'elle porte ſur ſa cime
la trace du pied d'un hom-
me empreinte dans le Ro-
cher. Voyez les Maldives,
où la nature fait éclorre du
46 ſein des eaux une plante qui
ſert d'antidote contre les
poiſons les plus dangereux.
Voyez vis-à-vis du détroit
de la Mer Rouge, l'Iſle de
Zocotora renommée par ſon
Aloès; & toutes ces autres
Iſles des Côtes d'Afrique:
elles ſubiront les loix du Por-
tugal, elles lui envoyeront
l'ambre que Neptune jette
ſur leurs rivages.

Je vous ai montré les plus beaux climats de l'Aurore, il eſt juſte que je vous apprenne qu'un Portugais nommé Magellan, fera des voya-

ges dignes d'admiration dans
l'hemisphere où le Soleil se
couche ; mais infidéle à sa
Patrie, pour se venger de
son Roi, il consacrera ses ser-
vices à la Couronne de Cas-
tille, & les Ibériens joüi- 47
ront du fruit de ses heureux
travaux ; il découvrira l'ex-
trémité de cette région im-
mense que vous voyez é-
tenduë depuis l'Ourse Sep-
tentrionale jusqu'au Pole An-
tarctique ; il y signalera sa
valeur contre des Peuples 48
sauvages d'une stature gygan-
tesque ; enfin, il laissera son
nom au détroit qui separe
ce vaste continent, d'avec les
terres cachées sous les froi-
des ailes du Midi. L'arbitre
de l'univers distribuë ses fa-
veurs au gré de sa volonté
suprême, vous dominerez

dans les Indes Orientales ;
celles de l'Occident recevront
le joug des Espagnols,
cependant votre gloire y penetrera,
& vous y posséde-
49 rez un grand Royaume, où
naissent des arbres dont le
cœur paroît imbibé de pourpre.

Magnanimes enfans de Lusus, voilà tout ce que je puis vous apprendre, le destin ferme son livre, & ne vous permet pas de pousser plus loin votre curiosité ; vous en sçavez assez pour vous affermir dans le chemin de la gloire, & pour fixer l'amour de vos épouses immortelles : à present vous pouvez remonter sur l'Empire de Neptune, les vents sont favorables, l'onde est tranquille, votre chere Pa-

trie vous tend les bras, il faut vous rendre à ſes vœux: elle dit, & les Portugais abandonnent l'Iſle charmante où la celeſte Venus leur a prodigué des plaiſirs ſi doux; la belle troupe de Nymphes 50
les accompagne dans le deſſein de ne les jamais quitter; ils traverſent l'Océan, ſans qu'aucune tempête oſe arrêter leur courſe, ils arrivent ſur les bords du Tage, où le Roi Manuel les comble d'honneurs pour prix du luſtre nouveau que la dé- 51
couverte des Indes prête à ſa Couronne.

Muſes, n'en diſons pas davantage, ma Lyre n'eſt plus d'accord, & la voix me manque. C'eſt à vous, jeune Prince, qui tenez maintenant le Portugal ſous votre

domination ; c'eſt à vous de ranimer mon haleine ; je chanterai pour vous, ſi vous m'en donnez ſujet : le Ciel vous a chargé du ſoin d'une Nation, dont la valeur & la fidelité vous mettent en état de tout entreprendre ; vous avez des Vaſſaux qui ſont prêts à braver pour votre ſervice les horreurs de la faim, les cruautés de Mars, les injures des ſaiſons, les feux de la Zone torride, les neiges des deux Poles, les orages, les monſtres marins, la terre & l'enfer unis enſemble : honorez-les ſeulement d'un regard favorable, adouciſſez le joug des loix trop rigoureuſes, qui les oppriment ; ne prenez Conſeil que de Miniſtres, qui joignent une parfaite probité

probité avec une longue experience, réleguez au pied des Autels, ceux qui doivent en ſoûtenir le Culte, & ne permettez pas qu'entraînés par une vaine ambition, ils troublent votre Peuple, en voulant le gouverner : leur devoir eſt de lever les mains vers votre divin Maître, & d'implorer pour vous ſon éternelle ſageſſe; toute autre occupation eſt un crime chez eux. Regnez enfin par vous 52
même, & faites que les Italiens, les Allemands, les François & les Anglois, qui furent autrefois les admirateurs du Portugal, ne diſent point que ſa gloire s'eſt obſcurcie, & que ſes enfans ſont devenus eſclaves. Alors j'emboucherai la trom-

pette de Calliope, pour celebrer votre nom; & pendant que vous épouvanterez le fier Athlas, & que les champs d'Ampéluse trembleront en voyant fuir devant vous les guerriers de Maroc & de Tarudant, je répandrai vos loüanges dans tout l'Univérs: l'Univers saisi de respect & d'amour, reconnoîtra dans mon Roi un second Alexandre, qui n'aura pas lieu d'envier le bonheur d'Achille.

Fin du dixiéme & dernier Chant.



REMARQUES
SUR LE
DIXIE'ME CHANT.

[*Coronis.*] L'Amant de Coronis est le Soleil. Coronis fut, selon la fable, une belle Nymphe qui charma le cœur d'Apollon : il en eut un fils, nommé Esculape Dieu de la Médecine ; Ischys jeune Prince Arcadien trouva le secret de plaire à Coronis, & de la rendre infidéle. Je crois qu'on peut concilier cette fable avec l'histoire, en supposant qu'il y a eu plusieurs Apollons & plusieurs Esculapes, comme cela est de fait. A

[*Fauteüils de crystal.*] Quelques-uns de mes amis ont remarqué que l'Auteur met souvent le crystal en œuvre : je m'en étois aussi apperçu en traduisant, & j'aurois pris la liberté de le retrancher dans quelques B

endroits, si je n'avois fait réflexion que le Poëte en use de la sorte à dessein; effectivement le crystal est de mise dans les Fêtes, où les Dieux marins déployent leur magnificence.

C [*Plus odoriferans que l'Ambrosie.*] Voici la seconde fois que l'Auteur employe cette expression, en parlant des plaisirs de l'Isle d'Anchédive: j'ai d'abord été tenté de lui en substituer ici une autre; mais tout bien consideré, j'ai crû qu'il valloit mieux laisser les choses dans leur état naturel; comme les Portugais firent leurs dévotions sur les rivages de cette Isle, je me persuade que le Camoëns n'affecte de préferer les mets qu'ils y goûterent, au Nectar & à l'Ambrosie des Dieux de la fable, qu'afin de nous insinuer que ces mets étoient sacrés, & qu'ils composoient l'auguste festin de nos Autels.

D] *Et les tourmens des ombres criminelles.*] C'est-à-dire, que les chants de cette Sirene étoient plus doux que ceux d'Orphée, dont nous avons parlé ci-dessus.

E [*Et du sçavant Joppas.*] Musicien

Carthaginois, que Virgile introduit dans le festin d'Enée & de Didon, chantant sur sa guitarre les secrets de l'Astrologie. Demodocus étoit Musicien & Poëte ; dans l'Odyssée d'Homere, il chante à la table d'Alcinoüs quelques-uns des travaux d'Ulysse, & les amours de Venus & de Mars. Il s'est trouvé des gens qui ont prétendu qu'Homere s'étoit representé lui-même dans la personne de Demodocus par ces paroles :

Κῆρυς δ᾽ ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδὸν,
Τὸν πέρι μοῦσ᾽ ἐφίλησε, δίδου δ᾽ ἀγαθόν τε κακόντε,
ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ᾽ ἡδεῖαν ἀοιδήν.

Alors on fit venir un Chanteur agréable;
Un Poëte divin, dont la voix admirable
Egaloit les concerts que les sœurs d'Apollon
Font entendre aux Zephirs dans le sacré Vallon:
Calliope l'aimoit; mais un destin funeste
Avoit privé ses yeux de la clarté céleste;
Ses yeux infortunés portoient un noir bandeau,
Qui de l'astre du jour leur cachoit le flambeau.

Cette conjecture n'a aucune solidité ; nous ne sommes pas bien certains de l'aveuglement d'Homere, & quand nous en aurions toutes les assurances possibles, il ne paroîtroit guéres vraisemblable que cet Auteur eût pris plaisir à se representer comme existant près de deux siécles avant de naître ; l'Anachronisme seroit ridicule & sans grace : pour moi j'aurois plus de panchant à croire qu'il y a eu effectivement un Demodocus Poëte, contemporain d'Ulysse : Homere qui est un recueil d'antiquités curieuses, aura jugé digne de lui l'attention de nous transmettre le nom d'un de ses Précurseurs au Parnasse Grec.

F [*Et le Grand-Prêtre de sa Nation.*] Ce Prince étoit Roi de Cochin, & s'appelloit Trimumpara ; lorsque Gama fut de retour à Lisbonne avec les nouvelles de la découverte des Indes, on y envoya Pedr-Alvarès Cabral, qui se voyant très-mal reçu dans Calicut, passa chez Trimumpara ; celui-ci fit alliance avec les Portugais, & leur garda toujours dans la suite une fidélité inviolable, mal-

gré la colere & les perſécutions du Samorin.

[*L'invincible Duart.*] Ce grand homme s'appelloit Duart Pacheco : le ſurnom d'Achille que l'Auteur lui donne, n'eſt pas au-deſſus de ſon mérite, & je ne craindrai pas de trop hazarder mon expreſſion en diſant que les exploits de l'Achille Grec, n'égalent pas ceux du Portugais. G

[*Juſqu'à la ſuperſicie de l'onde.*] Figure audacieuſe qui annonce le grand courage & la force de Pacheco : Virgile en dit preſque autant d'Enée, lorſqu'il le fait entrer dans la Barque de Charon : H

Simul accipit alveo
Ingentem Æneam, gemuit ſub pondere Cymba.

Le triſte Nautonnier des fleuves de la Parque
Sous le poids du Héros entend gémir ſa Barque.

C'eſt la même penſée ; mais j'oſe dire, que l'expreſſion du Poëte Portugais eſt encore plus magnifique & plus brillante que celle du Latin.

I [*Les Sillons de Cambace.*] Petite Isle voisine du Royaume de Cochin, elle fut illustrée par la premiere victoire que Duart Pacheco remporta dans les Indes.

L [*Rejaillira jusques sur son visage.*] Le Samorin croyant que les Portugais étoient redevables de leurs victoires, moins à leur propre valeur, qu'aux fautes de ses Generaux, voulut enfin se trouver lui-même au combat : sa presence anima ses troupes ; mais elle n'épouvanta pas ses braves ennemis: comme il se faisoit porter de rang en rang dans une litiere pompeuse, selon la coûtume des Rois Indiens, vers la fin de la bataille, une décharge de mousqueterie tua devant ses yeux treize Nayres dont il étoit environné ; leur sang réjaillit sur son visage, ainsi que l'Auteur le raconte après Barros & Castagnéda : la frayeur qui s'empara de son ame, le fit tomber en foiblesse ; dans cet état, tout ce que purent faire les Malabares, fut de le sauver du péril où il s'étoit engagé témerairement ; les Portugrais demeurerent vainqueurs.

[*Ni les noirs enchantemens ne pourront lui réüssir.*] Voyant que la voye des armes ne lui réussissoit pas, il eut recours aux trahisons: il fit empoisonner les eaux des fontaines, & les vivres répandus dans la campagne; ses Bramins mirent aussi en œuvre leurs superstitions & leurs prestiges; mais tout cela fut inutile, & le Ciel préserva les Portugais des embûches qu'on leur dressoit. Barr. Dec. 1. liv. 7. chap. 6. M

[*Sur l'empire des eaux.*] Après avoir perdu six batailles, le Samorin joüant de son reste, vint attaquer Duart avec 298. navires bien équippés: cette flotte étoit précédée de 8. grands châteaux portés chacun sur 2. galéaces fortement liés l'une à l'autre. Ces châteaux étoient armés de grosse artillerie & de diverses machines que des Ingénieurs Maures avoient inventées; enfin devant tout cet attirail voguoient d'autres bâtimens, sur lesquels on avoit mis des piles prodigieuses de bois enduit de gaudron & de bitume: c'étoient autant de Pyramides enflammées qu'on N

pouſſoit contre les vaiſſeaux Portugais pour les réduire en cendre ; mais l'effet ne répondit pas aux vœux dù Samorin.

O [*Défendit le pas des Thermopyles.*] Dans ce fameux combat, Léonidas avoit 300. Lacédémoniens & 4000. hommes de differentes Provinces de la Grece : ceux-ci lâcherent le pied après quelques momens de réſiſtance ; Léonidas tint ferme avec ſes compatriotes, & ils périrent tous en faiſant des prodiges de valeur : le Poëte a confondu les Lacédémoniens & les autres Grecs pour éviter un dénombrement ſcrupuleux qui convient moins à la Poëſie qu'à l'Hiſtoire.

P [*Eurent moins de prudence & de valeur.*] Ceci n'eſt point une hyperbole : tous ces Héros tant Grecs que Romains, n'ont rien fait de comparable aux exploits de Duart Pacheco; Miltiade étoit à la tête de 12000. hommes, lorſqu'il défit l'armée de Darius. Léonidas étoit poſté avantageuſement, quand il défendit le pas des Thermopyles contre Xerxès; dans

pareil endroit un homme suffit pour en arrêter cent : tels sont divers lieux de Savoye, comme la vallée de Bardonenche, le Galybier & la montagne de Tende dans le Piedmont. Horace Coclès lui troisiéme, fit tête durant quelques instans aux troupes de Porsenna Roi d'Etrurie sur le pont du Tibre ; mais il faut remarquer que le premier siécle de l'Histoire Romaine grossit beaucoup les objets, ainsi que l'a observé le sçavant Pere Daniel. Dans le fond, les forces de Porsenna étoient peu de chose. Quintus-Fabius, surnommé le Temporiseur, interrompit par sa prudence les prosperités d'Annibal ; mais où faisoit-il la guerre, & quel étoit son ennemi ? Il faisoit la guerre sous les yeux de Rome dans un pays où tout conspiroit à ses vœux, pendant que tout étoit contraire à ceux d'Annibal ; d'ailleurs Annibal étoit affoibli par ses propres victoires, & Carthage ne lui envoyoit que peu ou point de secours : opposons maintenant notre Duart à ces illustres Capitaines. Avec 300. Portugais il com-

mence & ſoutient une guerre terrible contre un puiſſant Monarque, il remporte victoire ſur victoire; mais chacun de ſes lauriers lui coute pluſieurs de ſes braves compagnons: joignez à cela qu'il eſt loin de ſa patrie, & dans un climat barbare, où il ſe voit environné de nations qui n'aſpirent qu'à le perdre: enfin n'ayant plus que 100. hommes qui ſuffiſoient à peine pour gouverner 3. malheureux vaiſſeaux qu'il commande, il défait la flotte du Samorin, & met en pieces toutes ces redoutables machines que j'ai décrites dans la note N. Doit-on craindre après cela de le préferer aux plus grands Héros de l'antiquité?

Q [*Appaiſe tes chagrins.*] Béliſaire fut Général des armées de l'Empereur Juſtinien, auquel il rendit des ſervices ſignalés: il vainquit pluſieurs fois les Perſans, il dompta les Gots, les Huns, les Vandales, & ſubjugua l'Afrique & l'Italie, dont il refuſa le Sceptre que les vaincus lui offroient: par ſon adreſſe & par ſa valeur, il étouffa une révolte dange-

reuse qui s'étoit élevée contre Justinien : ses belles actions & sa fidélité furent mal récompensées ; quelques envieux de sa gloire le rendirent suspect à son Maître, qui l'ayant dépouillé de toutes ses charges, le renferma dans une étroite prison, où il mourut de tristesse : d'autres disent, qu'on lui creva les yeux, & qu'il périt en demandant l'aumône dans les grands chemins ; quoiqu'il en soit, sa fin fut aussi misérable que sa vie avoit été brillante.

[*Pour aller périr dans la retraite de* R
l'indigence.] Duart Pacheco n'eut ni moins de gloire, ni plus de bonheur que Bélisaire : le Roi Manuel lui donna dans les Indes le gouvernement de la mine ; place où la Cour avoit coûtume d'envoyer les personnes à qui elle vouloit fournir l'occasion de faire fortune : il y amassa, sans vexer les peuples & sans blesser les interêts de son Maître, environ dix ou douze mille réales, qu'on ne pouvoit regarder que comme un foible salaire des grands services qu'il avoit rendus à la Couronne ; ses en-

vieux l'accuserent de concussion, & le noircirent tellement aux yeux du Roi, que ce Prince le rappella dans sa patrie; en vain prouva-t'il son innocence, la justice n'eut point d'oreilles pour l'écouter, & il mourut dans un hôpital.

S [*La récompense qu'ils doivent aux exploits d'Ajax.*] Ajax qui étoit l'un des plus vaillans de tous les Grecs, devoit certainement hériter des armes d'Achille: ses actions parloient pour lui; mais les discours d'Ulysse prévalurent. Si Duart Pacheco fut malheureux, il eut un petit-fils que la fortune regarda d'un œil plus favorable; son avanture est belle & mérite d'être racontée, les grands ont souvent besoin de pareilles leçons. Ce petit-fils de Duart Pacheco vivoit dans une misere extrême du temps que la Reine Catherine gouvernoit le Portugal. Il alla trouver le premier Ministre de cette Princesse, homme d'honneur & plein des sentimens, nommé Don Giliaginès d'Acosta: il lui representa sa pauvreté, & les services de son grand-pere. Don Gi-

liaginès pénétré de compaſſion juſqu'au fond du cœur, courut prier la Reine de lui accorder une grace; & lorſqu'elle la lui eut promiſe, il lui rendit compte de l'état où il venoit de voir le petit-fils de Pacheco. Madame, ajouta-t'il enſuite, faites qu'on ne diſe pas dans le monde, que ſous le regne de votre Majeſté, le rejetton d'un Héros qui couvrit le Portugal de ſplendeur & de gloire, gémit dans l'opprobre & dans l'indigence; montrez-vous plus magnanime que vos prédéceſſeurs : vous m'avez donné une Commanderie pour mon fils, daignez en faire un meilleur uſage en la donnant à cet honnête homme. La Reine lui dit qu'elle vouloit que ſon fils gardât la Commanderie, & que la premiere qui vacqueroit ſeroit pour le jeune Pacheco. Madame, répliqua le Miniſtre, mon fils peut attendre, la néceſſité ne le preſſe point; mais cet homme-ci n'eſt pas en ſituation de ſupporter le moindre délai : en un mot il ne lâcha point priſe, & la Reine fut obligée de céder à ſa genereuſe importunité.

T [*Avec le titre de Vice-Roi.*] C'étoit Don François d'Almeyde : il fut le premier Vice-Roi des Indes Portugaiſes ; ſon fils qui n'avoit pas moins de courage & de valeur que lui, s'appelloit Don Laurent.

V [*En y ſacrifiant quatre cens Maures à ſa valeur.*] L'Auteur s'étend aſſez ſur tous ces faits hiſtoriques, ſans que j'y ajoute rien : ceux qui en voudront ſçavoir davantage, n'ont qu'à conſulter Barros & Caſtagnéda.

X [*C'eſt auprès de Chaül.*] Ville du Royaume de Decan ; cette place a été témoin de pluſieurs grandes guerres, où les Portugais ſe ſont ſignalés par des exploits qui paroiſſent au-deſſus des forces humaines : elle appartient maintenant au Mogol. Le Samorin ſe voyant vaincu par Don Laurent d'Almeyde, implora le ſecours de ſes alliés : le Soudan d'Egypte lui envoya une eſcadre de 12. vaiſſeaux, commandés par un fameux Capitaine qui ſe nommoit Emir-Hoſſin ; le Roi de Cambaye lui prêta une flotte de 40. voiles, ſous la conduite d'un vaillant Indien appellé Méliquéaz ;

Meliquéaz : les uns & les autres ayant joint l'armée des Malabares, ſurprirent Don Laurent auprès de Chaül, & l'attaquerent dans un temps où la mer & les vents ſembloient conſpirer ſa ruine ; il ſe défendit avec toute la valeur qu'on peut attendre d'un vrai Héros : au plus fort de la bataille un boulet de canon lui emporta la cuiſſe ; à l'inſtant pluſieurs braves Cavaliers Portugais s'attrouperent autour de lui en déplorant ſon malheur : pour lui, ſans changer de viſage & ſans pouſſer un ſoupir, il ſe fit attacher au mât de ſon vaiſſeau, & là, tenant toujours ſon épée, il exhortoit ſes gens à bien faire, & donnoit ſes ordres avec autant de préſence d'eſprit, que s'il n'eût pas ſenti la moindre douleur. Comme ſes amis perſiſtoient à le plaindre, il leur dit : laiſſez-moi, votre compaſſion m'offenſe plus que cette bleſſure ne me fait de peine ; ſongez à votre devoir, & ne perdez pas le temps à me rendre des ſoins dont je vous quitte : quelques momens après vint un autre boulet qui

lui fracassa l'épaule ; ainsi mourut ce guerrier magnanime : ses triomphes l'égalerent aux conquerans les plus renommés ; sa défaite l'éleva au-dessus d'eux, & s'il est permis de le dire, au-dessus de lui-même. Barr. Dec. 2. liv. 2. chap. 8.

Y [*Vous verrez un nouveau Scéva.*] Fameux Centurion Romain qui servoit dans l'armée de Jules-César contre Pompée. L'Histoire rapporte, qu'un jour en défendant un poste où son Maître l'avoit placé, il reçut tant de coups, que son corps n'étoit plus qu'une blessure ; enfin un dard lui creva l'œil : alors il arracha l'œil & le dard tout ensemble, & les foula sous ses pieds d'un air dédaigneux, comme pour montrer aux ennemis qu'il méprisoit leurs atteintes & sa douleur.

Z [*Et par les guerres sanglantes qu'elle doit soutenir.*] Diu est une place forte, située dans une Isle du même nom : les Portugais la conquirent sur les Rois de Cambaye, & depuis ce temps-là, ils l'ont gardée malgré mille nations qui ont tenté de la leur

enlever; les siéges qu'elle a soutenus sont fameux dans l'histoire des Indes. François Andrade & Jerôme de Cortereal ont fait sur ce sujet deux Poëmes Portugais qui ont leurs beautés.

[*Raisons impénétrables à l'esprit de l'homme.*] Le Géant Adamastor a déja prophétisé le malheur de Don François d'Alméyde dans le cinquiéme Chant; mais en termes moins durs & moins détaillés que la Sirene. Ce Seigneur revenoit des Indes à Lisbonne; il fut contraint de relâcher sur la côte du Cap de Bonne-Esperance dans un endroit nommé Saldagna: un Portugais de sa suite s'étant avancé dans le pays, insulta mal-à-propos les Caffres; ceux-ci le mirent tout en sang: il revint trouver ses camarades qui prirent aussitôt les armes pour le venger: en vain Don Alméyde leur representa-t'il qu'ils avoient tort, leurs cris importuns l'entraînerent lui-même au combat, où il fut tué d'un coup de fléche; en y allant il répétoit sans cesse: hé mes amis, où menez-vous

un homme de 60. ans. C'étoit son âge : l'histoire compte les jours de ce vieillard vénerable, mais à peine peut-elle suffire pour compter le nombre de ses Lauriers.

B [*C'est le magnanime Tristan.*] Il s'appelloit Tristan d'Acugna, sorti d'une illustre famille de Portugal; ses grandes actions sont rapportées dans Barr. Dec. 2. chap. 1. 2. & 3.

C [*Est le grand Alonze d'Albuquerque.*] Alonze Duc d'Albuquerque a été l'un des plus fameux conquerans que les Portugais ayent eu dans les Indes; ses exploits lui mériterent le glorieux surnom de Grand : nous avons l'histoire de sa vie écrite en Portugais, par son fils Blaise d'Albuquerque, intitulée, *Commentarios do grande Alonso de Albuquerque Capitano Geral da India ;* cet ouvrage qui est excellent, montre qu'Alonze avoit & la valeur, & la prudence de César.

D [*Qui étendent le culte de la vérité.*] Dans cette expédition d'Ormuz Albuquerque n'avoit que 500. hommes contre 30000. Persans qui é-

toient des plus aguerris ; cependant il remporta une victoire complette : on remarqua pendant la bataille, que plusieurs fléches des Persans furent repoussées contre eux-mêmes, par un vent qui favorisoit les Portugais, ainsi que nous l'avons déja dit dans le second Chant : on ne sçauroit douter que ce ne fût-là une visible protection du Ciel.

[*Des plus belles perles de Barem.*] E
Isle voisine du Royaume d'Ormuz : c'est de-là que nous viennent les plus belles perles Orientales.

[*Valeur d'Albuquerque.*] Sur tou- F
tes ces conquêtes de Don Alonze d'Albquuerque, voyez Barros, Dec. 2. liv. 6. chap. 5. Seulement pour donner une idée de la prise de Malaca, & pour montrer à quelles gens les Portugais avoient affaire, je dirai qu'après s'être emparés de cette place, ils y trouverent 3000. pieces d'artillerie, sans compter celles que les Maures avoient cachées ou emportées dans leur fuite.

[*Que l'amour en étoit la cause.*] G
Voici encore dans notre Poete un

trait de prévention; l'action qu'il blâme n'avoit rien de blâmable; comme il étoit d'un temperament fort amoureux, il croyoit qu'on devoit excuser toutes les fautes où l'amour nous entraîne; mais les vrais Héros, tels que Don Alonze d'Albuquerque, suivent d'autres maximes. Ce grand homme avoit dans son Palais une Esclave Indienne qui étoit fort belle; il la regardoit avec des yeux de pere, & se faisoit un plaisir de prendre soin de son éducation. Un Soldat Portugais, nommé Ruy-Diaz, eut la hardiesse d'entrer dans l'appartement du General, où il fit si bien, qu'il eut de cette fille tout ce qu'il souhaitoit. Don Alonze instruit de cet attentat, en condamna sur le champ l'Auteur à la potence.

H [*Alexandre céda sa maîtresse au sçavant Apelle.*] Cette maîtresse d'Alexandre s'appelloit Campaspe: il en fit faire le portrait par Apelle qui en devint amoureux. Alexandre la lui céda; elle servit de modéle au plus bel ouvrage de ce grand Pein-

tre : c'étoit une Venus qui ſortoit des flots, & qui a fait l'admiration de toute l'antiquité. Ovide qui l'avoit vûë, lui donne cet Eloge :

Si nunquam venerem Cous pinxiſſet Apelles,
Merſa ſub æquoreis illa lateret aquis.

Si jamais le ſçavant Apelle
N'eût peint les charmes de Venus,
Ils ne nous ſeroient pas connus,
Et la mer cacheroit cette Nymphe ſi belle.

[*Cyrus ne punit point la témerité* I
d'Araſpe.] Quelques Auteurs racontent que Cyrus ne vouloit point voir la Reine Panthée, veuve d'Abradate, Roi de la Suſiane : il craignoit que ſon cœur ne ſe ſoumît aux appas de cette Princeſſe qui étoit la plus belle femme de ſon temps ; il ſe défioit des tendres foibleſſes qui prennent ſouvent un empire ſi redoutable ſur les plus grands Héros. Un de ſes Courtiſans, nommé Araſpe, ſe mocqua de ſa circonſpection, & ſe vanta qu'il tiendroit ferme contre les charmes de Panthée : on le mit à l'épreuve, il ne la ſoutint pas ;

les yeux de l'aimable Panthée le punirent de son orgueil : Cyrus se contenta de lui rendre raillerie pour raillerie, & sa vengeance n'alla pas plus loin.

L [*Et Charles de France excusa celle de Baudoüin.*] Baudoüin, surnommé Bras de fer, Grand-Forêtier de Flandres, devint amoureux de Judith, fille de Charles le Chauve, & veuve d'Ethelulse Roi d'Angleterre; il l'enleva. Charles en eut d'abord un vif ressentiment; mais enfin il lui pardonna sa faute, & consentit à son mariage avec la Princesse. L'Auteur oppose ces trois avantures à la sévérité de Don Alonze d'Albuquerque: pour moi, je trouve qu'elles ne tirent point à conséquence. Apelle & Araspe ne méritoient aucune punition. Baudoüin en étoit digne, mais bien moins que Ruy-Diaz; d'ailleurs la prudence vouloit que Charles usât de douceur dans cette rencontre : il falloit, ou qu'il mariât Judith avec le Ravisseur, ou qu'elle fût deshonorée pour jamais, car elle avoit donné les mains à son enlevement.

[*La Sirene chante ceux de Suarès.*] Il se nommoit Lope Suarès d'Albergaria : ses conquêtes sont amplement décrites dans Barros, Dec. 1. liv. 7. chap. 9. & Dec. 3. liv. 1. chap. 1. 2. 3. & 4. *M*

[*Sequeyra vient ensuite.*] Son nom est Diego Lopès de Sequeyra. *N*

[*De Candace & de Saba.*] L'Auteur veut parler de la Reine de Saba qui vint consulter Salomon : il lui donne avec plusieurs Ecrivains le nom du pays qui lui obéïssoit ; Joseph l'appelle Nicaulis, & quelques autres Makéda. Candace est cette autre Reine d'Ethiopie dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres : ainsi le Royaume, qui suivant l'expression du Poëte, se fait honneur d'avoir vû naître ces deux Princesses, est l'Ethiopie. Sequeyra découvrit une route nouvelle pour pénétrer dans ce vaste Empire ; ce fut par le détroit d'Arabie, au lieu qu'avant lui, on n'y alloit que par terre, en traversant les campagnes d'Egypte. *O*

[*L'illustre Meneses.*] C'étoit Don *P*

Duart de Menefès, Comte de Tarouca ; avant d'aller dans les Indes, il avoit été Gouverneur de Tanger fur les côtes de l'Afrique Tingitane, où il avoit donné d'éclatantes preuves de fa valeur contre les Maures.

Q [*Et toi noble Gama.*] Vafco de Gama fut le fixiéme Gouverneur ou Vice-Roi des Indes, mais il ne joüit de cette dignité que pendant trois mois.

R [*Dans le Palais des immortels.*] Cette prédiction ne feroit pas de mife dans un feftin, où l'on fe livreroit au plaifir des fens ; mais comme dans celui-ci, les plaifirs font purs & fpirituels, l'idée de la mort peut s'y prefenter fans troubler la fête : il me femble que j'apperçois ici une emphafe admirable. La Sirene perfuadée que Gama eft un Héros exempt de foibleffe, ne craint pas de l'apoftropher en lui annonçant la fin de fa vie, & Gama qui l'écoute, ne donne aucune marque d'émotion ; le feftin continuë, la Sirene chante toujours : fi je ne me trompe, cela eft vraiment grand.

[*Un second Menesès.*] C'étoit S
Don Enrique de Menesès : il fut créé Vice-Roi à l'âge de 28. ans. Dans cet âge, où la jeunesse prend souvent le crime pour le plaisir qu'elle cherche par-tout, Menesès ne connut d'autre bonheur que celui de s'attacher à la vertu : l'Histoire marque qu'il étoit si desinteressé, qu'après sa mort on ne lui trouva pour tout bien que treize Réales & demie : ce n'étoit pas qu'il se fût épuisé en folles dépenses ; mais uniquement attentif à la gloire de son Souverain & à la félicité du peuple qu'il gouvernoit, il avoit oublié de faire fortune ; le Portugal n'eut pas l'avantage de joüir long-temps d'un trésor si rare : une mort prématurée enleva l'illustre Menesès, un an & un mois après qu'il fut monté sur le Thrône des Indes.

[*L'intrépide Mascareigne.*] Selon T
les Loix du Gouvernement politique & militaire des Indes, Don Pedre de Mascareigne devoit succéder à Don Enrique de Menesès ; mais comme, lorsque celui-ci mourut,

Mascareigne se trouva éloigné de Goa, où les Portugais tiennent leur Siege Vice-Royal, en attendant qu'il vint, on confia l'administration des affaires à un Officier, nommé Lopès Vas-Sampayo, qui jura de se démettre aussi-tôt que Mascareigne paroîtroit; mais loin de tenir sa parole, il le fit emprisonner.

V [*En plusieurs années.*] Depuis que les Portugais s'étoient rendus maîtres de la Presqu'Isle de Malaca, sous la conduite de Don Alonze d'Albuquerque, les Maures circonvoisins, & sur-tout les Insulaires de Bintam, n'avoient laissé passer presque aucune année sans y faire des incursions. Le brave Mascareigne les réprima en portant chez eux la flamme & le fer, & en désolant leurs villes & leurs campagnes.

X [*Il ruina la flotte du Maure Cutiale.*] Ce Capitaine, l'un des plus renommés que les Maures eussent en ce temps-là dans les Indes, commandoit une flotte de 130. vaisseaux; Sampayo fit marcher contre lui Don Juan Deça, qui n'ayant qu'onze na-

vires, prit ou submergea presque tous ceux des ennemis. Hector de Silveyra, dont l'Auteur va parler dans un moment, n'eut pas moins de bonheur contre le Maure Axiat qui avoit une flotte aussi nombreuse que celle de Cutiale : Sampayo par ses Lieutenans & par lui-même, remporta de grandes victoires, mais leur lustre n'effaça pas son injustice.

[*Le genereux Cunha.*] Il s'appelloit Nugno Cunha, autrement dit d'Acugna ; c'est l'un des Vice-Rois qui ont regné le plus long-temps : toute sa vie n'a été qu'un tissu de belles actions, dont l'Histoire occupe les huit derniers livres de la quatriéme Décade de Barros. Y

[*Fait trembler les assiégeans de Diu.*] Pendant que Cunha construisoit la Forteresse de Chale, un déluge de Barbares qui assiégeoient celle de Diu, trembloit au seul bruit de son nom. Z

[*En la cédant au vainqueur.*] Mélic étoit un Seigneur Indien, descendant d'un ancien Prince de Cogende, nommé Timur Mélic, dont A

les Ecrivains Orientaux font une ſi glorieuſe mention dans l'hiſtoire de l'Empereur Genghizcan.

B [*Et chaſſe les Rumiens de devant Diu.*] Une multitude innombrable de Turcs, d'Egytiens, de Maures, d'Ethiopiens, d'Arabes & de Perſans, bloquoit la Ville de Diu : tous ces peuples leverent honteuſement le ſiége ſur la nouvelle que Don Garcie de Nérogne venoit les attaquer : cependant il n'en étoit rien ; ainſi ce fut la bonne fortune du Vice-Roi qui combattoit pour lui dans cette occaſion. L'Auteur ſe ſert ici du mot de *Rumiens*, pour déſigner les aſſiégeans de Diu ; *Rumien*, ſelon le témoignage de Barros, eſt le nom que les Indiens donnent aux Turcs de la Romanie ; on voit par-là que c'eſt une corruption de celui des Romains : dans cet endroit le Poëte ne parle que des Turcs, quoiqu'il y eût pluſieurs autres nations dans l'armée ennemie ; mais comme les Turcs étoient chefs de l'entrepriſe, il s'eſt ſervi de la figure qui prend la plus noble partie pour le tout.

[*Courses des Pyrates François.*] Nos C
Armateurs, aussi-bien que ceux des Anglois, commencerent dès-lors à inquiéter les Portugais & les Espagnols dans leurs découvertes.

[*Martin Alonze.*] Il s'appelloit D
Martin Alonze de Sousa : c'étoit un excellent homme ; sa science & sa probité égaloient sa valeur, & sa valeur ne trouvoit rien qui lui résistât.

[*C'est l'invincible Castro.*] C'étoit E
Don Juan de Castro : pour faire son éloge, il suffit de dire qu'il occupa la place de Martin Alonze avec tant de dignité, que les peuples n'eurent pas lieu de regretter son prédécesseur.

[*Et qui le met en pieces.*] Lorsque F
cette triste nouvelle vint dans Goa aux oreilles du pere, il la reçut avec une fermeté vraiment digne des anciens Romains ; les foiblesses de la nature cederent dans son cœur aux transports de l'Héroïsme : il ordonna un magnifique Tournoy pour solemniser le bonheur que son fils avoit eu de mourir glorieusement ; en mê-

me temps il envoya ſon autre fils Don Alvare au ſiége de Diu, & lui dit en l'embraſſant avec tendreſſe : partez, mon cher fils, l'honneur vous appelle, revenez vainqueur, ou périſſez comme votre frere ; voilà tout ce que je ſouhaite, & tout ce que j'exige de vous ; ſi vous ſuccombez dans la noble carriere que je vous ouvre, je volerai bientôt ſur vos pas.

G [*L'audacieux Hydal-Can.* C'eſt le nom d'un Capitaine qui étoit Seigneur de la Province de Décan ; ſes défaites & ſon courage le rendirent fameux dans les guerres que les Indiens ſoutinrent alors contre les Portugais.

H [*Diu joüit enfin des douceurs de la paix & de la liberté.*] Ici finit le dénombrement des Héros, dont la Sirene prophétiſe les grandes actions : l'Auteur n'a pas voulu pouſſer plus loin les Eloges des Vice-Rois, de peur qu'on ne l'accuſât d'avoir donné à ſes contemporains un encens mercenaire ; c'eſt penſer en homme qui n'a pas moins de no-

bleſſe dans le cœur, que de ſublimité dans l'eſprit. I

[*Sans que vous ayez ſujet d'en être jaloux.*] Preuve que les Néréydes ſont des vertus, & que leur union avec les Portugais n'a rien de criminel. La vertu eſt une maîtreſſe qui peut partager ſes faveurs entre pluſieurs amans, ſans verſer dans leurs cœurs le poiſon de la jalouſie; bien differente de ces maîtreſſes vulgaires, dont nous voudrions ſouvent fixer les regards ſur nous ſeuls.

Que la vaine ſcience des mortels ne L
peut découvrir.] L'Auteur entre ici dans une nouvelle fiction qui n'eſt pas moins noble que les précédentes. Tethys va découvrir aux Portugais les ſecrets de la Sphere du monde, elle va leur montrer les principaux lieux qui ſerviront de théâtre à la gloire de leur nation : ceux qui n'aiment que les petites galanteries, trouveront peut-être que c'eſt-là un plaiſir peu picquant : pour moi je le crois très-vif & très-doux; mais je m'imagine, que pour le ſentir, il faut avoir l'ame grande : un Héros

tel que Clovis ou Charlemagne, auroit sans doute été charmé si quelqu'un lui ayant déja prédit les conquêtes de Louis XIV. & la sagesse qui brille dans le Gouvernement de son Auguste Successeur, lui eût ensuite fait voir les Provinces & les peuples que ces deux Monarques devoient rendre heureux.

M [*Des habitans de l'Olympe.*] En conduisant ainsi les Portugais sur une montagne, dont la pente est rude & le sommet agréable, l'Auteur nous fait entendre qu'on ne peut acquerir de la science qu'avec beaucoup de travail, mais qu'on est amplement recompensé de cette peine, lorsqu'on parvient a son but. Les diamans & les autres pierres précieuses qui embélissent le sommet de la montagne, representent les lumieres dont notre esprit s'enrichit par le secours des sciences.

N [*Qu'un Artisan divin doit en être l'Auteur.*] Alonze Ercilla dans son Poëme de l'Araucane a imité toute cette fiction : l'on voit chez lui un Enchanteur, nommé Phiton, qui jouë le même rolle que Thetys

joüe ici ; il montre aux Eſpagnols ſur le ſommet d'une montagne un vaſte Globe de matiere merveilleuſe :

Eſtava une gran poma milagroſa ,
Que una luziente Esfera la Ceñia ,
Y en el ayre por ſi ſe ſoſtenia.

On nous fit voir alors une pomme étonnante ,
Un Globe environné d'une Sphere brillante ,
Ouvrage merveilleux , qu'une inviſible main
Soutenoit dans les airs ſans le ſecours humain.

Ceux qui entendront les deux langues , verront ſans peine qu'en ceci , comme dans tout le reſte , l'Auteur Eſpagnol eſt infiniment au-deſſous du Portugais. On aura lieu d'admirer l'élégance , la nobleſſe & les beautés que ce dernier répand dans une ſimple Deſcription Géographique , matiere ſeche , difficile à mettre en vers , & peu ſuſceptible d'ornemens , quand même on la traite en Proſe ; ainſi que Pomponius Mela s'en plaint au commencement de ſon livre. *Orbis ſitum*

dicere aggredior, impeditum opus & facundiæ minimè capax : constat enim ferè ex gentium locorumque nominibus, & eorum perplexo satis ordine, quem persequi longa est magis quàm benigna materia. J'entreprends, dit cet habile homme, *de décrire la situation de l'univers, ouvrage épineux qui n'admet point les fleurs de l'éloquence ; car les noms bizarres des nations & des climats qu'elles habitent, en font presque tout le capital ; cette matiere demande une longue exactitude, on y trouve plus de peine à placer les choses dans leur ordre naturel, que de commodité pour former des expressions agréables.*

10 [*L'image de l'univers.* [Dans la description de la Sphere du monde, l'Auteur embrasse le systême des anciens Péripatéticiens qui admettoient onze Globes célestes, & la terre au milieu. C'est sur ce pied-là qu'il faut s'attacher à l'entendre ; il ne s'agit pas de disputer contre lui, suivant les sentimens de Tico-Brahé, ni de Copernic, ni de Descartes ; en qualité de Poëte, il a bien fait d'éviter toutes ces discussions d'école.

[*Recevront la récompenſe de leur vertu.*] S. Auguſtin, S. Baſile, S. Jean Damaſcene, Albert le Grand, & S. Thomas parlent de l'Empyrée dans les mêmes termes que notre Auteur, & Ariſtote ne s'en éloigne pas. Le mot d'Empyrée ſignifie en Grec ardent ou brillant. On a donné ce nom au ſéjour des Bienheureux, pour marquer qu'ils ſeront environnés d'une lumiere éclatante & ſurnaturelle. P

[*Que le Soleil marque les jours & les nuits.*] Suivant cet ancien ſyſtême, le dixiéme Ciel que les Philoſophes nommerent le premier mobile, tourne ſans ceſſe d'Orient en Occident; comme ſon mouvement entraîne tous les autres Cieux, le Poëte a raiſon de dire, que par l'impreſſion de ce mouvement ſupérieur, le ſoleil marque les jours & les nuits; car le ſoleil eſt dans le quatriéme Ciel qui ne peut ſuivre la révolution du premier mobile, ſans emporter cet aſtre d'un hémiſphere à l'autre. Q

[*Pendant qu'Apollon fournit deux cent fois ſa carriere.*] J'ai déja dit R

que dans le ſyſtême adopté par notre Poëte, le mouvement du premier mobile entraîne d'Orient en Occident tous les autres Cieux inférieurs: outre ce mouvement qui leur eſt commun avec lui, ils en ont un autre qui leur eſt propre, par lequel ils vont d'Occident en Orient; ces deux mouvemens divers dans une même choſe ſont très-compatibles, ainſi qu'on le prouve par un exemple familier. Suppoſons un homme dans un vaiſſeau qui vogue vers le midi, cette homme peut ſans peine marcher de la prouë à la poupe; en ce cas ſon mouvement particulier tend au Septentrion, pendant que le navire l'emporte vers le Sud; voilà deux mouvemens oppoſés qui expriment aſſez bien ceux des Globes céleſtes emportés vers l'Orient par le premier mobile, tandis qu'ils cherchent le couchant par leur cours rétrograde: ceci poſé, l'on conçoit aiſément qu'il eſt très-poſſible que le Ciel cryſtallin tourne avec tant de lenteur d'un côté, quoiqu'il roule ſi rapidement de l'autre; le Poëte nous dit que

cette Sphere ne fait qu'un pas en 200. ans, [car tel est l'intervalle que met le soleil à fournir deux cens fois sa carriere dans le Zodiaque,] en cela il suit le sentiment des Astronomes Arabes, & sur-tout les observations du Maure Abulhasan, qui dans ses prairies d'or, Part. 2. liv. 2. chap. 7. prétend que la révolution du Ciel crystallin ne peut s'achever que dans l'espace de 49000. ans; nos observations modernes sont plus justes, mais on n'en doit faire aucun reproche à l'Auteur, sa doctrine est fondée sur la Physique reçuë de son temps dans l'Université de Conymbre.

[*Dont elle est parée.*] L'Auteur parle ici du Zodiaque & des douze Signes dont il est orné : il l'appelle la ceinture du firmament avec Jean de Ména, qui employe cette Métaphore en disant :

O tu que Ceñiste tù gran firmamento
Con cinta dorada de doze chatones!

Arbitre souverain de toute la nature,
Le Ciel tient de toi seul ses pompeux ornemens,

Toi ſeul tu lui prêtas cette riche ceinture,
Où tes mains ont placé douze gros diamans !

T [*Cette foule d'autres Conſtellations.*] L'Auteur va faire ici en peu de mots un dénombrement de pluſieurs conſtellations, qui portent des noms de perſonnages, d'animaux, ou d'autres choſes célébres dans la fable: c'étoit la coûtume des Anciens de graver, pour ainſi dire, dans le Ciel ce qu'ils vouloient immortaliſer.

V [*Voici les deux Ourſes du Nord.*] Nous avons déja parlé de la grande Ourſe dans les notes du cinquiéme Chant, où nous avons vû que c'étoit la Princeſſe Calliſto; la petite eſt ſon fils Arcas.

X [*La belle Andromede & ſon pere.*] J'ai ſuffiſamment expliqué la fable d'Andromede dans mes notes ſur Achille Tatius : elle fut miſe au nombre des aſtres comme un monument éternel qui prouve que Dieu n'abandonne jamais l'innocence : Cephée ſon pere & Caſſiopée ſa mere, eurent le même ſort pour d'autres raiſons;

raiſons : Caſſiopée avoit eu l'audace de s'égaler aux Déeſſes ; cet orgueil attira de grands malheurs ſur elle & ſur toute ſa famille : on la plaça dans le Ciel pour conſacrer la mémoire de ſon châtiment, & ſon époux auſſi, pour marquer qu'ayant ſouffert avec trop de complaiſance la vanité de ſa femme, il en avoit partagé la peine.

Y [*Dragon des Heſpérides.*] C'étoit celui qui gardoit les pommes d'or de ces Princeſſes, ou plûtôt c'étoit un Berger vigilant qui avoit ſoin de leurs troupeaux ; car ces pommes ſi précieuſes n'étoient autre choſe que des moutons & des brebis, dont la laine étoit rouſſe, ainſi que nous l'avons remarqué vers la fin du deuxiéme Chant.

Z [*Le turbulent Orion.*] Il faudroit une diſſertation en forme pour expliquer la fable d'Orion ; les Auteurs en diſent tant de differentes choſes, que je ne puis les renfermer dans l'eſpace d'une note : je me contenterai de marquer que c'étoit, ſelon la plûpart des Poëtes, un fameux

Chaſſeur qui voulut attenter ſur la pudeur de Diane ; pour s'en venger, elle le livra aux piqûres d'un ſcorpion qui le fit mourir. On donna ſon nom à un aſtre qui préſide aux tempêtes : cela ſuffit pour l'intelligence du Camoëns.

1 [*Cygne amoureux de Léda.*] Léda étoit femme de Tyndare Roi de Sparte ; les Poëtes diſent que Jupiter étant devenu amoureux d'elle, ſe changea en Cygne ; & que ſous cette forme, il en obtint les faveurs qu'il ſouhaitoit : je croirois volontiers, avec Boccace, qu'elle inventa ce conte pour illuſtrer ſa foibleſſe, & pour couvrir d'un voile reſpectable une intrigue galante qu'elle eut avec un Muſicien dont elle étoit épriſe : quoiqu'il en ſoit, l'antiquité plaça ce prétendu Cygne parmi les conſtellations ; quelque Aſtralogue flatteur rendit peut-être ce bon ſervice à Léda.

2 [*Le lievre favoriſé par Mercure.*] C'eſt un lievre qu'Orion pourſuivit à la chaſſe, & qui lui échappa par le ſecours de Mercure : les Anciens in-

venterent cette fable, pour marquer que la Planette de Mercure influë sur les animaux qui, comme le lievre, sont mélancoliques & legers à la course : c'est l'opinion des Naturalistes.

[*Celui de Cephale.*] J'ai parlé d'E- 3
rigone dans mon Achille-Tatius : elle étoit fille d'un certain Icare qui enseigna le premier dans l'Attique la maniere de cultiver la vigne & de faire du vin : il en fit boire à quelques Paysans, qui s'étant enyvrés, crurent qu'il leur avoit donné du poison ; dans la fureur qui les agitoit, ils le tuerent, & le jetterent dans un puits, où l'on dit qu'Erigone le trouva par le moyen de sa chienne qui lui servoit de guide ; elle en conçut tant de douleur, qu'elle se pendit à un arbre, & sa chienne mourut enragée : on les plaça tous deux dans le Ciel pour immortaliser la tendresse de l'un, & la fidélité de l'autre ; le nom d'Erigone fut appliqué au signe de la Vierge, & celui de sa chienne, au signe de la Canicule, dont les influences excitent un

boüillonnement impétueux dans le ſang des chiens, & leur cauſent ſouvent la rage. Cephale étoit un Prince qui aimoit la chaſſe, & par conſéquent les chiens : il en eut un excellent qu'il appelloit Lélaps pour marquer ſon extrême legereté à la courſe ; car le mot Grec λαίλαψ, ſignifie tourbillon de vent. Après la mort de ce chien, les Poëtes feignirent qu'il avoit été métamorphoſé en la conſtellation dite par nos Aſtronomes, *canis minor*, conſtellation qui dominent effectivement ſur cette eſpece d'animaux : d'autres prétendent que c'eſt un chien d'Orion qui fut transferé dans le Ciel ; la matiere ne mérite pas qu'on s'amuſe à l'approfondir, il ſe peut fort bien que la même fable ait été appliquée à deux chiens differens.

4 [*Que ſa tendreſſe mena juſqu'aux Enfers.*] Ces deux ſignes ſont le Navire Argo & la Lyre du fameux Orphée : en les plaçant dans le Ciel, la Grece montra d'un côté ſon amour pour le vrai mérite, & de l'autre ſa baſſe complaiſance pour ſes nourriſ-

fons : autant qu'il étoit juste d'éternifer la gloire d'Orphée, l'un des plus grands esprits qui se soient jamais attiré l'admiration de l'univers, autant étoit-il honteux d'élever au rang des astres un vaisseau qui n'avoit servi qu'au brigandage; car telle étoit l'expédition des Argonautes, ainsi que nous l'avons déja remarqué.

[*L'obscurité de la nuit.*] Après avoir décrit assez au long l'Empyrée, le premier mobile, le Ciel crystallin & le firmament, l'Auteur nous fait ici dans une seule Stance l'énumeration des autres Cieux qui portent les sept Planettes ; soit qu'il étende son style, soit qu'il le serre, son expression est toujours également heureuse. 5

[*Voyez le vaste Empire de Bénomotapa.*] Cet Empire s'appelle autrement le Monomotapa, nom qu'on donne aussi à son Souverain, & qui dans la langue du Pays veut dire Empereur : j'aurois pourtant quelque penchant à croire que ce nom est dérivé de deux mots Grecs, μόνος, *seul*, & τάπης, *ornement*. En effet les 6

peuples de ces vastes climats regardent leur Prince comme *l'unique ornement de la Patrie.*

7 [*Gonzale recevra la Couronne du Martyre.*] Gonzale de Silveyra, sorti d'une des plus nobles familles de Portugal, fut un Jesuite illustre par sa science & par ses vertus : il partit de Lisbonne l'an 1555. sur la flotte de Léonard de Souza, & s'étant arrêté dans le Monomotapa, il entreprit la conversion des habitans de ce vaste Empire : ses soins eurent d'abord quelque succès ; mais enfin une mort glorieuse fut le prix de son zéle.

8 [*Comme le vent dissipe la fumée.*] Don Pedre de Nhaya étoit Castillan de nation, mais établi à Santarein, & par conséquent sujet du Roi de Portugal : étant passé dans les Indes l'an 1505. il construisit une Forteresse sur les terres du Roi de Sofala, Prince qui releve du Monomotapa. Les Maures & les Cafres vinrent bientôt l'assiéger. Quoiqu'il n'eût que 35. hommes en état de porter les armes, & que les ennemis formassent un corps de plus de 6000.

combattans, il ne laiſſa pas de les vaincre ; ſa valeur les ſurprit à tel point qu'ils prirent la fuite, en s'écriant que leur Roi les avoit envoyés ſe battre contre Dieu. La comparaiſon des étourneaux eſt tirée du 17. livre de l'Iliade : elle convient parfaitement ici, tant à cauſe du teint des Africains, que par rapport à l'extrême promptitude avec laquelle ils s'aſſemblent & ſe diſperſent en faiſant la guerre.

[*Dont les Anciens ont ignoré l'ori-* 9
gine.] Pluſieurs Princes de l'antiquité ont fait de grandes dépenſes pour découvrir la ſource du Nil, auſſi-bien que la cauſe de ſes inondations : quoiqu'en diſe le Camoëns, je ne crois pas que ces deux merveilles leur ayent été entierement inconnuës ; mais, comme le temps nous a dérobé beaucoup de leurs meilleurs livres, nous ne pouvons rien décider ſur pareille matiere : ſi nous avions les ouvrages du Roi Juba, peut-être avouerions-nous qu'il en ſçavoit làdeſſus autant que nos Voyageurs. Selon le rapport de Pline, ce Prince

avoit dreſſé une Carte Topographique des lieux, où le Nil prend naiſſance, & même on la voyoit en Egypte dans un Temple d'Iſis, où il l'avoit placée pour l'inſtruction des curieux. Pline ajoute que Juba diſoit, que le Nil ſortoit d'un Lac, nommé Nilide, qui s'étendoit au pied d'une montagne de la Baſſe-Mauritanie; ceci n'eſt pas mal d'accord avec nos découvertes qui font naître le Nil du Lac de Zembre qu'on trouve dans le Royaume de Manicongo, juſtement au pied des monts de la Lune. On peut faire une difficulté ſur ce que le lac de Zembre n'eſt point dans la Baſſe-Mauritanie; mais l'objection n'auroit rien de preſſant, puiſqu'il eſt certain qu'on doit lire dans cet endroit de Pline l'Abyſſinie inférieure, autrement l'on mettroit dans la bouche de Juba un menſonge, dont mille & mille témoins pouvoient ſoutenir le contraire; toute la Mauritanie étoit connuë, perſonne n'ignoroit qu'elle n'avoit pas l'honneur de poſſeder la ſource du Nil. Le fameux Géogra-
phe

phe Cluvier favoriſe mon ſentiment, lorſqu'il dit en parlant de ce fleuve : *Montibus Lunæ ortus ingentem lacum Nilidem, qui nunc Zembre dicitur permeans. Car ſi le Nilide & le Zembre ne ſont qu'un même lac, il s'enſuit que Juba connoiſſoit la véritable origine du Nil.* On peut conſulter ſur ce ſujet le Pere Kircher & Voſſius.

[*Qui fourniront des lauriers à ſa va-* 10
leur.] Pendant que Don Etienne de Gama, dont nous avons parlé ci-deſſus, gouvernoit les Indes, il envoya ſon frere Don Chriſtoval au ſecours de l'Empereur des Abyſſins contre le Roi de Zéyla : Don Chriſtoval avec 500. hommes remporta dabord deux victoires éclatantes ſur une multitude innombrable de Maures & de Caffres ; enfin s'étant trop livré à ſa valeur dans la troiſiéme bataille, il fut fait priſonnier : les ſiens ne laiſſerent pas de vaincre, mais ils ne purent le ſauver d'entre les mains des ennemis ; on le tourmenta cruellement pour lui faire abjurer la Foi ; ſon courage ne fut pas moins grand dans les ſupplices qu'au milieu des

périls de la guerre : sa constance irrita ses bourreaux, & l'on lui coupa la tête. Les Historiens Portugais disent que Grandamede, frere du Roi de Zéyla, fit lui-même cette horrible exécution.

11 [*Dont il possede le tombeau.*] C'est le tombeau de Sainte Catherine Vierge & Martyre, si fameuse dans les Fastes de l'Eglise.

12 [*Et qui n'est jamais rafraîchi de l'eau du Ciel.*] Adem dans l'Arabie heureuse, est la Capitale d'un Royaume qui porte son nom : ses champs ne laissent pas d'être fertiles, quoiqu'il n'y pleuve presque point ; mais la nature supplée à ce défaut par des rosées abondantes : la montagne d'Arsire est un vaste rocher tout d'une piece, les Portugais l'appellent *Cabubarra.*

13 [*Les trois Arabies.*] Ce sont l'Arabie heureuse, la Petrée & la Déserte : l'Arabie heureuse comprend plusieurs Royaumes, & quantité de Villes très-opulentes ; elle est féconde en canelle, myrrhe, encens & toutes sortes de bois Aromatiques :

la Petrée tire ſon nom de la Ville de Petra, ainſi nommée, parce qu'elle eſt bâtie ſur une roche : la Déſerte eſt preſque toute inculte & fort ſtérile. En general, les Arabes ſont gens d'eſprit : leur nation a produit nombre de grands hommes pour la guerre & pour les ſciences. Un de leurs Califes, nommé Abdala, qui monta ſur le thrône l'an 815. envoya chercher dans la Grece les plus excellens livres qu'on connût alors, & il les fit traduire dans ſa langue : quand je n'aurois eu que ceci à répondre aux objections de Mr. de Voltaire contre le Camoëns, n'en auroit-ce pas été plus qu'il falloit ?

[*L'Iſle de Barem.*] La Ville & les 14
environs de Dofar, ſont les lieux qui produiſent le meilleur encens, depuis le Cap de Fartac juſqu'à celui de Rozalgate, diſtance qui forme trois cens lieuës de chemin : Barros, Dec. 1. liv. 9. chap. 1. Je paſſe légerement ſur preſque toutes ces matieres de Géographie, parce que l'Auteur les explique avec tant de netteté, qu'on n'a pas beſoin de ſecours pour l'entendre.

15 [*Foudres de Vulcain.*] Du temps de Gama, les Perſans regardoient l'uſage de l'artillerie comme une ſource de lâchetés ; mais à preſent ils s'en ſervent auſſi-bien que les autres nations.

16 [*Galleres Ottomanes.*] C'étoit un vaillant Capitaine, nommé Don Pedre de Caſtel-Branco, qui défit glorieuſement auprès des rivages d'Ormuz une grande flotte de Turcs, de Perſans & de Maures. Caſtagnéda, liv. 2. chap. 26.

17 [*L'Iſle de Gerom.*] Gerom eſt le nom que les Perſans donnent aujourd'hui à l'Iſle que nous appellons Ormuz. Pluſieurs de nos Géographes ſe ſont trompés en plaçant dans cette Iſle l'ancienne Ville d'Ormuz, nommée *Armuzia*, par Pline & par Strabon : elle étoit en Terre-ferme dans le Mogoſtan ; les injures du temps l'ont détruite, & pour en conſerver la mémoire, les Maures en ont fondé une du même nom dans l'Iſle de Gerom ; ainſi la Ville d'Ormuz n'eſt pas maintenant où elle étoit autrefois. Barros, Dec. 3. liv.

6. ch. 4. Par conséquent, dans l'endroit où le Poëte vient de nous dire, que les côtes d'Ormuz admireront le courage du vaillant Castel-Branco, il faut entendre l'antique Royaume d'Ormuz, ou bien le Mogostan, car il le distingue d'avec l'Isle de Gerom qui est l'Ormuz d'aujourd'hui.

[*Don Pedre de Souza.*] Comme 18
l'Isle d'Ormuz est très-importante pour le commerce, elle a fait naître de grandes guerres entre les Portugais & les Mahométans voisins, qui dans cette phrase sont désignés par le titre d'habitans des rives du Lare. C'est un fleuve d'Arabie, qui après avoir traversé plusieurs vastes Provinces, va se perdre dans le Sinus Persique : Don Pedre de Menesès & Don Philippe de Souza ont fait quantité de belles actions pour la défense de l'Isle d'Ormuz.

[*Voyez le Promontoire de Carpele.*] 19
C'est le nom que Ptolomée donne au Promontoire que nous appellons le Cap de Jasque.

[*Du sage Thomas.*] L'Apôtre S. 20
Thomas a prêché la foi dans l'Orient,

ainſi que nous l'avons déja remarqué : il reçut la Couronne du Martyre dans la Province de Coromandel, qui fait partie du Royaume de Narſingue; les Portugais ont trouvé ſon corps au milieu des ruines de l'ancienne Ville de Méliapor dans le ſoûterrain d'une Egliſe qui avoit réſiſté aux injures du temps. Conſultez là-deſſus Maffée dans ſon Hiſtoire des Indes, & Barros, Dec. 3. liv. 2. chap. 1. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avant l'arrivée des Portugais, il y avoit dans les Indes auſſi-bien qu'en Ethiopie, des Chrétiens qui ſe diſoient *Chrétiens de S. Thomas*, & qui chantoient dans des Hymnes en langue Malabare la Vie & les Miracles de cet Apôtre.

21 [*Qui porte aujourd'hui le même nom.*] L'ancienne Ville de Méliapor étoit à douze lieuës de la mer, qui cependant l'a inondée. On a conſtruit la nouvelle encore plus loin, pour la mettre à l'abri de pareil malheur. Barros dit, que l'ancienne étoit d'une magnificence & d'une grandeur incroyable : les Auteurs Indiens,

dont il fuit le témoignage, racontent qu'elle renfermoit dans l'enceinte de ses murs 3300. Temples. Son nom, qui en langue Malabare, signifie *un Paon*, lui fut donné comme 22
un titre dû à sa beauté.

[*Et leur fausse vertu.*] Barros raconte ce Miracle de S. Thomas, Dec. 3. liv. 7. chap. 11. il l'avoit appris
sur les lieux-mêmes dans les livres 3
des Indiens. 2

[*Il consacre son encens au seul Dieu que Thomas adore.*] On dit que ce Roi s'appelloit Sagama, il mourut saintement, & fut enseveli dans le même tombeau que l'Apôtre, dont il avoit été le Disciple. Le Vice-Roi Don Constantin de Bragance, fit transferer leurs Reliques à Goa, l'an 1558.

[*Dont la vie étoit un supplice pour* 24
eux.] Pendant que le peuple lapidoit S. Thomas à l'instigation des Bramins, l'un d'entre eux lui donna par derriere un coup de lance dont il l'acheva : le Roi son Proselyte n'eut pas l'autorité de le dérober à la fureur des méchans qui conspirerent sa mort.

25 [*Et d'une femme.*] Les Peguans se font gloire de cette monstrueuse origine ; ils racontent que leur pays étoit inhabité, lorsqu'un certain vaisseau Chinois ayant fait naufrage sur leurs côtes, il s'en sauva une femme & un chien qui peuplerent la solitude où la mer les avoit confinés : cette fable peut renfermer quelque sens mystique, aussi-bien que les fictions Grecques & Latines ; mais comme nos voyageurs n'en disent mot, je crois qu'il y auroit trop de hardiesse à l'interpréter de mon crû.

26 [*Un amour légitime.*] Cette Reine s'appelloit Canane, le moyen singulier qu'elle employa pour corriger l'infame vice des Péguans, n'eut pas beaucoup de succès, ils n'en sont guéres plus sages aujourd'hui.

27 [*D'où Salomon tiroit tant de richesses.*] On ne voit point de monumens certains qui prouvent que l'Isle de Sumatra & la Terre-ferme de Malaca ayent jadis été jointes ensemble ; la seule tradition des Indiens en rend témoignage, & ce témoignage n'est pas si sûr qu'on ne puisse le révoquer

en doute, comme celui de Virgile, qui rapporte ſur le même fondement, que les flots ſéparerent autrefois l'Italie d'avec la Sicile : c'eſt dans l'Enéïde, liv. 3.

Hæc loca vi quondam & vaſtâ convulſa ruinâ
Diſſiluiſſe ferunt : cum protinus utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus, & undis
Heſperium Siculo latus abſcidit, arvaque & urbes
Littore diductas anguſto interluit æſtu.

Si l'hiſtoire dit vrai, la terre d'Auſonie
Aux Champs Siciliens fut autre fois unie,
L'onde en les diviſant par un canal étroit,
Fit naître entre leurs bords un dangereux détroit.

Dans pareille occaſion, l'on ne doit pas exiger des Poëtes une entiere aſſûrance : le nôtre dit, que quand Sumatra & Malaca étoient unies, on leur donnoit le titre de Cherſonneſe ou preſqu'Iſle d'or ; en cela il ſuit le ſentiment de Magin & de pluſieurs Géographes Eſpagnols : d'autres ont crû que c'étoit la fameuſe Ophir,

dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte, & où le Roi Salomon envoyoit ſes vaiſſeaux pour y chercher de l'or; mais cette opinion n'eſt guéres vraiſemblable : j'en croirois plus volontiers Diego Couto, Dec. 7. l. 1. c. 8. & le P. Jean des Saints, Ethiop. p. 1. l. 2. c. 11. leſquels diſent, que la terre d'Ophir, eſt celle quon nomme aujourd'hui Aoſur dans le Monomotapa : on y trouve des mines d'or très-pur ; qualité que l'Ecriture attribuë à celui d'Ophir ; au lieu que celui de Sumatra & de Malaca eſt de bas aloi : cela n'empêche pas que les vaiſſeaux de Salomon ne pénétraſſent dans les Indes pour y prendre d'autres richeſſes, ainſi que je l'ai remarqué dans mes Notes du premier Chant. Quoiqu'il en ſoit, Malaca & Sumatra poſſedent des tréſors immenſes ; elles ne ſont ſéparées l'une de l'autre que par un bras de mer aſſez étroit.

28 [*Provinces ſoumiſes au Roi de Siam.*] Après l'Empire de la Chine & celui du Mogol, le Royaume de Siam peut paſſer pour le plus étendu de

toutes les Indes ; l'air y eſt bon , le terrain fertile , & les peuples aſſez civiliſés. L'illuſtre Pere Tachard nous a donné une excellente relation de ce pays & des mœurs de ſes habitans.

[*Lac de Chamé.*] Nos relations 29
appellent ce Lac *Chiamay* : j'ai mieux aimé me ſervir du nom Eſpagnol, parce qu'il eſt plus doux à l'oreille. Ce Lac eſt dans le Royaume d'Ava, voiſin de celui de Siam ; le fleuve Ména, autrement dit Ménan y prend ſa ſource , d'où il va laver pluſieurs vaſtes Provinces que ſes eaux fertiliſent : on obſerve qu'il déborde tous les ſix mois : ſon nom ſignifie en Indien *mere des eaux.*

[*Et qui ſe peignent le corps avec la* 30
pointe d'un fer ardent.] Voilà une galanterie digne d'un Peuple Antropophage : les femmes de ce pays-là ſont encore plus curieuſes de cette cruelle peinture que les hommes ; perſuadées que c'eſt un ornement des plus agréables , elles ſe martyriſent tout le corps , ſans que la douleur qu'il leur en coûte , modere un inſtant leur ambition de paroître belles.

En tout pays fillette cherche à plaire,
Et ne connoît plus importante affaire,
Que de piper subtilement les cœurs,
Par beaux atours & par attraits vainqueurs:
Coquetterie aux lieux les plus sauvages
Sçait établir son art & ses usages;
Allez, courez tous les climats divers,
Qu'en son contour renferme l'univers,
Vous y verrez l'espece féminine
Aux airs coquets, comme chez nous, encline:
L'une à Paris dorlote sa beauté,
L'autre dans l'Inde avec férocité
Taille sa peau, se brûle, se tourmente,
C'est même esprit & mode differente.

31 [*Que l'ame des bêtes est immortelle.*] Cette opinion est une suite du Dogme de la Métempsycose qui est en vogue dans presque toutes les Indes: le Royaume de Camboye est situé sur la pointe méridionale de la presqu'Isle qu'on trouve entre la Cochinchine & le Golfe de Siam. C'est un pays d'une fertilité admirable, les habitans n'y sont stupides qu'en matiere de Religion; car d'ailleurs ils ne manquent ni d'esprit, ni

de politeſſe, avec cela ils ont une docilité charmante; les Portugais n'ont pas moins fait de progrès chez ce Peuple par leurs Miſſions, que dans le reſte du Levant par leurs armes toujours victorieuſes.

32 [*Laboureur Egyptien.*] Ce fleuve que d'autres appellent *Mécon*, eſt effectivement le Nil des Indes, ainſi que le rapporte Barros, Dec. I. liv. 9. chap. I. ſon nom ſignifie en langue Malabare, *Prince, ou Capitaine des eaux:* on le lui a donné pour prix de ſa grandeur, & parce que dans ſon cours il s'enrichit aux dépens d'une infinité d'autres rivieres qui le groſſiſſent. Il prend ſa ſource dans la Chine, d'où après avoir traverſé pluſieurs vaſtes Royaumes, il va laver celui de Camboye, & ſe rendre enfin dans la mer par une embouchure large de 60. lieuës.

33 [*Dont il ſera la victime.*] Dans cet endroit-ci la Déeſſe prophétiſe le malheur qui arriva au Poëte, lorſqu'en revenant de la Chine où il avoit été exilé par le Vice-Roi Don Franciſco Barreto, il fit naufrage

ſur les côtes de Camboye. Ceſar en pareille occaſion ſauva les fameux Commentaires qui nous reſtent de lui ; le Camoëns ſauva de même ſa Luſiade. Quoique j'aye déja raconté cet évenement dans la vie de mon Auteur, il m'a paru que je ne ferois pas mal de le répeter dans la conjoncture preſente, pour ſoulager ceux qui manqueront de mémoire.

34 [*Toute couverte de forêts odoriferantes.*] Le Poëte veut parler ici du bois de Calambouc, qui nous vient de la Province de Champa, dans le voiſinage de la Cochinchine : comme il eſt d'une odeur fort agréable, les ouvrages qu'on en fait ſont très-eſtimés.

35 [*Contre les incurſions des Tartares.*] Cette muraille qui a près de 300. lieuës de long, & qui coupe des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, n'a pas empêché les Tartares de conquerir la Chine, l'une des plus grandes & des plus belles Monarchies du monde : ceux qui voudront s'inſtruire des particularités qui la concernent, trouveront dequoi ſe

satisfaire dans Barros, Dec. 2. liv. 4. & dans l'ouvrage du Pere Kircher intitulé, *China illustrata*. Nous avons encore plusieurs excellentes relations de ce pays par les Missionnaires Jesuites.

[*Dont les flots de l'aurore sont parfumés.*] Ces Isles sont les Célebes, les Molucques, les Philippines, les Maldives, celles de Banda, celles de la Sonde & mille autres semblables. L'Auteur ne nomme ici que les plus importantes, un plus long détail seroit ennuyeux. 36

[*La moisson du Gyrofle.*] Ternate est l'une des cinq Isles Molucques; ses quatre sœurs sont Tidor, Machian, Motir & Bachian : on les place aux environs de la ligne Equinoxiale. Elles furent premierement conquises sur les Maures par les Espagnols, ensuite les Portugais s'en emparerent ; mais quelque temps après, ils les rendirent aux Castillans par un traité qui se fit entre les deux nations. Les Hollandois s'y sont enfin établis. 37

[*Et de leurs amours.*] Cette espece 38

d'oiſeaux eſt commune dans les Molucques, & ſur-tout dans l'Iſle de Tidor: leur plumage eſt d'une beauté merveilleuſe; l'or, la pourpre & l'azur y brillent dans tout leur éclat: comme ils ont les pieds très-courts, & qu'on les voit toujours en l'air; quelques voyageurs ont raconté qu'ils ne ſe poſent jamais; l'Auteur ſuit cette opinion qui étoit reçuë de ſon temps: on croyoit alors que le mâle avoit ſur le dos une petite foſſette où la femelle pondoit ſes œufs, & qu'il ſervoit lui-même de nid à ſes petits juſques à ce qu'ils fuſſent en état de voler. Voilà pourquoi le Poëte dit, que ces oiſeaux trouvent dans l'air tout ce qu'exigent les ſoins de leurs amours; à preſent on eſt revenu de cette erreur, l'expérience a prouvé qu'ils ſe poſent, & qu'ils font leurs nids dans des endroits ſtables, mais preſque inacceſſibles; nous les appellons vulgairement des oiſeaux de Paradis: on nous en apporte quelques-uns de morts qui ſervent d'ornement aux cabinets des curieux. Conſultez Geſn. hiſt. volatil.

[*Qui*

[*Qui portent la Muſcade.*] Banda 39
eſt la principale de pluſieurs Iſles qui portent le même nom en commun, quoiqu'elles en ayent d'autres en particulier; elles ſont voiſines des Molucques, la noix muſcade y croît en abondance: lorſque ce fruit eſt ſur ſon arbre, il n'a pas la dureté que nous lui trouvons en Europe; les oiſeaux du pays peuvent s'en nourrir, & le font effectivement, ainſi que l'Auteur le marque apres Barros, Dec. 3. liv. 5. chap. 6.

[*Camphre.*] Bornéo eſt l'une des 40
plus grandes Iſles du Levant: elle comprend pluſieurs Principautés qui dépendent toutes d'un Roi, auquel on fait jurer qu'il n'entreprendra jamais la guerre: ce ſerment qu'on exige de lui lorſqu'on l'éleve ſur le Thrône, eſt le gage de ſa ſûreté, car s'il le violoit, ſes ſujets ſe croiroient autoriſés à lui devenir infidéles. L'Iſle de Bornéo produit beaucoup de camphre, c'eſt une gomme qui coule des branches d'un arbre, que les Indiens appellent *Camphur*, on en fait un fréquent uſage en médecine.

41 [*D'où vient le précieux bois de Sandal.*] C'eſt un bois odoriferant qui a pluſieurs vertus ſalutaires ; il fait la principale richeſſe des habitans de Timor. Cette Iſle eſt ſituée au-deſſous de Bornéo, en tirant vers l'Orient, & vis-à-vis la petite Java.

42 [*Qu'on jette dans ſes eaux.*] Nous avons auſſi en Europe des fontaines qui ont cette proprieté : nos curieux montrent dans leurs cabinets des plantes & des fruits pétrifiés par l'exceſſive froideur de ces eaux admirables.

43 [*Qui coule dans ſes campagnes.*] C'eſt plûtôt une liqueur ſulphureuſe que de l'huile véritable ; les habitans du pays s'en ſervent avec ſuccès dans pluſieurs maladies. Barros, Dec. 2. liv. 6. chap. 2.

44 [*Que l'encens & la myrrhe d'Arabie.*] Cette gomme précieuſe dont l'Auteur nous parle, eſt le Benjoin, qui abonde dans l'Iſle de Sumatra : l'arbre qui le porte s'appelle *Belzoï* en langue Indienne : on doit le diſtinguer d'avec le Lazer de Dioſcoride, ainſi que l'a remarqué Jules Scaliger

dans ses disputes contre Cardan.

[*Empreinte dans le rocher.*] Dans l'Isle de Céylan s'éleve une montagne haute de sept lieuës ; sur sa cîme on trouve une plaine d'environ 300. pas, au milieu de laquelle on voit une pierre platte qui porte l'empreinte du pied d'un homme. Quelques Orientaux prétendent que c'est un vestige d'Adam ; d'autres disent que c'est la trace d'un pieux Solitaire, natif de la Ville de Delly dans les Etats du Mogol : quoiqu'il en soit, tous s'accordent dans le profond respect qu'ils ont pour cette montagne, où ils vont sans cesse en pelerinage. 45

[*Contre les poisons les plus dangereux.*] Dans la mer qui environne les Maldives, on trouve des arbres qui s'élevent du fond de l'eau jusqu'au dessus de la superficie, ils ont à peu près la feüille & la forme du Palmier; leur fruit est revêtu d'une écorce dure, dont on fait des tasses qui sont très-estimées, parce qu'elles émoussent la force des poisons qu'on y met: nos voyageurs appellent ce fruit le Coco des Maldives. Ces Isles qui sont 46

presque innombrables, & toutes ramassées l'une contre l'autre, tirent leur nom de la principale d'entre elles, où réside un Roi Payen qui tient cet Archipelague sous sa domination. Barros les décrit exactement, Dec. 3. liv. 3. ch. 7. & liv. 5. chap. 5.

47 [*Du fruit de ses heureux travaux.*] Fernand Magellan Gentilhomme Portugais, fut si fâché de ce que le Roi Don Emanuel lui refusoit d'augmenter ses appointemens de cinq réales par mois, qu'il abandonna son service : on ne doit pas s'imaginer que l'interêt le faisoit agir, la somme étoit trop peu considerable ; l'honneur seul fut la source de sa colere, il suivoit la maxime de son pays, où les Officiers de la Cour prennent pour une grande marque de distinction la moindre bagatelle, que le Prince leur accorde par-dessus leurs gages : en cela, nous pouvons les comparer aux pierres précieuses qui montent infiniment de prix & de valeur pour quelques carats de plus les unes que les autres : Magellan irrité contre son Roi, se retira auprès de

Charles-Quint, & s'étant fait naturaliser Espagnol, il découvrit vers la pointe méridionale de l'Amérique la terre & le fameux détroit qui portent son nom.

48 [*Statuë gygantesque.*] Ces peuples s'appellent Patagons : Pierre de Letra, Capitaine Flamand, dit dans sa relation écrite en Espagnol, qu'il a vû dans leur pays des hommes qui avoient 24. coudées de hauteur.

49 [*Dont le cœur paroît imbibé de pourpre.*] Cette périphrase désigne le Bresil & le bois rouge qui en porte le nom. La côte du Bresil fait un grand demi-clercle qui a près de 1200 lieuës de long. Pedr-Alvarès Cabral découvrit le premier ce vaste climat, vers l'an 1501. il y fut jetté par la tempête, comme nous l'avons déja dit autre part, & il en prit possession au nom du Roi Don Manuel, en y élevant une Colomne avec les armes de ce Prince. Dans la suite les Portugais s'y sont établis malgré la jalousie & les oppositions des Espagnols. Quoique le Bresil soit sous la Zone torride, l'air y est

temperé, les eaux excellentes & le terrain aſſez fertile : ſes habitans menoient une vie groſſiere & ſauvage, avant que de ſubir la domination Portugaiſe ; mais à preſent la plûpart d'entre eux connoiſſent les lumieres de la foi, grace aux ſoins de leurs nouveaux maîtres.

50 [*Dans le deſſein de ne les jamais quitter.*] Derniere preuve que ces Nymphes ne repreſentent ici que les vertus & la gloire des Héros Portugais ; elles ne les quittent point, quoiqu'ils s'éloignent de l'Iſle d'Anchédive ; elles ne témoignent aucun chagrin de les voir partir. Armide ne jouë pas un ſi beau rolle dans la Jeruſalem du Taſſe ; la raiſon en eſt qu'elle brûle d'une flamme honteuſe pour Renaud, & par conſéquent, lorſqu'il retourne vers Godefroy, elle ſe livre aux tranſports d'un funeſte déſeſpoir : au lieu que chez le Camoëns, Vaſco & ſes compagnons n'inquiétent point les Néréïdes en ſe rendant où leur devoir les appelle, parce que leurs amours ſont ſages & détachés du vain plaiſir des ſens.

[*Que la découverte des Indes prête à* 51
sa Couronne.] L'Auteur termine ici sa narration : il n'a pas voulu s'étendre sur les avantures que les Portugais rencontrerent dans leur retour, & certainement il ne le devoit pas ; car son Poëme n'a pour sujet que la découverte des Indes, & cette découverte s'acheve dans l'Isle d'Anchédive, où Thetys montre à Gama, non-seulement le Malabare d'où il vient, mais encore les autres parties de l'Orient qui verront briller le courage de ses successeurs. Pour la satisfaction de mes Lecteurs, j'ajouterai ici, que Gama au sortir d'Anchédive fut relâcher à Mélinde, où il passa cinq jours : plusieurs malades qu'il avoit sur ses vaisseaux moururent dans cette Ville ; après les avoir ensevelis, il continua sa route sans aucun accident nouveau, jusqu'à ce qu'un de ses trois navires, nommé le S. Raphaël, échoua sur un banc de sable, où il le laissa d'autant plus volontiers, que son monde suffisoit à peine pour gouverner ses deux autres bâtimens. Lorsqu'il parvint à la

hauteur des Isles du Cap verd, une tempête le sépara d'avec le Capitaine Nicolas Coëllo son compagnon qui arriva le premier à Lisbonne. Vasco qui étoit resté derriere, alla jetter l'anchre dans le port de l'Isle S. Jacques, d'où il envoya son vaisseau en Portugal, sous la conduite de Jean de Sà l'un de ses Officiers : comme son frere Paul de Gama étoit attaqué d'une dangereuse maladie qui demandoit un prompt secours, il le passa sur une caravelle dans l'Isle de Tercere, où il esperoit lui procurer les soulagemens dont il avoit besoin ; mais le Ciel en disposa d'une autre façon. L'illustre Paul de Gama mourut ; Vasco l'ayant fait enterrer, se rendit à Lisbonne pénétré de douleur & de tristesse ; son affliction étoit si vive, que fuyant les éloges & les récompenses qu'il méritoit, il se renferma dans l'Hermitage de Bethléem hors de la Ville. Toute la Cour vint l'y voir ; sa solitude cessa bientôt de l'être ; enfin les bontés de Don Manuel l'obligerent à la quitter. Je ne dois pas taire ici une belle action que Nicolas

colas Coëllo fit en entrant dans le port de Lisbonne; on lui annonça que Gama n'étoit pas encore venu; alors sans voir sa famille & sans être tenté de joüir du repos que sa maison lui offroit, il se remit en mer, & il partoit pour chercher son Capitaine; mais les ordres du Roi le retinrent malgré lui. Ceux qui sçavent combien la terre est séduisante après les dégoûts & les fatigues d'une navigation périlleuse, trouveront sans doute un véritable héroïsme dans l'attachement que ce brave homme témoignoit pour son devoir.

[*Toute autre occupation est un crime chez eux.*] Le Camoëns parle ici selon la passion dont il est préoccupé: sous le regne de Don Sébastien, deux ou trois Religieux prirent en main le timon de l'Etat; comme l'ambition étoit leur seule conseillere, & que d'ailleurs ils n'avoient pas beaucoup de capacité, le peuple eut sujet de s'en plaindre; mais toute régle generale est menteuse; les fautes de ces gens-là n'autorisoient pas la Censure universelle que notre Poëte

répand ſur les Eccléſiaſtiques : l'Abbé Suger, les Cardinaux de Commendon, de Ximenès & de Richelieu ſeront comblés d'Eloges tant que la France, l'Italie & l'Eſpagne produiront des hommes raiſonnables.

53 [*Qui n'aura pas lieu d'envier le bonheur d'Achille.*] Nous avons déja parlé du trait d'hiſtoire, auquel l'Auteur fait alluſion dans cet endroit-ci. Alexandre en voyant dans la Troade le tombeau d'Achille, s'écria, que ce Héros étoit bienheureux d'avoir eu pour Chantre de ſes exploits un Poëte tel qu'Homere : on trouve des gens qui ne penſent pas comme Alexandre ; mais ils auront toujours quelque peine à nous perſuader que ce Prince manquoit d'eſprit & de goût : dans cette comparaiſon que l'Auteur fait de lui-même avec le Panégyriſte d'Achille, & de ſon Roi avec le Héros de Macédoine, il a été imité par le Guarini, qui dit dans ſon Paſtor fido, Acte 5. Scêne premiere :

Con ſi ſublime ſtil' forſe cantato

Havrei del mio Signor l'armi è l'honori,
Ch'or non havria de la Meonia tromba
Da invidiar Achille, &c.

J'aurois pû de mon Prince illustrer la mémoire
Par des concerts si doux, si dignes de sa gloire,
Qu'il n'eût point envié le sort des demi-Dieux,
Ni la beauté des chants mélodieux,
Dont la muse d'Homere en merveilles fertile
Honora la valeur d'Achille.

On ne doit pas regarder comme un trait d'orgueil l'espece de loüange que le Camoëns donne ici à sa Muse; son expression ne tend qu'à dépeindre le zéle dont il est enflammé pour la gloire de son Prince; c'est la même chose que s'il disoit au Roi Sébastien : *l'admiration de vos exploits élevera mon esprit, & me tiendra lieu des talents d'Homere.* En tout cas, s'il y a dans ce discours quelque étincelle de présomption, elle ne messied pas dans la bouche d'un grand Poëte, transporté par le feu de son Enthou-

siasme. Mille autres de ses confreres ont témoigné beaucoup moins de modestie : Ovide à la fin des Mé ta morphoses, parle bien plus magnifiquement de son ouvrage :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, qua nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat avi.
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum.

Ma Muse vient enfin d'achever un ouvrage,
Qui bravera des ans le dangereux outrage:
La colere du Ciel ne pourra l'étouffer,
Du fer & de la flamme il sçaura triompher.
Que le sort en fureur contre moi se déchaîne,
Qu'aux rivages du Styx sa cruauté m'entraîne;
Sans en pâlir d'effroi, je recevrai ses coups.
Mon corps peut de la Parque essuyer le courroux;
Mais mon ame qui fait ma meilleure partie,
Sous cette dure Loi n'est point assujetie.
La splendeur de mon nom malgré les envieux

Sur l'aile de la gloire ira jusques aux Cieux.

Ennius, dans l'Epitaphe qu'il fit pour lui-même.

Nemo me lacrymis decoret, neque funera fletu
Faxit : cur ? Volito vivu' per ora virûm.

Passant, qui dans ces lieux trouves ma sépulture,
Si tu me regrettois, tu me ferois injure :
Je vis toujours, mon nom vole dans l'univers,
Les Parques & le temps respectent mes beaux vers.

Horace, liv. 3. Ode 24.

Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit libithinam : usque ego posterâ
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita virgine Pontifex.

J'ai suivi de l'honneur le genereux sentier ;
Lorsque la Parque impitoyable
Fera tomber sur moi sa faulx épouvantable,
Je ne mourrai pas tout entier :
Nos enfans, nos neveux chériront ma mémoire,
On solemnisera ma gloire
Tant que le Capitole, & ses pieux Autels

Verront Rome soumise aux Loix des Immortels.

Lucain, Pharſ. liv. 9.

Pharſalia noſtra
Vivet, & à nullo tenebris damnabitur ævo.

Des ſiécles à venir la puiſſance fatale
Reſpectera toujours l'honneur de ma Pharſale,
Et l'on ne verra point mon nom enſeveli,
Par l'outrage des temps ſous un honteux oubli.

Aligeri Dante, Chant I. en parlant à Virgile dans les Enfers:

Tu ſei lo mio Maeſtro, il mio Authore.
Tu ſei ſolo colui, da cui io tolſi
Lo bello ſtile, che m'ha fatto honore.

C'eſt toi qui ſecondant ma genereuſe audace
As daigné me conduire au ſommet du Parnaſſe:
J'ai puiſé dans tes vers cette noble douceur,
Ces ſublimes accords qui me font tant d'honneur.

Bernard Capelo, dans les terzets qui

commencent : *non più rime*, &c.

Tra più chiari ingegni
Per fama, al men', mé pur seder' concesso.

Je puis dans le sacré vallon
Prendre au gré de mes vœux une place brillante
Parmi les grands Auteurs, dont la Muse sçavante
Charme l'oreille d'Apollon.

En voilà, je crois, plus qu'il n'en faut pour montrer que cette noble confiance est permise aux Poëtes, & sur-tout aux Poëtes doüés d'un génie divin, tels que notre illustre Portugais ; car il semble que l'homme se taît chez eux, pendant qu'un Dieu s'exprime par leur bouche : ainsi lorsqu'on les chicane mal à propos sur pareille matiere, ils peuvent dire avec Ovide :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Dans les nobles transports, dont nous sommes épris,
Un Dieu qui nous posséde, échauffe nos esprits.

Me voici enfin au bout de la pénible carriere, où mon amour pour les Belles-Lettres, m'a engagé : je souhaiterois, pour l'avantage du Lecteur, que cet amour eût été soutenu d'un grand fond de lumieres. Toutes les fautes qu'on trouvera ici, sont à moi : elles tirent leur source de ma foiblesse; j'en suis tellement convaincu, que s'il arrive qu'on fasse un accueil favorable à cette traduction, j'avouë dès-à-present que j'en devrai la gloire aux beautés de mon Auteur, & à l'indulgence du Public.

Fin des Remarques du X. Chant, & du Tome III.



TABLE

DES MATIERES

Du troisiéme Tome, disposée par ordre Alphabetique.

Le chiffre Arabe marque la Page ; & la lettre T posée après le chiffre signifie qu'il faut chercher dans le Texte du Poëme la Matière dont il s'agit : la lettre N. signifie que c'est dans les Notes.

A

B

C

Monte

D

E.

F

H

I

M

N

Q

R

S

S

T

X

Y

Z

FIN



Errata du troisiéme Volume.

PAge 9. *ligne* 7. le, *lisez* les. P. 47. *l.* 7. malabars, *l.* malabares. P. 65. *l.* 17. tous, *l.* à tous. P. 87. *l.* 14. marabares, *l.* malabares. P. 99. *l.* 19. cahoient, *l.* cachoient, *ibidem l.* 24. lache complaisance, *l.* une lache complaisance. P. 109. *l.* 3. qui, *l.* qu'il. P. 114. *l.* 16. plus delicieux, *l.* les plus delicieux. P. 127. *l.* 18. augmentoit, *l.* augmentois. P. 166. *l.* 16. Cambabe, *l.* Cambale, *ibidem l.* 19. Sambrin, *l.* Samorin. P. 180. *l.* 23. France, *l.* France. P. 190. l. 19. uns, *l.* unes. P. 224. *l.* 19. liés, *l.* liées. P. 285, *l.* 6. statue, *l.* stature.

